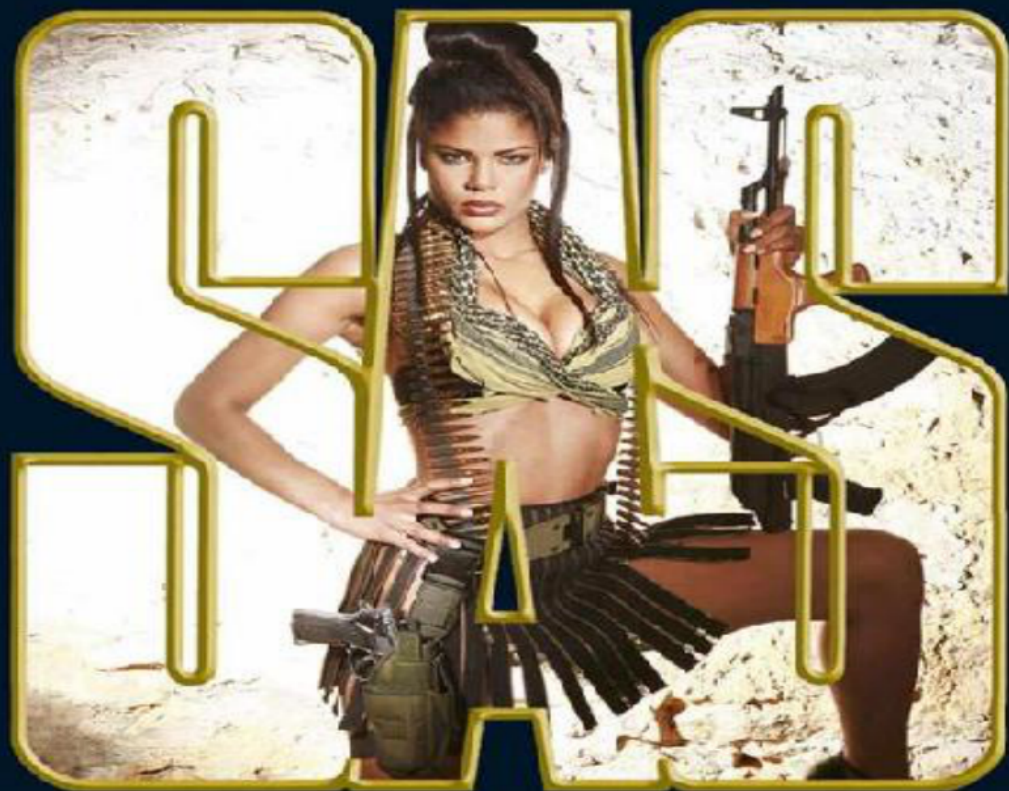


SAS [195] – Panique à Bamako

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PANIQUE À BAMAKO

*Qui stoppera les Islamistes
en route pour Bamako ?*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



PANIQUE À BAMAKO

Éditions Gérard de Villiers

Photographe: Christophe Mourthé
Modèle: Ornella
Make-up et coiffure: Steffy
Armes prêtées par EUROSURPLUS
2, bd Voltaire 75011 Paris
www.europsurplus.com
Stylisme militaire: DOURSOUX
3, passage Alexandre
75015 Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2012
eISBN 978-2-3605-3296-4

DU MÊME AUTEUR

(* titres épuisés)

- *N° 1. S.A.S. A ISTANBUL
- N° 2. S.A.S. CONTRE C.I.A.
- *N° 3. S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
- N° 4. SAMBA POUR S.A.S.
- *N° 5. S.A.S. RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO
- *N° 6. S.A.S. DOSSIER KENNEDY
- N° 7. S.A.S. BROIE, DU NOIR
- *N° 8. S.A.S. AUX CARAÏBES
- *N° 9. S.A.S. A L'OUEST DE JERUSALEM
- *N° 10. S.A.S. L'OR DE LA RIVIERE KWAI
- *N° 11. S.A.S. MAGIE NOIRE A NEW YORK
- N° 12. S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG KONG
- *N° 13. S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
- N° 14. S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
- N° 15. S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
- N° 16. S.A.S. ESCALE A PAGO-PAGO
- N° 17. S.A.S. AMOK A BALI
- N° 18. S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
- N° 19. S.A.S. CYCLONE A L'ONU
- N° 20. S.A.S. MISSION A SAIGON
- N° 21. S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
- N° 22. S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
- N° 23. S.A.S. MASSACRE A AMMAN
- N° 24. S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES
- N° 25. S.A.S. L'HOMME DE KABUL
- N° 26. S.A.S. MORT A BEYROUTH
- N° 27. S.A.S. SAFARIA LA PAZ
- N° 28. S.A.S. L'HEROÏNE DE VIENTIANE
- N° 29. S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
- N° 30. S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
- N° 31. S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
- *N° 32. S.A.S. MURDERINC. LAS VEGAS
- N° 33. S.A.S. RENDEZ-VOUS A BORIS GLEB
- N° 34. S.A.S. KILL HENRY KISSINGER!
- N° 35. S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
- N° 36. S.A.S. FURIE A BELFAST

- N° 37. S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA
- N° 38. S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
- N° 39. S.A.S. L'ORDRE RÈGNE A SANTIAGO
- *N° 40. S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
- N° 41. S.A.S. EMBARGO
- *N° 42. S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
- N° 43. S.A.S. COMPTE A REBOURS EN RHODESIE
- N° 44. S.A.S. MEURTRE A ATHENES
- N° 45. S.A.S. LE TRÉSOR DU NEGUS
- N° 46. S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
- N° 47. S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
- N° 48. S.A.S. MARATHON A SPANISH HARLEM
- *N° 49. S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
- N° 50. S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
- *N° 51. S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
- N° 52. S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
- N° 53. S.A.S. CROISADE A MANAGUA
- N° 54. S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
- N° 55. S.A.S. SHANGHAÏ EXPRESS
- *N° 56. S.A.S. OPÉRATION MATADOR
- N° 57. S.A.S. DUEL A BARRANQUILLA
- N° 58. S.A.S. PIEGE A BUDAPEST
- *N° 59. S.A.S. CARNAGE A ABU DHABI
- N° 60. S.A.S. TERREUR AU SAN SALVADOR
- *N° 61. S.A.S. LE COMLOT DU CAIRE
- N° 62. S.A.S. VENGEANDE ROMAINE
- N° 63. S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
- *N° 64. S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
- *N° 65. S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
- *N° 66. S.A.S. OBJECTIF REAGAN
- *N° 67. S.A.S. ROUGE GRENADE
- *N° 68. S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
- N° 69. S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
- *N° 70. S.A.S. LA FILIERE BULGARE
- *N°71. SA.S. AVENTURE AU SURINAM
- *N°72. S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
- *N° 73. S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
- N° 74. S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
- *N° 75. S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
- *N°76. S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
- N° 77. S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
- N° 78. S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH
- N° 79. S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PEROU
- *N° 80. S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV

- N° 81. S.A.S. MORT A GANDHI
- N° 82. S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE
- *N° 83. S.A.S. COUP D'ÉTAT AU YEMEN
- *N° 84. S.A.S. LE PLAN NASSER
- *N° 85. S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA
- *N° 86. S.A.S. LA MADONNE DE STOCKHOLM
- N° 87. S.A.S. L'OTAGE D'OMAN
- *N° 88. S.A.S. ESCALE A GIBRALTAR
- N° 89. S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE
- N° 90. S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY
- *N° 91. S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG
- N° 92. S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES
- *N° 93. S.A.S. VISA POUR CUBA
- *N° 94. S.A.S. ARNAQUE A BRUNEI
- *N° 95. S.A.S. LOI MARTIALE A KABOUL
- *N° 96. S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD
- N° 97. S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBINE
- N° 98. S.A.S. CROISADE EN BIRMANE
- N° 99. S.A.S. MISSION A MOSCOU
- *N° 100. S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD
- *N° 101. S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE
- *N° 102. S.A.S. LA SOLUTION ROUGE
- N° 103. S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN
- N° 104. S.A.S. MANIP A ZAGREB
- *N° 105. S.A.S. KGB CONTRE KGB
- *N° 106. S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES
- *N° 107. S.A.S. ALERTE AU PLUTONIUM
- *N° 108. S.A.S. COUP D'ETAT A TRIPOLI
- N° 109. S.A.S. MISSION SARAJEVO
- N° 110. S.A.S. TUEZ RIGOBERTA MENCHU
- *N° 111. S.A.S. AU NOM D'ALLAH
- *N° 112. S.A.S. VENGEANCE A BEYROUTH
- *N° 113. S.A.S. LES TROMPETTES DE JÉRICHÔ
- N° 114. S.A.S. L'OR DE MOSCOU
- *N° 115. S.A.S. LES CROISÉS DE L'APARTHEID
- N° 116. S.A.S. LA TRAQUE CARLOS
- N° 117. S.A.S. TUERIE A MARRAKECH
- N° 118. S.A.S. L'OTAGE DU TRIANGLE D'OR
- N° 119. S.A.S. LE CARTEL DE SEBASTOPOL
- *N° 120. S.A.S. RAMENEZ-MOILA TÊTE D'ELCOYOTE
- *N° 121. S.A.S. LA RÉOLUTION 687
- N° 122. S.A.S. OPÉRATION LUCIFER
- N° 123. S.A.S. VENGEANCE TCHÉTCHÈNE
- N° 124. S.A.S. TU TUERAS TON PROCHAIN

N° 125. S.A.S. VENGEZ LE VOL 800
N° 126. S.A.S. UNE LETTRE POUR LA MAISON BLANCHE
N° 127. S.A.S. HONG KONG EXPRESS
N° 128. S.A.S. ZAÏRE ADIEU

AUX EDITIONS GERARD DE VILLIERS

N° 129. S.A.S. LA MANIPULATION YGGDRASIL
N° 130. S.A.S. MORTELLE JAMAÏQUE
N° 131. S.A.S. LA PESTE NOIRE DE BAGDAD
*N° 132. S.A.S. L'ESPION DU VATICAN
*N° 133. S.A.S. ALBANIE MISSION IMPOSSIBLE
*N° 134. S.A.S. LA SOURCE YAHALOM
N° 135. S.A.S. CONTRE P.K.K.
N° 136. S.A.S. BOMBES SUR BELGRADE
N° 137. S.A.S. LA PISTE DU KREMLIN
N° 138. S.A.S. L'AMOUR FOU DU COLONEL CHANG
*N° 139. S.A.S. DJIHAD
*N° 140. S.A.S. ENQUÊTES SUR UN GÉNOCIDE
*N° 141. S.A.S. L'OTAGE DE JOLO
N° 142. S.A.S. TUEZ LE PAPE
*N° 143. S.A.S. ARMAGEDDON
N° 144. S.A.S. LI SHA-TIN DOIT MOURIR
*N° 145. S.A.S. LE ROI FOU DU NEPAL
N° 146. S.A.S. LE SABRE DE BIN LADEN
*N° 147. S.A.S. LA MANIP DU « KARIN A »
N° 148. S.A.S. BIN LADEN: LA TRAQUE
*N° 149. S.A.S. LE PARRAIN DU « 17-NOVEMBRE »
N° 150. S.A.S. BAGDAD EXPRESS
*N° 151. S.A.S. L'OR D'AL-QAÏDA
*N° 152. S.A.S. PACTE AVEC LE DIABLE
N° 153. S.A.S. RAMENEZ-LES VIVANTS
N° 154. S.A.S. LE RESEAU ISTANBUL
*N° 155. S.A.S. LE JOUR DE LA TCHEKA
*N° 156. S.A.S. LA CONNEXION SAOUDIENNE
*N° 157. S.A.S. OTAGE EN IRAK
*N° 158. S.A.S. TUEZ IOUCHTCHENKO
*N° 159. S.A.S. MISSION: CUBA
*N° 160. S.A.S. AURORE NOIRE
*N° 161. S.A.S. LE PROGRAMME 111
*N° 162. S.A.S. QUE LA BÊTE MEURE
*N° 163. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome I

- N° 164. S.A.S. LE TRÉSOR DE SADDAM Tome II
- *N° 165. S.A.S. LE DOSSIER K
- N° 166. S.A.S. ROUGE LIBAN
- *N° 167. S.A.S. POLONIUM 210
- N° 168. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome I
- N° 169. S.A.S. LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG Tome II
- *N° 170. S.A.S. OTAGE DES TALIBAN
- *N° 171. S.A.S. L'AGENDA KOSOVO
- N° 172. S.A.S. RETOUR A SHANGRI-LA
- *N° 173. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome I
- *N° 174. S.A.S. AL-QAÏDA ATTAQUE Tome II
- N° 175. S.A.S. TUEZ LE DALAI-LAMA
- N° 176. S.A.S. LE PRINTEMPS DE TBILISSI
- N° 177. S.A.S. PIRATES
- N° 178. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome I
- N° 179. S.A.S. LA BATAILLE DES S 300 Tome II
- N° 180. S.A.S. LE PIÈGE DE BANGKOK
- N° 181. S.A.S. LA LISTE HARIRI
- N° 182. S.A.S. LA FILIÈRE SUISSE
- N° 183. S.A.S. RENEGADE Tome I
- N° 184. S.A.S. RENEGADE Tome II
- N° 185. S.A.S. FÉROCE GUINEE
- N° 186. S.A.S. LE MAÎTRE DES HIRONDELLES
- N° 187. BIENVENUE A NOUAKCHOTT
- N° 188. DRAGON ROUGE Tome I
- N° 189. DRAGON ROUGE Tome II
- N° 190. CIUDAD JUAREZ
- N° 191. LES FOUS DE BENGHAZI
- N° 192. IGLA S
- N° 193. LE CHEMIN DE DAMAS Tome I
- N° 194. LE CHEMIN DE DAMAS Tome II
- N° 195. PANIQUE À BAMAKO

CHAPITRE PREMIER

Souha, souple comme une liane, sa croupe cambrée moulée dans un pantalon de toile noire serré comme un gant trop petit, les bras noués autour du cou de Ted Schackley, son amant américain, se balançait languissamment contre lui, plantée au milieu de la piste de danse du « Bla-Bla », éclairée par à-coups par des stroboscopes, au son rythmé d'un zouk ivoirien.

La boîte était presque vide: depuis le coup d'État du 22 mars fomenté par le capitaine Amadou Haya Sanogo, officier des «Bérets verts » de l'armée malienne, Bamako s'était vidée comme un évier de la plupart de ses *toubabs* ¹ et ceux qui étaient restés sortaient moins.

Les Maliens n'étaient pas des sanguinaires. Peuple commerçant, pratiquant un islam africanisé, c'est-à-dire extrêmement modéré, ils n'aimaient pas la violence.

Le vieux président ATT¹ chassé du pouvoir, après quelques combats dans le centre de la ville, pour la possession de l'immeuble de la radio-télévision et des heurts à l'aéroport, un calme précaire était revenu dans Bamako, surveillé avec inquiétude par la CDAO².

Le capitaine Sanogo s'était retrouvé tout seul, avec sa Révolution sur les bras et, pour tout arranger, la débâcle de l'armée malienne chassée des grandes villes du nord du pays: Tombouctou, Gao, Kidal, par une coalition improbable de Touaregs de la « Légion islamique » du colonel Kadhafi, revenus de Libye armés jusqu'aux dents, et d'islamistes fanatiques, agglutinés en plusieurs mouvements, sous la houlette de l'AQMI³.

Ceux-ci avaient égorgé sauvagement les quelques soldats maliens qui n'avaient pas couru assez vite vers le Sud, abandonnant leurs armes et matériel, puis s'étaient installés dans l'Azawad, la zone désertique du Mali remontant jusqu'à l'Algérie, qui représentait 80 % de la surface du pays.

Proclamant, sous les étendards noirs brodés de sourates du Coran, un califat pur et dur, semblable au régime des Talibans.

Allant jusqu'à « chicoter »⁴ les enfants qui osaient encore jouer avec des « playstation », réputées instruments du Diable. Saccageant les

bars et les restaurants,

1. Amadou Toumané Touré.
2. Communauté des États de l'Afrique de l'Ouest.
3. Al Qaida au Mahgreb islamique.
4. La chicote, sorte de bâton utilisé jadis par les colons.

interdisant l'alcool et forçant les femmes à se voiler.

Certes, ils n'étaient encore qu'à huit cents kilomètres de Bamako, la capitale du Mali, allongée paresseusement au bord du Niger, mais il n'y avait rien pour les arrêter.

Désormais, une police islamique féroce veillait sur la morale. Un couple ayant eu des relations sexuelles hors mariage avait été fouetté en public à Tombouctou, sous le regard effaré et terrifié de la population.

Alors, Bamako, calme en apparence, vivait au ralenti, la majorité des Blancs ayant fui. Les restaurants étaient vides. L'Hôtel de l'Amitié, 200 chambres en plein centre, avait dû fermer, faute de clients, envoyant les deux seuls qui lui restaient au «El Farouk », planté au bord du fleuve, juste à l'ouest du Pont des Martyrs.

En ce samedi, la vie nocturne avait repris un peu dans les quelques discothèques encore ouvertes. Pour la plus grande joie des quelques *toubabs* demeurés sur place, la plupart des diplomates demeurant claquemurés dans leurs ambassades respectives.

Ted Shackley, déjà bien imbibé, décida de ne plus bouger, debout au milieu de la piste, Souha, gluée à lui comme un Bernard-l'Hermite à son rocher, son regard légèrement bovin dans le vague, mais son ventre s'agitant efficacement contre celui de l'Américain.

Très jeune pute marocaine, au corps fin et à la morale absente, elle considérait comme une importante promotion sociale d'être la favorite d'un diplomate américain, de surcroît plutôt bel homme, même s'il avait trente ans de plus qu'elle. Sentir son désir se développer contre elle la remplissait de joie.

Du coup, elle accéléra un peu son balancement, et Ted Shackley resserra un peu plus son bras autour de sa taille, l'incrutant contre son érection.

Les ventilateurs marchaient bien et la douce musique rythmée du zouk le plongeait dans un état quasi euphorique. Normalement, il aurait dû se trouver devant sa télé, dans son petit cottage niché au fond des bois, à Mac Lean, en Virginie. Heureux retraité après trente-cinq ans de bons et loyaux services à la Central Intelligence Agency,

qui l'avait recruté à la sortie de l'Université. D'abord analyste, puis officier traitant et enfin, chef de Station, il avait été affecté un peu partout dans le monde, en Irak, au Zaïre, au Pakistan, dans tous les points chauds. Divorcé, sans enfant, il s'était laissé pousser la barbe et s'était mis à boire un peu plus que modérément. Faisant honneur au pot d'adieu donné un an plus tôt à Langley pour fêter son départ en retraite de « Senior Officer ».

Retraite qui n'avait duré que quatre mois.

En effet, la CIA cherchait un OT² expérimenté pour le nommer à Bamako, au Mali.

N'en trouvant pas!

La plupart des OT étaient mariés et pères de famille. Pas vraiment désireux de quitter la civilisation pour une ville plantée au milieu de l'Afrique. Sans parler des épouses, encore plus réticentes, et des risques courus: violences, mort, kidnapping.

Tout le monde s'était défilé; la CIA, qui comptait de moins en moins de héros, avait fait appel à lui, lui proposant un contrat CDD de deux ans, avec des émoluments agréables. Élément qu'elle n'aurait pas pu proposer à un OT en activité.

Ted Shackley avait signé des deux mains: il commençait à s'ennuyer au fond des bois.

Il ne le regrettait pas, retrouvant avec plaisir l'environnement exotique et sensuel de l'Afrique.

Souha s'agita un peu contre lui et, mentalement, il imagina la grosse bouche se refermant sur son sexe, ce qui faillit le faire éjaculer.

Observatrice, la jeune pute marocaine colla ses lèvres tièdes à son oreille gauche et murmura:

– Tu veux qu'on aille derrière?



– Qu'est-ce qu'elle est bandante, cette salope! murmura Joe Kovarski, affalé sur la banquette de velours rouge, face à la piste du « Bla-Bla », une main crispée sur la cuisse de sa voisine, Bella, une longue Bambara à la poitrine aiguë, gentille pute ramassée à l'Appaloosa, restaurant du centre ville. L'Américain n'arrivait pas à détacher les yeux du couple oscillant sur la piste.

Avec son crâne rasé, ses épaules de Superman, ses traits brutaux et ses pectoraux monstrueux, Joe Kovarski faisait peur. C'est ce qu'il fallait pour être admis dans les « Spécial Forces » américaines. Cent quatre-vingt dix centimètres de muscles. Ses cuisses énormes faisaient éclater son pantalon de toile. La bosse qui grandissait en haut de ses cuisses intéressait beaucoup Bella. Discrètement, elle posa sa main sur le sexe serré dans la toile. Se disant que, dans très peu de temps, elle l'aurait au fond de son ventre. Maîtresse régulière de Joe Kovarski, elle avait pu, grâce à sa générosité, acheter un petit commerce d'alimentation qui faisait vivre sa famille.

À sa droite, son voisin, Dave Nichols, «Special Forces » lui aussi, le clone de Joe, lui tournait presque le dos, occupé à triturer sur toutes les coutures sa compagne Linda, autre jeune Marocaine qui s'efforçait de l'empêcher de lui arracher sa culotte.

Pour les deux membres des «Special Forces », c'était une récréation inespérée. Venus pour entraîner l'armée malienne, ils se retrouvaient au chômage, celle-ci s'étant évaporée dans les sables du désert.

Défaite par les quelques centaines de combattants de la rébellion islamo-touareg.

La plupart des « Spécial Forces » s'étaient repliés sur une base au Burkina-Fasso, ne laissant à Bamako qu'une poignée d'entre eux.

Joe Kovarski et Dave Nichols se contentaient désormais d'escorter l'ambassadrice américaine, lorsqu'elle se hasardait en ville, et de servir d'officiers de sécurité à Ted Shackley, les membres de la CIA n'ayant pas le droit de sortir seuls, la nuit tombée.

Le zouk s'arrêta brutalement et Ted Shackley, précédé par son érection, regagna le box.

D'autorité, le barman apporta une bouteille de champagne. Personne n'eut le cœur de refuser.

Les trois Américains n'avaient plus qu'une idée: profiter amplement de cette soirée de détente bien commencée à l'Appaloosa, de l'autre côté du fleuve, un restaurant tenu par un Français où on mangeait correctement.

Plus sûr que ceux des Libanais. Ceux-ci passant leur temps, par économie, à décongeler et à recongeler leurs gambas importées d'Abidjan par des camions vaguement frigorifiques. En y goûtant, on avait une chance sur deux de mourir ou de rester paralysé.

La bouteille de champagne ne dura que le temps d'une rose. Tous rêvaient désormais d'une bonne récréation sexuelle. Ted Shackley regarda son chronographe et lança :

– On va y aller !

Les deux « Spécial Forces » étaient déjà debout. Le vieil OT de la CIA était leur diamant ! Ils l'escortaient souvent lorsqu'il rendait visite à ses contacts, dans des quartiers excentrés.

Pendant qu'il payait, Joe Kovarski se leva, tirant sa copine par la main et fonça vers la sortie, en lâchant :

– On va sécuriser !

Chacun d'eux portait un petit revolver « deux pouces » dans un « *ankle holster* » G.K. dissimulé par leur pantalon de toile.

Dave Nichols le suivit et ils se retrouvèrent tous les quatre dans la sombre allée de latérite où il y avait encore un peu de vie. Des marchands ambulants, quelques putes en solde et des Maliens appuyés au mur, dormant debout.

Après un regard circulaire, Joe Kovarski lança à son copain :

– Va lui dire que c'est OK. *All clear*.

Après la clim relative de la boîte, les 38° humides de la nuit tropicale vous tombaient dessus comme une couverture brûlante.

À peine dans la Land-Cruiser, Bella, la fiancée de Joe Kovarski, se colla à lui, massant discrètement le pantalon de toile.

– Où on va ? demanda-t-elle.

Évidemment, ils ne pouvaient pas se rendre à l'ambassade américaine.

– On va au Farouk, annonça Joe Kovarski. Il y a la clim et de la bière.

C'était un des meilleurs hôtels de la ville, juste à gauche du Pont des Martyrs, face à un autre établissement imposant, le Libya, en construction depuis trois ans et qui ne serait jamais terminé : propriété de l'ancien État libyen, on ignorait aujourd'hui à qui il appartenait. Du temps de la *Jamahiriya* libyenne, le colonel Kadhafi y venait quelquefois séjourner dans une suite spéciale. Pour ces rares occasions, on « habillait » l'hôtel comme un village Potemkine, afin que le chef de l'État libyen ait l'impression qu'il fonctionnait alors qu'il n'était encore qu'à l'état d'ébauche...

Ted Shackley émergea du « Bla-Bla », tenant Souha par la taille, et gagna la Range Cruiser en plaques vertes diplo.

Les deux « Spécial Forces » lui firent un rempart de leur corps pour qu'il puisse s'installer sans encombre au volant. C'était lui le responsable de l'expédition. Souha se glissa aussitôt à côté de lui, rejointe par sa copine, Linda, qui craignait qu'à l'arrière, on ne lui arrache sa culotte. Or, c'était une catholique qui allait tous les dimanches à la messe de la cathédrale et elle avait des principes: on n'entre pas dans un hôtel sans culotte.

Rare État laïque bien que musulman, le Mali était authentiquement multiculturel, avec une cathédrale en activité à qui le clocher, orné bizarrement de quatre horloges en panne depuis longtemps, donnait l'allure d'une gare...

Tandis que les deux « Spécial Forces » prenaient en sandwich Bella, la jeune Bambara, commençant à la palper sous toutes les coutures, Joe Kovarski, qui n'en pouvait plus, descendit le zip de son pantalon de toile, faisant jaillir un membre à l'échelle de son corps monstrueux. D'une main puissante, il rabattit Bella, la Bambara, contre lui et elle n'eut qu'à ouvrir largement la bouche pour l'engloutir.

De bonheur, il en ferma les yeux...

Jaloux, Dave Nichols s'était, lui aussi, libéré.

Hélas, la Bambara n'avait qu'une bouche. Déçu, Dave Nichols attrapa sa main gauche et la posa sur son sexe en érection.

D'emblée, la jeune pute commença à le masturber maladroitement, tout en administrant une fellation heurtée à Joe Kovarski. Sans illusion: d'ici l'aube, elle allait être perforée par tous les orifices de son corps.

Ses copains américains étaient de bons garçons honnêtes et craignant Dieu, mais c'étaient des sanguins...

Ted Shackley était en train d'enclencher la marche arrière, lorsque Souha, avec un geste délicat de chatte gourmande, libéra son zip. Glissant aussitôt ses longs doigts sous le slip noir de l'Américain. Tandis qu'il était accroché au volant, cahotant sur le sol inégal de latérite, Souha, souple comme un serpent, glissa sa tête dessous et engloutit le membre de son amant, lui administrant une fellation mesurée, avec de tout petits gestes de la tête.

Ce qui était encore plus excitant.

L'Américain faillit en griller le feu rouge au coin de la Nationale 6. Heureusement, à cette heure relativement tardive, il n'y avait plus qu'une circulation clairsemée.

Il tourna à droite, détendant ses jambes. Les phares éclairaient le goudron désert au bout duquel on distinguait les lumières du centre de Bamako.

Excitée par ce qu'elle faisait, Souha se mit à onduler de la croupe, ce qui accrut encore le désir de Ted Shackley. Lâchant le volant de la main droite, il la plongea dans le décolleté de la Marocaine, saisissant un sein à pleine main, puis attrapant la pointe entre ses doigts.

La radio vomissait une musique rythmée, prolongeant le zouk de la boîte de nuit.

À l'arrière, les deux « Spécial Forces » se dandinaient sur leur siège au rythme de la musique, convenablement traités par Bella. La Land-Cruiser arrivait à l'entrée du Pont des Martyrs. La Bambara se dit que son amant ne tiendrait pas toute la longueur du pont et ralentit légèrement sa fellation.

Aussitôt, Joe Kovarski lui donna une tape sur la nuque:

– Tu t'endors ou quoi?

Courageusement, Bella reprit son sacerdoce, secouant de l'autre main le membre de Dave Nichols, ravi, les yeux fermés.

Le gros 4 × 4 zigzagait légèrement sur le goudron, mais personne ne s'en rendait compte.

Ted Schakley avait l'impression d'être au septième ciel. Le Renseignement était décidément un beau métier! Chez Souha, la valeur n'attendait pas le nombre des années. À à peine vingt ans, elle se servait de sa bouche comme une hétaïre blanchie sous le harnais. Les prostituées marocaines méritaient décidément leur réputation.

Ils arrivaient à l'entrée du Pont des Martyrs.

Le plus vieux pont de Bamako, enjambant le Niger. Avec ses deux voies uniques. Plutôt mal éclairé, bien qu'il soit le plus fréquenté. À cette heure, il était pratiquement désert.

Ted Shackley aperçut sur sa gauche, de l'autre côté du Niger, l'enseigne lumineuse du El Farouk, planté au bord du fleuve, heureux comme un marin qui aperçoit un phare dans la tempête. La fellation,

c'était certes un plaisir des Dieux mais, depuis qu'il avait l'habitude de défoncer régulièrement la croupe de Souha, on était mieux pour cet exercice sur un lit, dans une chambre bien climatisée.

Le bitume du pont était inégal et un violent cahot expédia soudain son sexe au fond de la gorge de Souha. Spontanément, elle décida alors de faire jouir son amant dans sa bouche et accéléra brusquement sa fellation.

Seulement, Ted Shackley préférait attendre.

– Non, attends! lança-t-il.

Trop tard! Secouant vigoureusement son sexe, Souha venait de déclencher son orgasme. L'Américain sentit la sève jaillir de ses reins et poussa un grognement étouffé.

Au même moment, il aperçut quelque chose de sombre dans ses phares: un cycliste sans lumière.

Deux événements se passèrent simultanément: Ted Shackley donna un violent coup de frein qui mit le 4 × 4 en travers des deux voies. En même temps qu'il se vidait dans la bouche de Souha. Le plaisir l'éblouit quelques fractions de seconde et il ne vit plus qu'une tâche lumineuse devant ses yeux.

Accroché à son volant, il essayait encore de redresser la Land-Cruiser lorsque celle-ci heurta la balustrade métallique de l'autre côté du pont de tout le poids de ses deux tonnes et demie.

Dans un fracas assourdissant, les montants de la rambarde explosèrent littéralement sous l'impact du véhicule.

Celui-ci bascula dans le vide et, quelques secondes plus tard, s'écrasa vingt mètres plus bas, dans les eaux boueuses du Niger.

Alerté par le bruit, le cycliste stoppa et se retourna: il n'y avait plus aucun véhicule sur le pont.

Mû par la prudence, il remonta sur sa machine et se mit à pédaler à toute vitesse pour gagner l'autre rive. Se doutant bien que la voiture dont il ne voyait plus les phares ne s'était pas volatilisée.

CHAPITRE II

La Toyota Land-Cruiser blanche se traînait sur le Pont des Martyrs, engluée dans la circulation arrivant du sud du fleuve. En sus des voitures et des camions, un flot de deux roues, tous pratiquement du même modèle, des 125C3 K-Power fabriqués en Chine, souvent chevauchés par deux ou trois personnes.

Le regard de Lewis Carroll bascula sur la gauche. Un morceau du parapet du pont était tout neuf, tranchant sur la rouille du reste.

– C’est là que ça s’est passé! soupira d’une voix amère le chef de Station de la CIA à Bamako. *Bad trip. Very bad trip*³!

Malko, assis sur le siège passager, regarda à son tour les eaux limoneuses du Niger, vingt mètres plus bas. Coupées par quelques îlots plats et marécageux et quelques pêcheurs aux pirogues plantées au milieu du courant, essayant d’attraper des « capitaines ». Le poisson servi dans les restaurants de Bamako, préparé à toutes les sauces.

– Il n’y avait rien à faire pour les sauver? demanda Malko.

L’Américain secoua la tête.

– Ils ont plongé comme une pierre. Personne ne s’en est aperçu tout de suite. Après, il a fallu deux jours pour remonter la voiture. Ils étaient tous dedans, enchevêtrés.

– C’est vraiment un accident? interrogea Malko.

Lewis Carroll eut un sourire amer.

– *No doubt*⁴! Pour une raison inconnue, Ted Shackley, qui conduisait, a fait une embardée et explosé la rambarde. Ce putain de pont est *vraiment* étroit.

« Ils étaient six à bord, Ted, ses deux officiers de sécurité et trois filles. D’après ceux qui les avaient croisés plus tôt dans la soirée, ils avaient pas mal picolé...

Malko avait du mal à garder les yeux ouverts, un peu sonné après le long trajet aérien Vienne-Paris puis Paris-Bamako. Heureusement, la voiture de l’ambassade US l’attendait à l’arrivée.

L’aéroport ne payait pas de mine. Un unique runway est-ouest, avec,

en bout de piste, les restes d'un Antonov à qui il manquait pas mal de morceaux. Un jet d'Ethiopian Airlines, un autre du Kenya, garés près de l'aérogare. Et, à perte de vue, la savane semée de quelques arbrisseaux. Très loin, on apercevait vaguement des collines bleuâtres.

38° et il était six heures du soir. Partout, la latérite et ses plaques rouges. Le Niger coupait la ville en deux, d'est en ouest. Une cité plate. Beaucoup de tôle ondulée, dominée par la tour ocre majestueuse de la BCAO, la banque pour l'Afrique de l'Ouest. Le cordon ombilical alimentant le Niger, qui ne possédant pas de banque centrale, dépendait du bon vouloir des autorités d'Afrique occidentale pour débloquer les millions de francs CFA nécessaires à sa survie.

Ils arrivaient à la rive nord.

À droite du pont, se dressait la carcasse d'un hôtel inachevé, le Libya, aussi majestueux que désolant.

– Je vous ai mis en face, au El Farouk, annonça l'Américain. C'est ce qui reste de mieux en ville. L'Amitié a fermé: pour deux cents chambres, il n'avait que deux clients. En plus, comme il est en face de la Radio-Télévision, les militaires l'ont pratiquement isolé...

– La ville est calme? demanda Malko.

– C'est OK, assura l'Américain. Les Bérêts Rouges, les partisans de l'ancien président ATT, ont attaqué l'aéroport il y a une semaine et tué une vingtaine de personnes mais, depuis, ils se sont dispersés.

– Il y a eu un putsch, non? demanda Malko.

Ils étaient arrivés devant l'hôtel El Farouk, bâtiment modeste de cinq étages, face au Niger.

– Oui, reconnut l'Américain. Après le massacre par les islamistes d'une vingtaine de Maliens à Aguelkok, au nord-ouest de Kidal. Le Président ATT n'a pas réagi, alors le capitaine Sanogo, outré, a décidé de le renverser. Il est descendu de son camp de Kati, à une quinzaine de kilomètres de la ville, à la tête de quelques centaines de « Bérêts verts ». Il s'est emparé de la Présidence et a occupé les principaux sites stratégiques, dont l'immeuble de la Radio-Télévision. Ça a été le bordel pendant six jours: l'aéroport fermé, les Blancs coincés, les pillages et quelques morts. Ensuite, la CDAO⁵ a menacé de couper les vivres au Mali. Le capitaine Sanogo a battu en retraite. Il a quand même obtenu une pension mensuelle de Président – 4 500 000 CFA⁶ – une somme importante ici, qui lui permet de faire vivre correctement sa femme et ses trois filles. Puis, il est remonté dans son camp de Kati où il se trouve toujours...

« Sans rôle vraiment défini...

« OK, allez vous installer. On vous attend dans le parking. Après, on va déjeuner à l'ambassade.



La chambre était propre, avec une télé et une vue imprenable sur le Niger. Dans le Lobby, quelques Noirs, vautrés dans de profonds fauteuils de cuir, regardaient un match de foot sur un énorme écran plat fixé au mur. En face d'un cireur de chaussures longiline bayant aux corneilles, faute de chaussures à cirer: la plupart des Blancs avaient fui la ville et l'hôtel était seulement rempli à 10 %... Malko ressortit du El Farouk, débarrassé de sa veste. Le temps de gagner la voiture, il était en nage.

L'ambassade américaine se trouvait à l'ouest de la ville, dans le quartier de Hamdallaye, une zone peu construite. Un complexe immense, d'innombrables bâtiments plantés au milieu de pelouses impeccablement entretenues, protégés par un interminable mur jaunâtre, gardé par des vigiles locaux.

La herse interdisant l'entrée de la Chancellerie s'abaissa et ils stoppèrent devant le bâtiment principal.

L'intérieur ressemblait à toutes les ambassades américaines... Le chef de Station et Malko gagnèrent une petite salle à manger, au rez-de-chaussée où une vingtaine de diplomates ou assimilés étaient déjà en train de dîner. Les Américains, sauf l'ambassadrice qui possédait une résidence en ville, étaient installés dans le *coumpound* de l'ambassade, dans de petits bungalows climatisés, avec des télévisions, des jeux vidéo et des ordinateurs. La plupart d'entre eux n'avaient jamais mis les pieds en ville, sauf pour arriver...

Seuls les agents de la CIA et les restes des « Spécial Forces » sortaient un peu. Célibataires et jeunes, ils avaient besoin de consommer de la chair fraîche...

L'Américain tendit la carte à Malko.

– Si vous aimez le « capitaine », c'est le moment...

Il y avait cinq préparations différentes du poisson, à côté du sempiternel *hamburger-french fries* et de viande locale, garantie saine.

Sagement, on buvait du Coca...

– En tous cas, de ce que j’ai vu, Bamako a l’air calme, remarqua Malko.

Lewis Carroll sourit.

– Depuis hier, on n’a quand même plus de Président. Dioncounda Traoré, qui avait été nommé président intérimaire pour un an afin d’organiser la transition, s’est envolé pour Paris. La veille, une foule de manifestants a pris la Présidence d’assaut et a commencé à le lapider... Il a été évacué de justesse.

– Il n’était pas gardé? demanda Malko, quand même étonné.

– Hélas si! confirma l’Américain, par des « Bérêts verts », qui ont laissé passer les manifestants. Paraît-il, sur l’ordre du capitaine Sanogo. Enfin, c’était fait sans méchanceté: ils sont repartis ensuite bien sagement, dans leurs camions, après, bien entendu, avoir tout pillé...

« Il n’y a plus de présidence et plus de président... Plus d’armée, non plus. À part quelques petites unités qui n’ont pas la moindre envie de se battre.

« Dans le nord, quand les rebelles sont arrivés, ils ont abandonné tout leur matériel, jeté leurs armes dans le fleuve et fui, en civil, souvent après avoir confié leurs paquetages à des parents pour ne pas se faire repérer.

– Ce n’est pas la Légion! remarqua sobrement Malko.

Une litote.

Philosophe, Lewis Carroll remarqua:

– Oh, ils n’ont jamais aimé le désert, ce sont des Africains, Peuls, Bambaras, qui ont peur des Touaregs. Des commerçants très gentils, mais pas combattifs. En plus, ils sont très pauvres. Alors, ils pensent d’abord à survivre...

Le « capitaine » arrivait.

Grillé, avec des frites. Mangeable, même arrosé de Coca.

Peu à peu, les autres convives s’esquivaient. Ici, à l’ambassade, on dînait à sept heures du soir, comme au pays. Et comme il n’y avait rien à faire, après on se couchait, on regardait un film X à la télé, ou on jouait à un jeu vidéo.

Bientôt, il ne resta plus qu’une table occupée, à côté d’eux, par deux

femmes. Une « baleine » boudinée dans une tenue informelle, accompagnée d'une grande fille blonde au nez retroussé, avec d'énormes lunettes rondes.

La « baleine » adressa un sourire chaleureux à Lewis Carroll qui glissa à Malko.

– C'est Mary Hopkins, notre *Press Attachee*, avec sa stagiaire, May Fawrup. Elle s'occupe des ONG, parce qu'il n'y a pas de culture ici....

Les deux femmes se levèrent et saluèrent discrètement le chef de Station. Malko put constater que May Fawrup avait d'étonnants yeux bleu porcelaine et une silhouette agréable à la poitrine modeste, mais courageuse, assortie d'une chute de reins très honnête.

À vivre comme une nonne, dans cet environnement aseptisé, elle ne devait pas rire tous les jours...

Les joies du « capitaine » épuisées, Malko entra dans le dur.

– Lewis, dit-il, vous allez éclairer ma lanterne sur les raisons de mon séjour ici. À Vienne, votre homologue ne m'a rien dit, se contentant de m'énumérer les maladies endémiques qui sévissent dans ce beau pays... La rage, la tuberculose, la malaria, la lèpre...

– Oh, la lèpre, il n'y en a presque plus, protesta mollement l'Américain. Bien sûr, il faut aussi faire attention à la bylariose. Et aussi à des fièvres à virus qui peuvent vous « sécher » en quelques jours.

« Pour répondre à votre interrogation, vous venez reprendre le job de Ted Shackley.

Malko ne dissimula pas son étonnement.

– C'est une grande ambassade, ici, remarqua-t-il, vous devez avoir du monde.

Le chef de Station approuva.

– Certes, des analystes, des gens de la TD7 qui passent leur temps, les écouteurs sur les oreilles. Mais des « bons », des types capables d'aller au contact, non. Après la disparition de Ted, j'ai demandé à Langley de m'envoyer un remplaçant de son calibre. Ils ne m'ont proposé que des nases. Vous savez, les OT n'ont pas vraiment envie de venir en Afrique; on leur a dit tellement d'horreurs sur ce continent: qu'ils risquaient de se faire kidnapper à chaque coin de rue, qu'on haïssait les Américains, que le climat était terriblement malsain. Ils sont morts de peur. En plus, leurs familles freinent des quatre fers. Alors, Langley a pensé à vous...

Évidemment, Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, contractuel de luxe à la CIA, n'était pas un craintif et ne pouvait pas se réfugier derrière les barrières d'une administration prudente.

En plus, n'étant pas Américain, il ne bénéficiait pas des innombrables avantages des agents statutaires de la CIA, comme les pensions et autres gracieusetés.

Pour lui, sa seule pension serait éventuellement une plaque de marbre dans le cimetière d'Arlington, réservé à ceux qui avaient donné leur vie pour l'Amérique. Et encore, il lui faudrait une dérogation spéciale, étant donné sa nationalité autrichienne. Sinon, il lui restait à se faire enterrer dans le cimetière privé du château de Liezen, à côté de ses ancêtres.

Il jeta un regard dégoûté au bol de café américain qu'on venait de déposer devant lui, fade et tiède, et demanda:

– Quel est donc le jeu, cette fois-ci?

Lewis Carroll vida la moitié de son bol avant d'attaquer.

– Cela commence par des interceptions de nos stations d'écoute à Ouagadougou, au Burkina Fasso, ici et à Tamanrasset.

Les Américains avaient un peu tordu le bras aux Algériens pour que ces derniers leur fassent une petite place sur l'immense base qu'ils possédaient dans le sud algérien, afin de surveiller leur frontière. Tout en leur interdisant, sous des prétextes divers, de lancer des drones armés ou non armés, à partir de cette plateforme.

Ce qui aurait pourtant permis d'aplatir une ou deux *katibas* d'AQMI. Car les islamistes étaient très bavards avec leurs Thurayas et on pouvait les localiser assez facilement.

– Nous avons la certitude qu'AQMI veut tenter quelque chose contre nous, ici, à Bamako, continua l'Américain.

– Quoi? demanda Malko.

Lewis Carroll eut un geste évasif.

– On ne sait pas. Ils sont très vagues dans leurs propos. À travers leurs conversations, on a compris qu'ils veulent nous dégoûter, nous faire fuir. Il ne nous reste que trois bases importantes dans la région: Nouakchott, Ouagadougou et Bamako.

– Ils sont très loin, remarqua Malko, terrés dans les Adrars⁹ à plus de 2 000 kilomètres d'ici. Ils n'ont pas d'armement lourd et ne sont que quelques centaines.

Le chef de Station corrigea :

– Ils *étaient* très loin. Depuis l'offensive éclair de mars des rebelles touaregs du MNLA¹⁰, sur laquelle ils se sont greffés, ils se sont beaucoup rapprochés. Depuis le 1er avril, ils occupent Tombouctou et Gao, les deux grandes villes du nord de l'Azawad.

L'Azawad, la zone revendiquée par les Touaregs rebelles, représentait une fois et demie la superficie de la France. Remontant jusqu' à la frontière algérienne, la plus grande partie étant un désert inhospitalier.

Si on tenait Kidal, Gao et Tombouctou, on contrôlait tout le nord du Mali. Or, Tombouctou ne se trouvait qu'à 900 kilomètres de Bamako, relié à la capitale par une route goudronnée, sans parler des innombrables pistes parallèles.

– L'armée malienne ne peut pas vous protéger? demanda Malko.

L'Américain lui jeta un regard plein de commisération.

– Il n'y a plus d'armée malienne! Ceux qui se trouvaient dans le nord, à Kidal, Gao ou Tombouctou, ont fui en abandonnant leur matériel. Ici, c'est pire: il n'y a plus que quelques « Bérêts verts » retranchés dans le camp de Kati, sans le moindre moyen matériel.

– L'ambassade n'a pas l'air très protégée pourtant, remarqua Malko.

– Nous n'avons personne, répliqua aussitôt Lewis Carroll. À part quelques « Spécial Forces » et une poignée de « Marines ».

« D'ailleurs, nous envisageons d'évacuer la plus grande partie du personnel non indispensable. Langley nous a donné le feu vert.

« Notre seule chance d'éviter un gros problème, c'est de découvrir à temps ce que ces enfoirés d'AQMI préparent... C'est ce à quoi travaillait Ted.

– Vous voulez que j'aille à Tombouctou? interrogea Malko, plutôt inquiet.

Lewis Carroll lui jeta un regard affolé.

– Certainement pas! Il n'y a plus un seul Blanc au nord de Mopti. Ils ont tous été enlevés ou ont fui. Non, Ted traitait l'affaire à partir d'ici.

– Comment? demanda Malko.



Lewis Carroll but un peu de son immonde café avant de répondre.

– Vous êtes au courant de l'enlèvement des sept diplomates algériens, à Gao? demanda-t-il. Dans les premiers jours d'avril?

– Non, avoua Malko.

– OK. Il y avait un consulat algérien à Gao. Lorsque le MNLA a pris la ville, en compagnie des mouvements islamistes AQMI, ANSAR-DIN et MUJAO, ils ont envoyé un détachement de Touaregs protéger le consulat. Ils ne veulent pas d'histoires avec l'Algérie.

« Tout s'est très bien passé pendant quelques jours. Puis, les gens du MNLA ont vu arriver deux Land-Rover arborant le drapeau noir des Salafistes, avec une dizaine d'hommes lourdement armés.

« Un détachement du MUJAO...

– Qu'est-ce que c'est, le MUJAO?

– Le Mouvement Uni pour le Jihad en Afrique de l'Ouest. Une nouvelle structure surgie au mois de novembre 2011, au nord du Mali. Ils ne sont pas plus d'une centaine et se réclament des mêmes valeurs religieuses que l'AQMI. Ce sont des Algériens et des Mauritaniens. On ne sait pas grand-chose d'eux. Sinon qu'ils se sont installés à Gao, qu'ils sont méchants, prudents et très discrets. Un «*spin-off*»¹¹ d'AQMI.

– Donc, lorsqu'ils se sont présentés au consulat algérien, ils ont exigé qu'on leur remette les sept diplomates. Bien entendu, les Touaregs ont refusé.

«Alors, le chef du détachement Mujao s'est avancé, a ouvert sa chemise et a montré les explosifs dont il était bardé, avec un avertissement très simple.

– Vous nous donnez les Algériens ou on saute tous...

– C'est une méthode directe, remarqua Malko. Ils étaient vraiment décidés à le faire?

– On ne le saura jamais! reconnut l'Américain. Les Touaregs, qui n'avaient pas envie de gagner tout de suite le paradis d'Allah, ont déguerpi sans demander leur reste et le Mujao s'est emparé des otages algériens qu'il a mis au frais.

- Qu'en a-t-il fait? demanda Malko.
- Il a fait savoir au gouvernement algérien qu'il était prêt à les rendre pour quinze millions d'euros. Un prix d'amis, parce qu'un Algérien ça vaut moins cher qu'un Blanc.
- Le gouvernement algérien a aussitôt répondu qu'il ne paierait pas un centime et que le Mujao pouvait les découper en morceaux s'il en avait envie.
- Ce n'est pas gracieux, remarqua Malko.
- Ce n'est pas non plus totalement exact, corrigea aussitôt le chef de Station de la CIA. Les Algériens sont fous furieux et voudraient récupérer leurs gens, dont le chef de poste de leur Sécurité Militaire.
- Quel est le lien entre cette affaire et Ted Shackley? coupa Malko.
- Je vous le donne, lança Lewis Carroll. Ici, nous avons d'excellents rapports avec la Sécurité de l'État, dirigée par le colonel Coulibaly, que je rencontre régulièrement. À la suite de l'affaire des Algériens, il nous a appris que le Mujao possédait un correspondant ici, un certain Boubacar Wagué. Officiellement, journaliste pour différents médias africains. Il connaît très bien les milieux islamistes pour avoir effectué de nombreuses enquêtes dans la zone. Il a déjà été mêlé *aussi* à différentes tractations autour de libérations d'otages. Et surtout, pour des raisons que nous ignorons, le MUJAO l'a pris depuis sa création, en décembre 2011, comme «canal historique ». C'est lui qui recueille à Bamako leurs communiqués amenés par ses messagers et les diffuse dans la presse et les ambassades. Or, le colonel Coulibaly nous a appris que Boubacar Wagué avait été chargé par le MUJAO de mener des négociations discrètes avec les Algériens.
- Je ne vois toujours pas le lien, avoua Malko.
- Il est simple, expliqua Lewis Carroll. Depuis longtemps, nous cherchons des « sources » chez AQMI et ses alliés. Pour un Blanc, aller dans le Nord est impossible. Alors, Ted Shackley a pensé à recruter Boubacar Wagué.
- « Tombant sur un type intelligent, prudent comme un serpent et avide comme un vautour. Il s'est tout de suite plaint à Ted que le refus des Algériens de donner un euro compliquait les choses. Qu'il fallait d'abord, avant de régler la rançon, payer la « pension » des sept otages. Il était coincé.
- « Ted l'a aidé à se « décroincer » en lui donnant cent millions de francs CFA¹². Officiellement, pour payer la pension et, aussi, pour lui permettre de couvrir ses frais...

« Ce qui nous permettait déjà d'être tenus au courant des négociations. Mais surtout, il a posé la question de confiance à Boubacar Wagué: nous trouver une « source » fiable dans le Nord, à Gao ou à Tombouctou. Quelqu'un qui puisse nous renseigner sur les faits et gestes des islamistes. Boubacar, sentant la bonne odeur des francs CFA, a promis de « délivrer ».

« Contrairement à nous, *lui* peut se risquer dans le Nord, surtout en tant que « négociant » pour les otages.

– C'est facile d'aller à Gao ou à Tombouctou? demanda Malko.

– Si vous n'êtes pas blanc, oui. Plusieurs compagnies de bus assurent la liaison avec Bamako. Il y en a pour vingt-deux heures avec Gao...

« On peut aussi y aller en voiture, mais c'est plus risqué, à cause des check-points du MNLA qui pillent tout ce qu'ils peuvent.

« Bref, après plusieurs voyages, Boubacar Wagué a annoncé à Ted qu'il avait trouvé une « source » à Tombouctou. Il y est parti le lendemain du jour où Ted a plongé dans le Niger.

« Il doit, d'après ce qu'avait dit Ted, revenir ces jours-ci. Il devait l'appeler: vous n'avez plus qu'à reprendre le flambeau.

CHAPITRE III

Cette fois, Malko était fixé. Impassible, il demanda:

- Ce Boubacar Wagué sait que Ted appartenait à l'Agence?
- Bien sûr, fit aussitôt Lewis Carroll.
- Ça ne le gêne pas?
- Apparemment, non. Il a l'habitude de naviguer dans le milieu du Renseignement. Et il a de gros besoins.

Malko posa la question qui lui brûlait les lèvres.

- Les gens du MUJAO savent que l'Agence s'est glissée dans le processus des otages algériens?

Lewis Carroll en eut presque un haut-le-corps.

- Bien sûr que non! Ils nous haïssent.
- Vous êtes sûr de ce Boubacar Wagué?

L'Américain eut un geste évasif.

- Il n'a pas intérêt à ouvrir sa gueule. Les MUJAO risqueraient de l'égorger. Et puis, avec nous, il va gagner pas mal d'argent.

- Comment vais-je entrer en contact avec lui? demanda Malko.

L'Américain prit dans sa poche un papier où était noté un numéro de téléphone à huit chiffres.

- C'est un des portables de Boubacar, expliqua-t-il. Équipé d'une puce achetée au marché, rechargeable. On va vous donner le même, celui de Ted. Heureusement, il ne l'avait pas avec lui quand il a plongé dans le Niger. Venez dans mon bureau, je vais vous le remettre.

Ils quittèrent la cafétéria et montèrent au second étage. Lewis Carroll prit un petit Nokia dans le tiroir de son bureau et le tendit à Malko.

- Voilà. Celui-ci aussi est intraçable.

Malko empocha le portable.

– Je l'appelle et je lui dis quoi? demanda-t-il.

– Vous demandez un rendez-vous.

– OK. Je vais l'appeler demain matin. Donc, il ne sait pas que Ted est mort?

– Non, la presse n'a donné aucun nom lors de l'accident. En plus, Boubacar était à Tombouctou. Vous avez besoin d'une voiture. Il vaut mieux que vous repreniez celle de Ted, en plaques locales. Boubacar la connaît. Je vais vous y conduire, elle est dans le parking. Vous allez vous débrouiller en ville?

– J'ai déjà conduit en Afrique, affirma Malko.

Il jeta un coup d'oeil à sa montre. Neuf heures et demie. Avec les deux heures de décalage, cela faisait onze heures et demie à Vienne. Alexandra devait être en train de dîner avec des amis. Après l'avoir conduit à l'aéroport de Schwechat, elle avait prévenu Malko qu'elle passerait la soirée dans la capitale autrichienne. Étant donné sa tenue, ce n'était pas pour aller aux vêpres. Malko avait toujours un petit pincement au coeur lorsqu'il la voyait ainsi, en tailleur légèrement fendu, ses longues jambes gainées de bas noirs, parée pour un sacrifice qui n'en était sûrement pas un.

Elle l'avait pourtant embrassé amoureusement, dans le hall de l'aéroport, son ventre collé au sien, et murmuré:

– Reviens vite!

Ce qui ne préjugait en rien de ce qu'elle allait faire pendant son absence...

Lewis Carroll et Malko descendirent puis l'Américain conduisit Malko au parking.

Jusqu'à une grosse Toyota bleue. La clef était sur le contact. Le chef de Station de la CIA lui serra longuement la main.

– *Take care*¹³! La ville est sûre, mais il y a parfois des barrages « sauvages » d'ex-Bérets Rouges. S'ils sont menaçants, donnez-leur un peu d'argent. Ils aiment la bière. Vous voulez une arme?

Malko déclina poliment.

Muni d'un plan de Bamako, il ressortit de l'ambassade: les rues goudronnées étaient presque désertes, la vie se réfugiant dans toutes les allées de latérite mal éclairées, où se trouvaient les boutiques et les restaurants.

Se repérant sur le Niger, il longea le fleuve jusqu'à ce qu'il

aperçoit l'enseigne rouge du El Farouk.

Dans le lobby, quelques Noirs regardaient un match de foot sur l'écran plat. Au fond, dans la salle à manger, un orchestre jouait en sourdine des airs rythmés et mélancoliques devant des tables vides.

Arrivant dans sa chambre, un portable se mit à sonner au fond de sa sacoche. Il mit quelques secondes à réaliser que c'était probablement celui de Ted Shackley.

Il le sortit et répondit.

– Ted?

C'était une voix sourde, basse, presque inaudible.

– Ce n'est pas Ted, fit Malko.

Il n'eut pas le temps de continuer. Le correspondant avait raccroché. Malko attendit quelques secondes puis composa le numéro de Boubacar Wagué. À peine la communication fut-elle établie qu'il entendit un grand rire à l'autre bout du fil.

– Ted, pourquoi tu me fais des blagues?

Malko parlait donc à la taupe de la CIA.

– Je ne te fais pas de blague, corrigea Malko, en adoptant le tutoiement africain, c'est le téléphone de Ted, mais ce n'est pas Ted. Je le remplace.

Cette fois, il y eut un long silence à l'autre bout du fil et Malko crut que Boubacar Wagué allait encore raccrocher. Il se hâta de préciser:

– Je t'expliquerai, Ted a eu un problème. Tu es rentré?

Nouveau silence, puis l'Africain demanda:

– Quel problème?

– Un accident, dit Malko.

Ce qui parut rassurer son interlocuteur.

– Je suis rentré, confirma Boubacar Wagué, on peut se voir?

– Oui. Quand?

– Maintenant. Chez moi. Je t'attends.

À peine raccroché, Malko réalisa qu'il ignorait où demeurerait Boubacar Wagué.



Malko ralentit: ses phares venaient d'éclairer un portail métallique bleu, sur la droite de l'allée séparée de la N 6 par un ruisseau boueux. Lewis Carroll lui avait donné les explications les plus précises possibles pour retrouver la maison de Boubacar Wagué.

Il s'arrêta en face du portail bleu et descendit. Pas de sonnette. Il frappa au portail et un chien se mit à aboyer. Il entendit une voix d'homme le rabrouer, des pas, puis le battant s'ouvrit, découvrant un homme à la silhouette massive.

– C'est vous qui m'avez appelé tout à l'heure, demanda la même voix grave qu'au téléphone.

– Oui, confirma Malko. C'est Boubacar?

– Oui. Entrez.

Il aperçut deux voitures dans un garage, puis ils pénétrèrent dans la maison. Une petite pièce en désordre avec un grand écran plat allumé sans le son. Boubacar Wagué était grand, costaud, avec un peu d'embonpoint, des yeux globuleux et une moustache.

– Vous êtes qui? demanda-t-il en dévisageant Malko.

– Malko. Malko Linge, je travaille avec Ted.

– Où est-il?

– Il est mort.

Boubacar Wagué sursauta.

– De quoi, il a...

– Non, dit Malko, un accident. Sa voiture est tombée dans le Niger.

Il lui expliqua ce qui était arrivé. Boubacar Wagué hocha la tête.

– Il devait être bourré! Dommage... Asseyez-vous.

Ils prirent place face à face dans de vieux fauteuils. Pas un bruit. La lumière tamisée éclairait à peine.

– Ça s'est bien passé à Tombouctou? demanda Malko, montrant qu'il était au courant.

Boubacar Wagué sembla soulagé qu'il entre dans le vif du sujet et se détendit visiblement.

– Oui, assura-t-il.

– Vous avez trouvé quelqu'un qui peut donner des informations?

Le Noir hocha la tête affirmativement.

– Oui. Un type qui est dans le commerce des pneus. Il voit beaucoup les gens d'Ansar-Dine.

– Ce n'est pas l'AQMI?

– C'est la même chose.

– Il est prêt à travailler avec vous?

– Oui, je lui ai dit que c'était pour les Services maliens, la Sécurité d'État.

– Il vous a appris des choses?

– Pas encore. Mais il va venir bientôt ici, à Bamako.

– Qu'est-ce que vous lui avez promis?

– Vingt-cinq millions de CFA¹⁴, pour commencer.

– C'est beaucoup d'argent, remarqua Malko.

Boubacar Wagué retint un sourire.

– Si les Islamistes découvrent la vérité, ils l'égorgeront. Lui et sa famille. Maintenant, j'ai aussi besoin d'argent pour le MUJAO. Je vais aller les voir à Gao. Il faut que je leur apporte quelque chose pour montrer qu'on veut vraiment négocier.

– Combien?

– Dix millions.

Devant l'hésitation de Malko, il ajouta d'une voix égale:

– Remarquez, on peut ne pas payer, mais cela va les énerver.

– Qu'est-ce qu'ils peuvent faire?

– Leur porte-parole, Adnan Abu Walid Al Sarahoui, m'a menacé, si les Algériens ne bougeaient pas, de rendre gracieusement un des otages, amputé de la main gauche et du pied droit...

– Cela risquerait d'envenimer les choses, remarqua Malko.

Boubacar eut un geste insouciant.

- Oh, il restera encore six otages.
- Vous parlez toujours aux Algériens?
- Bien sûr. Je vais les voir demain.

– Il faut avancer. Le MUJAO est inquiet. Il pense que l'Ansar-Dine veut leur piquer les otages algériens pour les joindre aux otages français. À Tombouctou, j'ai su qu'Ansar-Dine me surveillait. Ils savent que je sers d'intermédiaire aux Algériens. D'ailleurs, j'ai l'impression que dans le bus, au retour, ils m'ont collé un type au cul.

- Pourquoi?
- Je ne sais pas.

Il bâilla et fixa ses yeux globuleux sur Malko.

– Il faudrait que j'aie l'argent demain matin. Vingt-cinq millions CFA pour ma « source » et dix, pour le MUJAO.

- Comment voulez-vous faire? demanda Malko.

Derrière ces sommes, en apparence énormes, se dissimulaient des montants assez modestes. De toute façon, la CIA disposait de fonds illimités...

– Je vais vous donner un numéro de compte à la Banque Malienne de Solidarité, l'Agence du Fleuve, expliqua Boubacar Wagué. C'est juste en face de la BCAA, rue 317. Vous y déposez les vingt-cinq millions en cash.

- Ils vont l'accepter?

Boubacar Wagué eut l'air surpris.

- C'est une banque, non? Ils ne posent pas de questions.
- C'est votre « source », le numéro de compte?

– Oui. Une fois que l'argent est sur le compte, ma « source » peut obtenir des cartes de crédit utilisables dans toute l'Afrique. Il commande ce qu'il veut par Internet. Cela arrive ici ou à Tombouctou.

- Comment s'appelle-t-il?
- Aguib Sosso. Le compte est à son nom.
- OK, conclut Malko. Je vais déposer l'argent à la banque demain.
- Pour les dix millions que je dois remettre au MUJAO, il n'y a qu'à se donner rendez-vous place de l'Hippopotame. Vous savez où c'est?
- Non, avoua Malko. Mais je trouverai.

– C’est avenue de l’Indépendance, vous ne pouvez pas le rater. On peut se garer dans la contre-allée. À midi. Vous avez la voiture de Ted, attendez-moi.

Il se leva pour raccompagner Malko. Dehors, l’air était encore brûlant et l’allée totalement déserte.

Enfin, il avait progressé.

Le hall d’El Farouk était toujours aussi désert. À l’exception d’une créature longiligne, se traînant devant la réception. En voyant Malko se diriger vers l’ascenseur, elle le rattrapa et se glissa dans la cabine avec lui.

– Ça va, chef? demanda-t-elle en français d’une voix douce.

Appuyée à la cloison, elle le fixait de ses yeux inexpressifs.

– Ça va! fit Malko.

La Noire lui adressa un sourire timide.

– Est-ce que je peux prendre une douche dans ta chambre? Chez moi, je n’ai pas ça.

– Je suis fatigué! assura Malko.

La Noire se décolla de la paroi pour s’incruster contre lui. Son pubis commençait à danser une petite danse de Saint-Guy sournoise. Ils arrivaient au quatrième et Malko s’esquiva avec un sourire. La fille n’insista pas et resta dans la cabine.



L’Agence du Fleuve de la Banque Malienne de Solidarité se trouvait pile en face de « La Mecque », la tour ocre de la BCAA qui dominait la ville. Des marchands ambulants, une cour encombrée, des locaux modestes.

C’était l’Afrique.

Malko pénétra dans la banque climatisée, gardée par deux vigiles en bleu, sans arme, et s’approcha du comptoir. Une grosse Africaine l’accueillit avec un sourire.

– Bonjour monsieur, que puis-je faire pour vous?

– Je voudrais déposer de l’argent, dit Malko.

Avant de venir, il était passé à l’ambassade US où Lewis Carroll lui avait remis les liasses de billets de 10 000 francs CFA dans une petite

valise.

Le regard de son interlocutrice s'éclaira.

– Alors, il faut venir par ici, monsieur.

Elle ne lui avait même pas demandé si c'était en liquide: cela allait de soi... Quel beau pays!

Malko suivit la croupe serrée dans un boubou imprimé qui l'amena dans une petite pièce, où il posa sa valise sur la table, avant de l'ouvrir. En voyant les liasses de billets de 10 000 francs CFA, la fille poussa un petit cri.

– Oh là là! Il y en a beaucoup! Il va falloir qu'on m'aide. C'est pour vous tout ça?

Son regard était déjà caressant.

– Hélas non, assura Malko, c'est pour le compte d'un ami.

– C'est un bon ami! fit la fille d'un ton sentencieux.

Cinq minutes plus tard, Malko, devant un café, regardait les deux employées de la banque compter les liasses crasseuses une à une, avant de les empiler sur le plancher.

– Il y a vingt-cinq millions! conclut l'employée d'une voix respectueuse.

– Exact, confirma Malko en lui tendant le numéro de compte donné par Boubacar Wagué. C'est à verser sur ce compte.

Dix minutes plus tard, il ressortait dans la fournaise de la fin de matinée pour regagner sa voiture, avec un reçu en poche et l'admiration muette des deux employées.

Prêtes à tout avec un *toubab* aussi riche.

Il dut baisser les glaces pour laisser évacuer la chaleur, avant de prendre le chemin de son rendez-vous suivant. Effectivement, on ne pouvait pas rater la statue de l'Hippopotame plantée sur un rond-point au milieu de l'avenue de l'Indépendance. Elle mesurait bien trois mètres de haut!

Malko quitta la voie principale et se gara dans une contre-allée en latérite.

Il ne s'était pas arrêté depuis trois minutes que la portière droite s'ouvrit. Boubacar Wagué se laissa tomber sur le siège passager.

– Bonjour, lança-t-il. Vous avez été à la banque?

Malko lui tendit le reçu qu'il empocha aussitôt, visiblement ravi.

– Et moi?

Malko ramassa sur le plancher de la voiture un paquet en kraft qu'il posa sur les genoux de son voisin.

– Voilà. Dix millions.

Boubacar Wagué n'eut pas le temps de prendre le paquet. La portière, côté Malko, venait de s'ouvrir brutalement. Il aperçut deux gros yeux, un visage crispé et une immense baïonnette dont la pointe s'appuya aussitôt contre sa carotide gauche.

– Ne bouges pas, patron! lança le Noir.

Il plongeait la main gauche dans la voiture mais Boubacar Wagué avait été plus rapide. Ouvrant la portière d'un coup d'épaule, il s'enfuyait, son paquet de billets serré contre son cœur. Malko sentit la pointe de la baïonnette s'enfoncer dans sa chair.

Son agresseur allait l'égorger.

CHAPITRE IV

Instinctivement, Malko attrapa le poignet du Noir à la baïonnette. Sans trop d'espoir. Il suffisait que son agresseur enfonce la pointe de deux centimètres pour qu'il soit mort...

Il n'eut même pas à se battre.

L'homme venait de faire un bond en arrière et fonçait à la poursuite de Boubacar Wagué. Semblant voler tant il courait vite. Brandissant sa baïonnette, il se rapprochait de lui. Celui-ci se retourna et, voyant qu'il allait se faire éventrer, jeta le paquet de billets à la tête de son poursuivant.

Celui-ci s'arrêta net, le ramassa, glissa sa baïonnette dans une large ceinture de cuir, puis traversa en courant la grande avenue pour rejoindre une moto chevauchée par un autre Noir. Une K-Power 125 cc3 comme toutes celles de Bamako. Il s'installa sur le tan-sad et la moto démarra, se fondant dans la circulation.

Boubacar Wagué revenait en courant, essoufflé. Il se laissa tomber dans la voiture et lança à Malko :

– Vite, démarrez! Je sais où il va.

Malko obéit et ils prirent la grande avenue en direction de l'ouest. Le Malien essuya son front; les yeux lui sortaient de la tête et ses traits étaient crispés de fureur.

– C'est le salaud de l'Ansar-Dine qui m'a suivi dans le bus! lâcha-t-il. Ils m'espionnent parce qu'ils veulent récupérer les otages algériens pour eux! Ils sont partout! On ne se rend pas compte, mais Bamako fourmille d'islamistes. Pas des Arabes, des Bambaras, des Peuls, des Songhais. Je sais où on va rattraper ce salaud d'Ansar-Dine; dans un petit local rue 405, à Hamdallaye.

À Bamako, les rues portaient des numéros, à l'exception de quelques grandes avenues pompeusement nommées, la plupart sans la moindre plaque.

– Plus vite! Plus vite! implora Boubacar Wagué. Il faut arriver avant lui.

Malko, qui venait de freiner brutalement pour ne pas écraser une

femme portant en équilibre sur sa tête un plateau plein de sachets de thé, grommela:

– Si c’est pour l’argent, on s’arrangera!

Boubacar Wagué se tourna vers lui et lâcha:

– L’argent, ce n’est pas grave, mais il vous a vu! S’il le dit là-haut, à Tombouctou ou à Gao, ça va foutre la merde. Je risque d’être égorgé et vous aussi! Ils ne plaisantent pas. Vous n’avez pas l’air d’un Algérien.

Ils stoppèrent presque, ralentis par un monstrueux embouteillage. Boubacar Wagué n’hésita pas.

– Je vais prendre le volant! lança-t-il.

Il sortit et fit le tour de la voiture, Malko se glissant sur le siège voisin. La poursuite reprit. Boubacar Wagué conduisait à l’Africaine: plus de souplesse et plus de risques. Ils longeaient la Cité Administrative, des bâtiments tous neufs et déserts, censés regrouper tous les ministères mais qui avaient été pillés, lors du dernier coup d’État... Enfin, Malko aperçut un panneau: Hamdallaye.

La circulation était plus fluide. Ils ralentirent en doublant une moto: ce n’était pas la bonne.

Enfin, ils quittèrent le « goudron » pour cahoter sur la latérite défoncée. Un quartier de petites maisons, avec beaucoup de terrains vagues.

Malko aperçut une plaque: rue 405.

Boubacar Wagué ralentit devant le numéro 133, un mur vert découvrant une cour intérieure où bavardaient plusieurs barbus.

– C’est là, annonça le Malien. Il n’est pas encore arrivé: la moto n’est pas là. C’est sûrement celle d’un « local » qu’ils paient comme un taxi.

Il continua une cinquantaine de mètres et tourna dans une autre rue puis s’arrêta. Il lança alors à Malko.

– Reprenez le volant. Vous restez là et vous me suivez dans le rétroviseur.

« Faudra démarrer vite.

Malko se glissa sur le siège encore chaud et régla le rétroviseur de façon à pouvoir surveiller Boubacar Wagué. Celui-ci était parti à pied sans se presser pour rejoindre la maison au mur vert. Il s’arrêta en

face, alluma une cigarette et s'accroupit sur le trottoir, à la façon de beaucoup de Maliens.

Il n'attendit pas longtemps.

Deux minutes plus tard, la petite moto rouge tournait le coin de la rue 405 et ralentissait.

Boubacar Wagué était déjà debout.

Au moment où l'engin s'arrêtait devant la porte du 133, le Malien se dressa comme un diable et traversa la rue en courant. Le Noir, passager de la moto, n'eut pas le temps de réagir.

De la main gauche, Boubacar Vagué lui arracha le paquet qu'il lui avait volé. De la droite, il porta au voleur un violent coup de poignard dans le flanc, retirant son arme et recommençant un peu plus haut... Au moment où sa victime basculait sur le sol de latérite, il détala, remisant son poignard dans sa ceinture. Déjà, un flot de barbus se précipitait dans la rue.

Sidé, le conducteur de la Kalower semblait frappé par la foudre. Personne ne pensa même à poursuivre Boubacar Wagué. Celui-ci arriva à la Toyota et se jeta à l'intérieur, les traits crispés.

– On y va! On y va! cria-t-il.

Malko démarrait déjà. Les barbus étaient trop loin pour relever le numéro de la voiture. Il tourna à droite, puis Boubacar Wagué lança, encore essoufflé:

– On prend le pont du roi Fadh. Je dois retrouver un type qui arrive de Gao à la gare routière. Je vais vous guider.

Il se rejeta en arrière, les yeux fermés.

– Vous l'avez tué? demanda Malko.

– J'espère bien! fit le Malien. C'était indispensable. Il vous avait vu me remettre l'argent dans la voiture. Il a constaté aussi que vous n'étiez pas algérien.

Évidemment, il n'y a pas d'Algérien blond!

Il parlait sans émotion et Malko ne fit aucun commentaire. Une fois de plus, il débarquait dans un monde brutal, sauvage, où la vie humaine ne valait pas plus que celle d'un chien.

– Le conducteur de la moto m'a vu aussi? remarqua-t-il.

– Ce n'est pas sûr, rétorqua Boubacar Wagué et lui, il s'en fout. C'est juste un transporteur qui gagne 2 000 CFA pour une course. Il ne se mêlera sûrement pas d'une histoire pareille... Je n'aime pas tuer, mais là, c'est trop dangereux. Moi, je dois retourner à Gao.

Ils arrivaient au pont Fadh. Plus moderne et beaucoup plus large que le Pont des Martyrs, avec, de chaque côté de la chaussée, une voie séparée pour les deux roues.

Malko se laissa guider jusqu'à ce qu'ils retrouvent la route N°6 parallèle à la N°7, mais plus au nord. Après un kilomètre, Boubacar Wagué ordonna :

– Tournez à droite.

Une petite voie en latérite, bordée d'une propriété ceinte de hauts murs gris, avec un long portail vert.

– L'ambassade d'Algérie! annonça le Malien. Maintenant, à gauche.

Le sol était de plus en plus défoncé. Malko aperçut un écriteau près d'une petite mosquée blanche surmontée d'un dôme triangulaire vert : «BINKE TRANSPORTS. »

– C'est eux qui ont les bus qui vont à Tombouctou et Gao, expliqua Boubacar Wagué. Attendez-moi là, dans la cour.

C'était une sorte de terrain vague avec des épaves de voitures. Le Malien partit presque en courant. Un quart d'heure plus tard, il était de retour, une enveloppe à la main.

– Qu'est-ce que c'est? demanda Malko.

– La liste des prisonniers politiques dont la libération est exigée par le MUJAO pour la récupération des otages, expliqua Boubacar Wagué. Je vais la transmettre à l'ambassade d'Algérie. Cela fait partie du deal.

– Maintenant?

– Non, je vais d'abord faire une photocopie. Déposez-moi chez moi, je dois mettre l'argent au coffre.

Vingt minutes plus tard, ils stoppaient devant la maison du Malien. De jour, elle avait encore moins de gueule.

– Ça va! fit l'Africain, je vais attendre le coup de fil d'Aguib Sosso. Il m'appelle dès qu'il a confirmation du dépôt de l'argent. Si vous voulez, ce soir, on peut faire une petite virée. Les boîtes sont presque vides, mais ça peut être sympa.

Il s'engouffra dans sa maison, sans serrer la main de Malko. Pourtant, les Africains étaient très polis. L'émotion d'avoir poignardé l'homme d'Ansar-Dine peut-être...



Lorsque Malko pénétra dans le hall du El Farouk, il aperçut une brune qui se levait d'un des grands fauteuils de cuir, un ordinateur à la main.

Elle arriva en même temps que lui à l'ascenseur et il s'effaça pour la laisser entrer. La cabine était petite et il eut tout le loisir de la détailler. Brune, un nez droit, le teint mat, une très grosse poitrine déformant son chemisier, type maghrébin.

Elle descendit au troisième, après lui avoir adressé un léger sourire de politesse.

Malko n'avait plus qu'à attendre le soir pour rejoindre Boubacar Wagué. Vu la température et le peu d'intérêt de Bamako, il ne restait que la piscine pour tuer le temps.

Lorsqu'il y débarqua, elle était déserte, à part un couple mixte, une grande blonde avec un Noir et quelques gosses s'ébattant dans le petit bassin.

L'eau était délicieusement chaude.

Un moment de détente rare sous un ciel plombé, mais avec une chaleur de bête. Il se dit que sa mission avait bien commencé. Il revoyait Boubacar Wagué, l'allié de la CIA, enfoncer un poignard dans le ventre de son voleur...

Un moment brutal.

Le Malien voulait-il seulement se protéger ou avait-il d'autres motifs? Visiblement, Malko plongeait dans une manipulation particulièrement tortueuse. Appuyé à la rambarde, il tourna la tête, dérangé par un martèlement léger sur le bord de la piscine.

Il vit d'abord des mules à hauts talons, ensuite des jambes et enfin, un maillot une pièce blanc, puis un ordinateur. C'était sa voisine de l'ascenseur. Dans cette tenue, son corps était encore plus magnifique. Elle s'installa sur une chaise longue non loin de celle de Malko.

Celui-ci s'imposa de rester encore un peu dans l'eau avant de regagner sa serviette. Abrisée du soleil, la jeune femme tapotait sur

son ordinateur posé sur ses genoux. Elle leva la tête et adressa un sourire à Malko.

– Bonjour! Vous aussi, vous venez vous rafraîchir?

Une façon de parler. Au soleil, il faisait quand même 40 à 45°...

Derrière ses Ray-Ban, Malko ne put s'empêcher de la regarder. Sa poitrine surtout. Inhabituellement lourde, avec les longues pointes de ses seins, elle se détachait sous le nylon du maillot. Le ventre était plat, les jambes longues. Une très jolie femme.

– Vous travaillez, remarqua Malko. Vous ne vous rafraîchissez pas?

La jeune femme sourit.

– Je n'ai pas le choix. Je bosse pour un gros commerçant de Gao pour réceptionner tout ce qui arrive ici par la route de la Côte d'Ivoire. Ensuite, il faut organiser la fin du voyage, avec des camions.

« À propos, continua la jeune femme, je m'appelle Malika Ahmar. Je suis Algérienne, je vis entre différents pays d'Afrique.

– Malko Linge, dit Malko, se présentant à son tour. Moi, je suis observateur politique de la Communauté européenne. Je suis Autrichien.

– Bienvenue à Bamako, dit la jeune femme, en posant son ordinateur. Je vais me rafraîchir.

Elle plongea dans la piscine et se mit à nager sur le dos.



Quelques minutes plus tard, Malko retourna dans l'eau. Malika Ahmar se reposait, les coudes appuyés au bord, les seins à fleur d'eau.

– Vous sortez beaucoup en ville? demanda Malko.

La jeune femme secoua la tête.

– Je ne sors que pour mes rendez-vous professionnels. Le soir, je dîne ici. Bien sûr, ce n'est pas très gai, mais, il y a de la musique; une femme seule ne peut pas sortir dans les restaurants à Bamako. Il n'y a que des prostituées.

– Si j'ai le temps, promet Malko, je vous emmènerai dîner, cela vous changera un peu.

– Ce serait très gentil, assura l'Algérienne.

Malko était sorti de l'eau depuis dix minutes lorsque le portable donné par la CIA sonna. Il reconnut tout de suite la voix de Boubacar Wagué.

– On va à l'Appaloosa, rue 311, annonça ce dernier. J'ai du nouveau. Faites-vous expliquer où c'est.

CHAPITRE V

Une série de têtes féminines dépassaient à peine du comptoir tout en longueur de l'Appaloosa. Des putes marocaines et bambaras occupées à envoyer frénétiquement des SMS à des clients potentiels, surveillées par un maquereau libanais installé au bout du bar, à côté d'un membre des « Spécial Forces » américaines, massif comme un mammoth.

Malko s'arrêta à l'entrée de la salle de restaurant. Aussitôt, un bras s'agita au-dessus d'un des boxes, face au bar.

Boubacar Wagué était déjà là, devant une Castel¹⁵. Malko se glissa à côté de lui. L'endroit était étrange, avec son décor de western: des répliques de carabines 30/30 sur les murs, les serveurs noirs coiffés de chapeaux de cow-boys. Peu de clients. Des ONG principalement, reconnaissables à leur air à la fois avide et naïf.

Ils commandèrent. Le choix était simple: « capitaine » sous toutes ses formes, ou viande rouge.

À peine le garçon reparti, Boubacar Wagué se pencha au-dessus de la table.

– J'ai des nouvelles de Tombouctou, dit-il. Aguib Sosso a téléphoné à la banque et vérifié que l'argent était là. Il va commencer à travailler. Il m'a dit qu'il aurait bientôt des nouvelles, seulement, il ne peut pas parler au téléphone.

– Comment allez-vous faire?

– Ou j'y vais, sous prétexte d'aller voir les gens d'Ansar-Dine, ou il m'envoie un messenger.

– C'est dangereux...

– Il n'y a pas d'autre moyen.

Les « capitaines » étaient arrivés. Trop cuits et sans le moindre goût. Boubacar Wagué semblait soucieux. Avant même que Malko ne lui pose la question, il laissa tomber:

– J'ai vu les Algériens avec la liste des militants à libérer. Ils refusent la moitié des noms. Ils ne veulent lâcher que du menu fretin...

Il faut que je transmette leur réponse au Mujao. Ils ne vont pas aimer.

– Que peuvent-ils faire? demanda Malko.

Le Malien sourit.

– Donner un premier ultimatum annonçant l'exécution des otages ou faire monter les prix. Ou les deux... Ils ne vont pas vraiment liquider les otages, ils ont besoin d'argent. Je sais qu'il y a bientôt un très important arrivage de cocaïne à Gao en provenance du Nigeria. Ils veulent en acheter en gros pour la revendre aux trafiquants de Gao avec 20 % de marge. Ils vont mettre la pression sur les Algériens.

– Pour nous, qu'est-ce que cela change?

Boubacar Wagué haussa les sourcils.

– Beaucoup! S'ils voient que les négociations avec les Algériens piétinent, ils peuvent se réfugier plus au nord dans leurs bases des Adrars et je n'aurai plus de raison d'aller à Gao ou à Tombouctou. Aguib Sosso peut prendre peur s'il ne me voit plus. Il risque sa vie. Seulement, il veut acheter une grande parcelle pour construire une maison dans le quartier Sazai Kaina et il a besoin de plusieurs dizaines de millions de CFA. Alors, il prend des risques.

Malko écoutait le Malien, pas rassuré. Les Américains jouaient tout sur Boubacar Wagué. C'était imprudent.

Ce dernier s'ébroua.

– Ce soir, je vais transmettre la réponse des Algériens au Mujao, pour les types à libérer.

– Comment?

– Un contact local du Mujao. C'est toujours le même, mais je ne sais pas son nom.

Il leva la tête et son visage s'éclaira.

– Tiens, voilà ma copine Leila!

Une des filles assises derrière le bar venait de se lever et s'approchait de leur box. Elle se glissa à côté de Boubacar Wagué avec un regard caressant pour Malko, qui était déjà une fellation. Une belle pute au décolleté avantageux, vêtue d'une sage robe noire longue, dont le regard assuré contrastait avec la relative modestie de sa tenue.

Elle s'était mise à bavarder à voix basse avec Boubacar Wagué dans une langue inconnue de Malko. Tout en parlant, le Malien lui caressait la cuisse, remontant de plus en plus haut. Leila ne bronchait pas.

Lorsque leur conversation s'acheva, elle tourna la tête vers Malko et demanda en français:

– Tu ne me présentes pas ton ami?

Boubacar Wagué resta impassible.

– Non, fit-il, c'est personne.

La fille n'insista pas. Regagnant sa place derrière le bar.

Le Malien expliqua:

– Leila est mon informatrice pour ce qui se passe au camp Kati, là où sont retranchés les « Bérêts Verts », les hommes du capitaine Sanogo qui ont chassé le président ATT et fait le putsch. Trois fois par semaine, ils font venir en bus des filles pour les distraire. Leila en fait partie. Alors, elle apprend beaucoup de choses.

« Cela ne vous concerne pas, mais vos amis à l'ambassade sont très contents que j'aie cette source. Et puis, c'est un coup superbe...

Il baissa la voix et précisa.

– Quand les Marocaines baisent, c'est un feu d'artifice! En plus, elle ne me coûte rien: je la paie avec l'argent des Américains.

« Allez, on va au Byblos! conclut-il.

– Qu'est-ce que c'est?

– Une boîte, tenue par un Libanais, dans le quartier de l'hippodrome. J'ai rendez-vous là-bas.



Les petits marchands de rue grouillaient encore dans la pénombre de l'allée: jusqu'à minuit, ils offraient leurs marchandises, avides de survivre.

Malko prit place dans la Peugeot de Boubacar Wagué qui gagna l'avenue Al Qoods, rectiligne, filant vers l'est, bordée de maisons en tôle ondulée. La circulation était encore importante. Même dans cette période troublée, on se couchait tard à Bamako. Le Malien s'arrêta sur le bas-côté, en face d'une enseigne de néon rouge annonçant: BYBLOS.

Aussitôt, plusieurs Noirs se pressèrent autour de la voiture, comme toujours en Afrique. Boubacar Wagué descendit et pointa le doigt sur un Noir très maigre avec un petit bouc.

– Toi, tu la gardes! lança-t-il.

Il lui glissa quelque chose dans la main, puis Malko et lui pénétrèrent dans le Byblos. Un long couloir désert débouchait sur une salle vide de clients. À gauche, un escalier montait au premier, vers les restaurants. Ils s'arrêtèrent devant une grande piste de danse, face à un bar. Au fond, à droite, un autre bar et une seconde piste de danse entourée de boxes, un peu en contrebas.

– Là-bas, il y a un bowling, précisa le Malien.

Il y avait aussi plusieurs billards. Le tout faisait très américain.

– Depuis les événements, les gens ne sortent presque plus, soupira Boubacar Wagué. Avant, c'était bourré tous les soirs.

Un garçon surgit et ils commandèrent des mojitos. Ici, la vodka était peu pratiquée...

– Et votre rendez-vous? demanda Malko.

– C'est fait! lâcha le Malien. J'ai donné la réponse des Algériens au type qui devait garder la voiture.

Deux filles en boubou traversèrent la piste, leur décochant un regard appuyé avant de disparaître dans l'ombre.

– Si vous voulez consommer, proposa Boubacar Wagué, j'ai des prix..

– Merci, déclina Malko qui n'avait pas envie d'attraper le sida. Mais ne vous gênez pas.

– Oh moi, je vais récupérer Leila au retour, assura le Malien. Elle dort à la maison et elle fait le petit déjeuner. Ça lui évite de retourner chez elle.

Leur mojito terminé, la salle était toujours aussi vide.

– On y va, proposa Boubacar Wagué.

Malko restait un peu sur sa faim. La CIA avait dépensé trente-cinq millions de francs CFA pour pas grand-chose, à ce stade.

– Vous êtes sûr que votre « source » va produire? insista-t-il.

– On n'est sûr de rien, répliqua le Malien, mais il a besoin d'argent.

– Vous ne pouvez pas aller à Tombouctou le relancer?

Boubacar Wagué se referma.

– C’est dangereux! Là-bas, on connaît mes liens avec le MUJAO. Ansar-Dine ne l’aime pas beaucoup. On pourrait vouloir m’enlever. (Il rit.) Pour moi, personne ne paiera de rançon. En plus, Ansar-Dine va savoir ce qui est arrivé au type qui voulait me voler. Il faudrait que je m’explique.

« Si vous voulez y aller vous-même...

C’était de l’humour noir...

Lorsqu’ils ressortirent, la température n’avait pas baissé d’un degré. Celui à qui Boubacar Wagué avait confié sa Peugeot avait disparu.

– Je vais vous ramener à votre voiture, proposa le Malien. De toute façon, je repasse par l’Appaloosa pour récupérer Leila.



La plupart des commerces volants avaient disparu, l’allée était déserte. Malko descendit de la Peugeot blanche et demanda:

– On se voit quand?

– Dès que j’ai des informations sur Tombouctou, répondit le Malien. Je vous appelle.

Il s’engouffra dans l’Appaloosa, tandis que Malko regagnait sa voiture. Comme il démarrait, il vit Boubacar Wagué ressortir du restaurant, escorté de la pulpeuse Leila qu’il allait rémunérer avec l’argent de la CIA...

Il éprouvait une sensation bizarre. Comme s’il prenait ses marques dans une histoire mal ficelée. Y avait-il vraiment un complot contre les Américains? La situation semblait totalement confuse dans le Nord, entre les Touaregs, l’AQMI, l’Ansar-Dine, le MUJAO et les trafiquants de drogue.

Il n’y avait plus un seul étranger entre Mopti et la frontière algérienne, 1500 kilomètres plus au Nord. Une sorte de zone franche, désormais contrôlée par les groupes islamistes connaissant le pays comme leur poche.

Personne pour les surveiller...

Juste les deux Breguet « Atlantic » français qui survolaient cette zone immense, basés à Dakar et à Niamey.

Il se demanda si ses adversaires potentiels, « les islamistes », avaient

déjà repéré sa présence.

Tandis qu'il cahotait sur la latérite pour regagner la rue du 22 Octobre 1946, la grande voie longeant le fleuve où se trouvait le El Farouk, il aperçut des phares derrière lui. Ce qui le troubla. Dans cette ville sans présence policière, ouverte aux quatre vents, tout pouvait arriver. Volontairement, au lieu de tourner à gauche, il tourna à droite. Les phares étaient toujours derrière lui.

Cinq minutes plus tard, il était certain d'être suivi. Mais par qui?

Il n'était pas armé et le regretta. On lui avait parlé des ex « Bérêts Rouges », partisans du Président ATT, qui rôdaient encore dans le coin, méchants et armés. Dix jours plus tôt, ils avaient tué une vingtaine de personnes à l'aéroport. Comme ça, gratuitement, par pure méchanceté, avant de disparaître dans la nature.

Il accéléra et l'autre véhicule en fit autant.

Les rues étaient de plus en plus désertes. Excepté l'hôtel, il n'y avait aucun endroit où se réfugier. Il songea à appeler le chef de Station puis se raisonna. L'enseigne du « El Farouk » était en vue.

Il tourna dans le parking et vint se garer juste en face de l'entrée de l'hôtel.

Le véhicule qui le suivait, lui, continua vers le pont des Martyrs. Malko ne voulait pas croire à une coïncidence... Aussi, se sentit-il mieux dans le hall pourtant désert de l'hôtel. Un employé somnolait derrière la réception.

Au quatrième, le vigile qui se trouvait à chaque étage, dormait sur son petit canapé, la bouche ouverte.

Malko arriva devant sa chambre et s'arrêta net: il y avait de la lumière.



Son poulx fila vers le ciel: il était sûr d'avoir éteint en partant. Il revint sur ses pas: l'hôtel ressemblait au Palais de la Belle au Bois Dormant. Il se souvint alors de deux appels reçus sur *son* portable, c'est-à-dire celui de Ted Shackley. Dès qu'il avait répondu, on avait raccroché.

Après avoir hésité, il mit sa carte magnétique dans la serrure électronique et ouvrit la porte.

Un homme était assis sur le lit, en train de fumer une cigarette. Il

tourna la tête lorsque Malko entra et se leva. Il était très grand, le teint clair, les cheveux lisses, pas du tout le type malien, vêtu d'un costume et d'une cravate, ce qui n'était pas courant à Bamako.

L'inconnu lui tendit la main en souriant.

– Bonsoir, dit-il, je m'appelle Sidi Diarra. J'étais en contact avec Ted Shackley. Je sais ce qui lui est arrivé et que vous avez repris ses activités. Aussi, je voudrais vous parler.

Surpris, Malko demanda:

– Pourquoi ne pas avoir appelé?

– Je l'ai fait mais je n'ai pas reconnu sa voix. Il m'a a fallu une petite enquête pour arriver jusqu'à vous.

«En plus, je n'aime pas parler au téléphone. Il est trop surveillé par la Sécurité de l'État. Je suis un Touareg et les gens, ici, n'aiment pas les Touaregs. Nous faisons très attention avec Monsieur Ted.

Malko était perplexe: Lewis Carroll ne lui avait pas signalé cet homme qui ne semblait pas du tout agressif.

– C'est une heure étrange pour me rendre visite, remarqua-t-il.

– Tout le monde dort, c'est discret, répliqua le Touareg: je voulais vous demander si vous comptiez donner suite au projet que j'ai proposé à Monsieur Ted.

– Lequel?

– Le voyage dans le Nord. Je représente secrètement le MNLA à Bamako. À ce titre, les autorités pourraient m'incarcérer ou m'emmener au camp Kati pour m'interroger et me torturer. Voilà pourquoi je suis prudent.

Malko tombait des nues.

– Aucun étranger ne va dans le Nord! remarqua-t-il. Surtout pas quelqu'un comme moi.

– Il ne s'agit pas d'aller jusqu' à Tombouctou ou Gao, corrigea aussitôt Sidi Diarra. Seulement à Douentza, qui se trouve à la limite de la zone « libérée ». Vous seriez sous la protection des hommes du MNLA. Habillé en tenue locale. Le visage est entièrement dissimulé sous le cheich. Personne ne peut deviner que vous êtes un étranger. En plus, nous, les Touaregs, réprouvons le kidnapping.

– Vous n'avez pas su protéger les otages diplomates algériens à Gao,

remarqua Malko.

Le visage de son interlocuteur s'assombrit.

– C'est vrai! reconnut-il, les islamistes sont très durs, même s'ils semblent polis et inoffensifs. Cependant, en venant avec nous, vous ne courrez aucun risque. Je vous emmènerai dans ma voiture. Jusqu'à Douentza. Il n'y a pas de check-point. L'armée malienne a disparu.

«Après, les islamistes ne s'occupent pas des check-points, cela ne les intéresse pas. C'est nous qui les tenons jusqu'à Gao et Tombouctou. Simplement pour prélever des taxes. Les premiers se trouvent à la sortie de Douentza, là où nous aurions rendez-vous.

– Avec qui?

– Un des chefs du MNLA. Venu spécialement de Tombouctou.

– Que veut-il?

– Rencontrer un responsable du Renseignement américain, afin de lui faire part des buts politiques de l'organisation, pour établir une coopération. Nous avons besoin d'aide. Nous ne voulons pas d'un Mali fondamentaliste. Seulement, nous ne sommes pas assez forts. Nous avons besoin d'argent et de soutien politique. Le gouvernement malien ne nous a jamais écoutés.

– Vous avez égorgé leurs soldats à Aguelkok, remarqua Malko.

– Ce n'est pas nous, protesta Sidi Diarra. Ce sont les hommes d'Ansar-Dine. Des sauvages.

«Voilà: il faudrait me donner une réponse.

Malko demeura silencieux. Sidi Diarra lui proposait tout simplement un voyage vers l'enfer...

Tous les Blancs qui sortaient de Bamako risquaient le kidnapping ou la mort.

– C'est une décision qui ne m'appartient pas, répondit-il.

Sidi Diarra n'insista pas et lui tendit une carte de visite.

– Bien. Ne m'appellez pas, c'est trop dangereux, mais vous pouvez vous renseigner sur moi. Je déjeune tous les jours au Café du Fleuve. Vous pouvez me voir là. Il faudrait se décider assez vite.

– Quand?

– Dans les quarante-huit heures, au plus vite. Ensuite, ce sera plus difficile, à cause de la saison des pluies.

Il s'esquiva, après une longue poignée de mains.

Malko n'avait plus sommeil. Pourquoi les Américains ne lui avaient-ils pas parlé de ce projet? À première vue, c'était fou, mais cela pouvait être une seconde corde à son arc. Les gens du MNLA avaient forcément des informations sur les plans des islamistes.

Le tout était de savoir si cela valait la peine de jouer à la roulette russe. Une quinzaine d'otages croupissaient depuis des mois au fond du désert malien, dans des conditions abominables, sans possibilité réelle de libération.

En sus des rançons, l'AQMI les utilisait comme boucliers humains. Interdisant toute opération contre eux pour préserver la vie des otages.

Malko n'avait pas envie d'être le seizième.

CHAPITRE VI

Lewis Carroll semblait embarrassé après le récit de l'entretien nocturne de Malko avec le représentant du MNLA.

– Je ne vous ai pas parlé de ce projet parce que je l'avais transmis à Langley qui m'avait opposé un feu rouge absolu: pas question de mettre un membre de l'Agence en danger. Tout ce qui est hors de Bamako est « off limits ». Les ordres sont formels. Si je les transgressais, je sauterais immédiatement.

– Cette rencontre avec le MNLA avait un intérêt? demanda Malko.

– Sur le plan politique, certainement! On voudrait bien savoir ce que veulent vraiment les Touaregs. Les Maliens, qui les détestent, nous enfument.

– Et au sujet des infos?

L'Américain fit la moue.

– C'est moins évident. L'AQMI ne fait pas ses confidences au MNLA: les deux groupes ne sont pas en bons termes. Cependant, ils se côtoient, il y a des Touaregs dans l'Ansar-Dine et les gens du MNLA peuvent apprendre des choses.

«On sait aussi qu'Ansar-Dine est plus fort que le MNLA. Néanmoins, s'ils apprenaient la présence d'un Américain avec le MNLA, ils ne se gêneraient pas pour l'enlever, comme le MUJAO a fait avec les Algériens ...

Il se tut et but un peu de café.

– Donc, je ne donne pas suite, conclut Malko.

Il y eut un long silence. Lewis Carroll semblait réfléchir. Il laissa enfin tomber:

– Évidemment, avec vous, les paramètres sont différents. Vous n'êtes pas américain, donc les risques sont moindres.

Et surtout la responsabilité de la CIA! un non-américain était taillable et corvéable à merci... Malko se dit qu'il s'était lui-même mis dans la nasse...

– Je vais reposer la question à Langley, conclut le chef de Station de la CIA. La décision finale vous appartient. Quelle impression vous fait Boubacar Wagué?

– Il se donne beaucoup de mal, reconnu Malko. Il a de vrais contacts, mais on joue avec le feu. Rien n'interdit de penser que c'est une manip pour nous extorquer de l'argent. Je n'ai pas rencontré sa source qui se trouve à Tombouctou.

« Les Algériens ignorent que nous « traitons » Boubacar Wagué?

– Dieu merci, oui. En attendant, continuez avec lui.

Ils se séparèrent sur ces paroles encourageantes.



– Passez à la maison, lança d'une voix bouleversée Boubacar Wagué. Avant midi.

Malko sortait tout juste de l'ambassade américaine lorsque le Malien l'avait appelé. Il n'eut qu'à continuer le long du Niger pour arriver au pont des Martyrs et retrouver son domicile. Deux Noirs étaient accroupis en face d'elle, sur une petite digue. Dès qu'ils virent la voiture de Malko s'arrêter, ils détalèrent vers la maison où ils disparurent. Lorsque Malko arriva devant le portail bleu, il n'eut même pas le temps de sonner.

Le battant de fer s'ouvrit sur Boubacar Wagué, le regard grave. Malko remarqua tout de suite le gros pistolet glissé dans sa ceinture.

Il suivit le Malien à l'intérieur. La clim ne marchait pas et il régnait une chaleur poisseuse. Boubacar Wagué se laissa tomber dans un vieux fauteuil.

– Je ne peux même pas vous offrir un café! dit-il. On a sectionné mon alimentation électrique cette nuit...

– Qui?

– Sûrement les gens d'Ansar-Dine. J'ai été averti par mon contact au MUJAO. Ils ont su que j'avais séché leur type, celui qui m'avait volé. Ils ont lâché des tueurs sur moi. Il y a une prime de dix millions de CFA pour ma tête. À ce prix-là, j'en connais qui découperaient vivant toute une famille. Alors, je vais aller me planquer.

– Où?

– Je ne sais pas encore. Si je reste ici, je suis mort dans les vingt-quatre heures...

– Et notre affaire?

– Ça continue! assura le Malien. Aguib Sosso sait comment me joindre.

Il ramassa un sac à dos et lança à Malko.

– On part ensemble...

Avant de sortir, il inspecta soigneusement l'allée de latérite. Puis sa voiture disparut dans un nuage de poussière rouge.

Malko n'avait plus qu'à regagner le Farouk. Dépité. Son principal informateur était en cavale avec des tueurs à ses trousses. Le plan B supposait de mettre sa vie en jeu, à un contre dix. Plutôt que de tourner en rond, il décida de gagner la piscine.

Malika Ahmar s'y trouvait déjà, son ordinateur sur les genoux, allongée sur une chaise longue.

Lorsque Malko s'installa sur la chaise-longue voisine, elle lui adressa un sourire chaleureux.

– Fini le travail?

– Presque, avoua Malko, je m'octroie un break. Comme il n'y a rien à faire, autant venir ici.

Il partit se baigner. Lorsqu'il ressortit de l'eau, la jeune femme était en train de fermer son ordinateur. Au moment où elle se levait, Malko l'interpella.

– Quels sont vos plans pour ce soir?

– Comme d'habitude...

– Je peux vous inviter à dîner?

– Ce sera la première fois que je vais dîner hors de l'hôtel! assura Malika Ahmar. Bien sûr, avec joie.

– Alors, à neuf heures, dans le hall, conclut Malko.

Une fois rhabillé, il repartit à l'ambassade américaine. Contrairement à toutes les autres à travers le monde, la garde du périmètre extérieur était confiée à des vigiles maliens. Même le « sas » d'entrée ne comportait pas d'Américains.

Lewis Carroll sembla surpris de le revoir.

– Il y a du nouveau?

– Pas du bon, reconnu Malko.

Lorsqu'il lui eut expliqué ce qui arrivait à Boubacar Wagué, le chef de Station de la CIA eut un hochement de tête résigné.

– On ne le reverra peut-être pas. Cela nous aura coûté *seulement* trente-cinq millions de CFA.

Du coup, le plan B reprenait vie...

– *Anyway*, on n'a pas le choix, conclut l'Américain. Espérons que Boubacar Wagué ne se laissera pas couper en morceaux. Il faut quand même prendre certaines précautions. Attendez-moi.

Il sortit du bureau et revint avec une boîte en carton qu'il tendit à Malko.

– Mettez ça dans votre voiture. On ne sait jamais, ici, il n'y a ni police, ni autorités.

Malko ouvrit la boîte: elle contenait un Beretta 92 automatique flambant neuf, avec deux chargeurs.

Les vraies affaires commençaient.



Bamako semblait être retombé dans sa torpeur tropicale. Malko avait parcouru les journaux du jour: l'Indépendant, le Republicain, l'Essor, qui se lamentaient sur le vide politique du pays. ATT, l'ancien président chassé par le capitaine Sanogo, s'était réfugié à Dakar. Le nouveau président intérimaire, Dioncounda Traoré, après avoir failli être lynché par une foule plus ou moins télécommandée, s'était enfui se faire soigner à Paris et personne n'escomptait un retour prochain...

Le Premier ministre, plus accoutumé à la NASA qu'au Mali, était resté au Burkina demander conseil au « sage » de l'Afrique occidentale, le président Blaise Compaoré, quand même arrivé au pouvoir en assassinant son rival et ami, Sankara... Lui, reviendrait probablement. En attendant, la ville ronronnait. Les seuls signes sécuritaires étaient des groupes de policiers en bleu, non armés, qui essayaient de gagner quelques billets en mettant des contraventions aux plus nantis. Tandis que les marchands ambulants parcouraient inlassablement la latérite avec leurs colifichets.

Cherchant seulement à survivre.

L'armée était invisible, éclatée: le dernier carré des « Bérets verts » retranché au camp de Kati, à une quinzaine de kilomètres au nord. Le reste des forces armées s'était dissous ou se terrait dans des casernes.

Pourtant, au nord, loin dans le désert, les nuages s'amoncelaient. Tapis à Tombouctou ou à Gao, à moins de vingt heures de piste de Bamako, les islamistes préparaient leur prochain coup.

Dans l'indifférence générale.

Malko émergea de l'ascenseur, il était presque neuf heures. Malika Ahmar était déjà plantée au milieu du hall. Resplendissante dans une robe grise évasée, avec un décolleté profond mettant en valeur son énorme poitrine. Les yeux noircis au mascara et la bouche rouge vif.

– Où allons-nous? demanda-t-elle.

Malko s'était renseigné.

– Au Badala, dit-il, un restaurant sur la rive sud, tenu par un Français. C'est excellent, paraît-il.

– Allons-y, fit l'Algérienne, en faisant tourbillonner sa robe comme une danseuse classique.

Malko la précéda. Lorsqu'elle s'installa dans la Toyota, il réalisa qu'elle s'était parfumée. Visiblement, cette sortie la comblait.



Il avait eu du mal à trouver le Badala. Niché au fond d'un entrelacs de voies en latérite sans le moindre éclairage, à l'écart de la route N° 6.

Il n'y avait que des Blancs dans la petite salle donnant sur un jardin et une piscine. Ce que, sous d'autres latitudes, on aurait appelé un « hôtel de charme ». En plus, la nourriture semblait bien préparée: on pouvait apparemment manger de la salade sans filer à l'hôpital...

Malika Ahmar semblait apprécier particulièrement le rosé. De face, le plongé de son décolleté était vertigineux. Malko sentait sa libido se réveiller. Parfois, leurs regards se croisaient et celui de la jeune femme était particulièrement assuré.

– Vous ne vous ennuyez pas trop ici? demanda-t-il.

– Oh, si! soupira-t-elle. Surtout le soir, lorsque je dîne toute seule avec l'orchestre...

– Personne n'a essayé de distraire votre solitude? demanda Malko,

intrigué.

– Non. Quelques locaux, mais sans insister. Quant aux étrangers, vous êtes le premier qui ait figure humaine. Il y a bien un diplomate appelé en renfort par l’ambassade française, qui vit aussi seul à l’hôtel. Un homme charmant, mais qui passe son temps à téléphoner à sa femme demeurée en France. Parfois, on réunit nos solitudes pour dîner.

Elle eut un petit rire.

– Je me rattraperai quand j’aurai terminé mon job.

Le repas passa vite. Malika Ahmar avait vidé les trois quarts de la bouteille de rosé et ses yeux brillaient un peu plus. Malko réalisa soudain qu’il ne devait pas se trouver loin de l’endroit où le malheureux Ted Shackley avait passé sa dernière soirée, le « Bla-Bla ».

C’était plus gai que de rentrer directement à l’hôtel.

– Voulez-vous qu’on aille boire un verre quelque part? proposa-t-il.

– Avec joie! fit Malika Ahmar. Je n’en peux plus de regarder la télévision.

L’allée de latérite était aussi sombre qu’un tunnel. Malko demanda le chemin du « Bla-Bla » à un des Noirs qui traînaient dans l’ombre.

À peine dans la voiture, Malika Ahmar se pencha vers lui et lui tendit ses lèvres.

– Merci pour cette excellente soirée! murmura-t-elle.

Sa bouche était chaude et Malko se sentit instantanément flamber. Hélas, la jeune femme s’était déjà reculée.



Boubacar Wagué ne dormait que d’un œil. Allongé sur un lit de camp dans une cabane prêtée par un ami. À côté de l’endroit où il construisait une maison sur « sa parcelle ». Son pistolet posé à côté de lui. En principe, seule Leila, sa copine marocaine, savait où il se trouvait. Or, il avait totalement confiance en elle.

Les gens de l’Ansar-Dine ne prévenaient pas. Il risquait de se retrouver avec un poignard en train de l’égorger, ayant tout juste le temps de recommander son âme à Dieu, auquel il croyait modérément.

Il y eut soudain un craquement à l'extérieur, puis un coup léger fut frappé à la porte de bois.

Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères. Boubacar Wagué sortit la crosse du pistolet, qui avait déjà une cartouche dans le canon. Demeurant strictement immobile, le souffle court, guettant les bruits de la nuit. Il y eut un nouveau grattement et une voix étouffée demanda à travers le battant.

– Boubacar? Je sais que tu es là. C'est Ag. Je dois te parler.

Ag, c'était un des Touaregs de l'Ansar-Dine, un homme qu'il ne voyait que dans le Nord. Que faisait-il à Bamako? Donc, ils avaient découvert sa planque! Après tout, Leila était peut-être une salope. Il regarda les aiguilles lumineuses de sa montre: une heure. Encore cinq heures avant l'aube.

Il ne tiendrait jamais.

Peut-être allaient-ils mettre le feu à sa cabane?

– Qu'est-ce que tu veux? lança-t-il.

– Te parler.

– Tu es seul?

– Oui. N'aie pas peur.

Boubacar Wagué regarda la porte. Ils étaient peut-être une douzaine qui allaient le déchiqueter comme des chacals...

Saisissant son pistolet, il marcha jusqu'au battant et fit glisser doucement le loquet, avant de se remettre en position, dos à la cloison, son arme braquée sur l'ouverture.

– Ag, entre tout doucement, dit-il, bien de face. Si je vois quelqu'un derrière toi, je te tue.

– Je suis seul, assura le Touareg avant de pousser le battant.

Il se découpa quelques instants sur la nuit claire et Boubacar Wagué ne vit personne derrière lui.

Déjà, son visiteur refermait doucement la porte et venait s'accroupir en face de lui.

Le regard luisant de peur, Boubacar Wagué le fixa.

– Qu'est-ce que tu veux?

Ag le Touareg esquissa un sourire froid.

– Te transmettre un message de la part de Omar Ould Ahmed.

Le chef des Opérations militaires d'Ansar-Dine. Un Malien de Kidal réputé pour sa férocité. C'est lui qui avait fait égorger un certain nombre de soldats maliens ligotés comme des chèvres à Aguelkok.

– Qu'est-ce qu'il veut?

L'envoyé d'Ansar-Dine baissa la voix.

– Tu sais que c'est un homme juste et honnête. Ce que tu as fait mérite la mort. Tu as tué un de nos hommes, toi qui n'est qu'un chien. Tu dois être puni. Cependant, Omar Ould Ahmed, dans sa grande sagesse, est prêt à épargner ta vie. À une condition.

– Laquelle?

– Que tu nous aides à récupérer les sept Algériens détenus par tes amis du MUJAO.

Boubacar Wagué fit rapidement le calcul. Ansar-Dine estimait sa vie à quinze millions d'euros... C'était flatteur, mais dangereux.

– Je ne sais pas où ils sont, assura-t-il.

L'envoyé d'Ansar-Dine ne se troubla pas.

– Si tu retournes à Gao pour des « négociations », tu peux facilement les approcher; il suffit que tu dises au Mujao que les Algériens ont exigé que tu les rencontres.

C'était possible.

Seulement, si le MUJAO, grâce à lui, se faisait voler des otages, c'est lui qui le poursuivrait. Il ne pourrait remettre les pieds ni à Gao ni à Tombouctou.

Le voyant plongé dans la réflexion, l'homme d'Ansar-Dine se leva.

– Réfléchis! proposa-t-il, c'est une offre généreuse. Tu peux revenir chez toi, ce sera plus confortable. Nous savons où tu es. Je viendrai te voir demain.

Il se glissa à l'extérieur, laissant Boubacar Wagué paralysé.

Il n'avait le choix qu'entre une mauvaise et une très mauvaise solution.

Il penchait pour celle qui lui permettrait de sauver provisoirement sa vie. Même si la manip des Américains devait en souffrir.

CHAPITRE VII

L'enseigne de néon d'un rosé criard du « Bla-Bla » tranchait avec la pauvreté de la ruelle où grouillait un univers crépusculaire. Quelques marchands ambulants, des filles silencieuses dressées comme des totems, attendant d'improbables clients. Et toujours la latérite et la végétation luxuriante. Le Mali était peut-être en grande partie un désert, mais Bamako ressemblait plutôt à une ville jardin.

La boîte était presque vide, à part quelques clients accoudés au bar.

Des stroboscopes éclairaient violemment par intermittence la piste de danse. Tous les boxes autour étaient vides.

Malika Ahmar s'arrêta devant l'un d'eux, face au bar, plongé dans une tache d'ombre et s'y laissa tomber.

À peine assise, elle fit voler son ample robe autour d'elle, comme pour faire prendre l'air à ses cuisses, et lança à Malko :

– Il y a longtemps que je n'ai pas dansé!

Justement, le DJ avait mis un CD de zouk ivoirien, incroyablement rythmé. Trois minutes plus tard, Malko et elle se retrouvaient sur la piste déserte. D'abord éloignés l'un de l'autre, puis Malika se rapprocha progressivement. Le rosé semblait l'avoir libérée et elle se déhanchait comme une Noire. Elle se mit à danser sur place, les bras en l'air, faisant onduler son bassin, à la façon d'une danseuse orientale.

Avant de se rapprocher de Malko, à le toucher.

Lorsqu'il passa un bras autour de sa taille, elle se serra légèrement contre lui. À peu près tout ce qu'ils pouvaient faire sous le regard gourmand du DJ, excité de voir deux *toubabs* flirter sur sa musique.

Lorsqu'ils regagnèrent leur box, leurs gin-tonics étaient arrivés. De nouveau, Malika Ahmar fit voler sa robe et, s'il y avait eu un peu de lumière, Malko aurait sûrement aperçu son string. Elle continuait à bouger sur place.

– J'adore cette musique! soupira-t-elle. J'ai l'impression que mon sang se met à bouillir.

La tête rejetée en arrière, elle faisait onduler sa magnifique poitrine sous le nez de Malko. Même dans la pénombre, il devinait la chair blanche.

Elle s'arrêta soudain de bouger. Leurs visages se trouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre. Malko, à cause du manque de lumière, ne pouvait distinguer l'expression des yeux de la jeune femme.

Soudain, celle-ci, sans un mot, rapprocha sa tête de la sienne. Il eut l'impression de recevoir une petite décharge électrique lorsque les lèvres de Malika Ahmar se posèrent sur les siennes, comme dans la voiture.

Seulement, cette fois, elle ne se recula pas. Malko sentit une langue aiguë heurter ses dents. Une fraction de seconde plus tard, ils s'embrassaient furieusement et il palpa avidement les seins magnifiques de sa cavalière.

Celle-ci se laissa aller en arrière, avec ce qui ressemblait à un soupir d'aise. Apparemment satisfaite. Malko sentait son ventre s'enflammer. Le contact de ces seins gonflés et visiblement réceptifs était hautement érotique.

Il sentit une main ramper sur lui et se poser sur son ventre. Malika Ahmar détacha sa bouche de la sienne pour dire à voix basse :

– Je crois que j'ai bien choisi le box.

Ils étaient dans la pénombre la plus complète. En plus, à part deux ivrognes accoudés au bar, la boîte était vide. Malko sursauta en sentant la main posée sur lui tirer sur son zip. Malika savait ce qu'elle voulait. En un clin d'œil, elle sortit son membre et l'enserra entre ses doigts. Puis se mit à le masturber très lentement.

Sensation étonnante dans cette boîte déserte. Ils se trouvaient dans un « trou noir ». Même à deux mètres, personne ne pouvait voir ce qu'ils faisaient.

Malko voulut glisser une main sous la robe ample, mais Malika le retint.

– Attends! murmura-t-elle. continue à me toucher les seins, tu vas me faire jouir.

D'un geste vif, elle se redressa, passa la main dans son dos et fit glisser le haut de sa robe, libérant totalement sa poitrine. Quand Malko sentit la chair tiède sous ses doigts, il faillit exploser.

– Sois doux, souffla Malika. Masse-les bien.

Il fit ce qu'elle demandait.

Elle continuait à le masturber, avec des mouvements très lents, comme pour en profiter mieux. La musique s'arrêta brusquement et il entendit sa respiration rapide. La tête rejetée en arrière, la bouche entr'ouverte, les yeux clos.

Soudain, elle eut une sorte de sursaut et son ventre s'avança, avant qu'elle ne se laisse aller sur la banquette. Son immobilité ne dura pas longtemps. Comme un cygne s'incline vers l'eau, sa tête plongea sur Malko, tandis que les mouvements de sa main refermée autour de son sexe s'accéléraient.

Il se sentit partir, avec un cri rauque. Heureusement, la musique avait repris...

En quelques secondes, Malika Ahmar avala sa semence, collée à lui comme une sangsue.

Puis elle se redressa, soulevant les pans de sa robe comme pour s'aérer et dit d'une voix égale:

– On pourrait rentrer maintenant! J'ai rendez-vous de bonne heure demain matin.

Elle était déjà debout, sans même avoir touché à sa boisson. Durant le trajet jusqu'à l'hôtel, elle resta immobile, comme déjà endormie. Apaisé par sa superbe fellation, Malko n'avait même pas envie de la baiser pour de bon.

Dans l'ascenseur, Malika Ahmar l'embrassa et il joua un peu avec sa poitrine. Cependant, quand l'ascenseur stoppa au troisième, elle dit seulement:

– Bonne nuit.



– «Good news!» annonça Lewis Carroll, à peine Malko entré dans son bureau. J'ai reçu une réponse de Langley pour le voyage dans le Nord.

Il avait convoqué Malko dès le réveil.

– Qu'est-ce que dit Langley? demanda ce dernier, tout en connaissant déjà la réponse.

– Ils sont OK pour que vous tentiez le coup. Bien entendu, si vous en prenez la responsabilité. Ce n'est pas moi qui vous envoie là-bas et aucun OT de la Station ne pourra vous accompagner.

Autrement dit, on le lâchait tout seul dans la fosse aux lions...

– Je vais peser les risques, répliqua Malko.

– Attention, souligna le chef de Station, en cas de pépin, personne ne pourra venir vous chercher. Et pour la rançon, il vaut mieux oublier. Même pour nos nationaux. Consigne de la Maison Blanche.

« Nous ne voulons pas encourager le terrorisme.

De toute façon, les consignes de sécurité étaient telles pour les citoyens américains qu'ils ne risquaient pas de se faire kidnapper.

Lewis Carroll lui jeta un regard inquiet.

– Ne prenez pas mal ce que je vous dis, je suis obligé d'appliquer les consignes. *Personnellement*, je ne vous conseille pas de sortir de Bamako.

– Merci de votre sollicitude! assura Malko. J'espère que ce ne sera pas utile.

– Des nouvelles de Boubacar?

– Pas depuis hier. J'espère qu'on ne va pas le perdre.

– Quand vous aurez une minute, enchaîna l'Américain, l'ambassadrice serait ravie que nous déjeunions avec elle à sa résidence. Elle s'ennuie. C'est une femme charmante qui en est à son deuxième séjour au Mali.

– Pas aujourd'hui, dit Malko.

Puisque la CIA donnait son feu vert, il avait envie de recontacter Sidi Diarra le Touareg, l'homme qui lui avait proposé une rencontre dans le no man's land du Nord.



Leila Dlimi venait de se réveiller lorsqu'on frappa à la porte de son minuscule appartement, non loin du Musée. Comme d'habitude, elle était rentrée tard, sans même avoir vu un seul client. Tous les *toubabs* avaient quitté la ville. Elle s'enroula dans un pagne, laissant sa poitrine découverte, et alla ouvrir.

– Ça va? lança un jeune Noir filiforme en se glissant dans la pièce,

caressant au passage les seins de la jeune prostituée marocaine.

– Ça va! dit-elle.

Moctou était son amant de cœur et elle était toujours heureuse de le voir. Elle s'allongea sur le lit, rejointe aussitôt par son visiteur. D'un geste habituel, elle commença à masser son jean jusqu'à développer une érection qu'elle fit jaillir du tissu.

Aussitôt, il lui prit la nuque et l'abassa sur lui. Docilement, Leila commença sa fellation.

Ce n'était pas un romantique.

Moctou avait des goûts simples et elle en vint très vite à bout. Après s'être rincé la bouche avec un soda, elle alluma une cigarette. La première de la journée. Rajusté, le jeune homme lui prit un peu de son soda et demanda:

– Alors, qu'est-ce qui se passe là-haut?

«Là-haut», c'était le camp de Kati auquel aucun civil n'avait accès, sauf les putes.

– Rien! fit la Marocaine. On y était hier. C'était comme d'habitude. Ils veulent simplement qu'on astique leurs grosses bites noires.

– Ça, je m'en fous! dit le jeune homme. Tu as vu Sanogo?

– Non, Conaré. Il baise la plus jeune d'entre nous, comme un fou. Il a une très grosse queue et elle gueulait. J'ai été obligée de lui tenir les mains.

– Et pour la politique?

– Conaré voudrait bien reprendre le pouvoir, mais Sanogo a peur que le CDAO lui coupe les vivres. Alors, il hésite. C'est quand même Conaré qui a lancé ses types sur le président par intérim.

– C'est tout? insista Moctou.

Elle hésita, sachant son amant lié aux islamistes. Bien sûr, il n'avait pas de barbe, mais servait de « source » aux gens du Nord, AQMI et Ansar-Dine. Leila, grâce à son métier, connaissait beaucoup de gens. Toutes les semaines, Moctou lui apportait cinq cent mille francs CFA, qu'elle investissait consciencieusement pour l'achat d'une « parcelle » dans le quartier de Bougouni.

– Tu connais Boubacar? demanda-t-elle.

– Le type qui travaille avec le Mujao?

- Oui.
- Qu’est-ce qu’il a fait?
- L’autre jour, il est venu à l’Appaloosa. Il était avec un *toubab* que je n’ai jamais vu. Blond, beau mec. Il n’avait pas l’air d’un humanitaire.
- Tu connais son nom?
- Non, plus tard, Boubacar m’a dit qu’il habitait au Farouk.
- Qu’est-ce qu’il faisait avec lui?
- Je ne sais pas, avoua Leila.
- Essaie de savoir, lança-t-il.

Avant de se lever du lit et de poser sur une table basse une liasse de billets.



Le Café du Fleuve se trouvait dans un chemin de latérite ainsi que plusieurs autres restaurants, mais c’était l’endroit « in » de Bamako. Le patron français, avec un catogan de cheveux gris, veillait au grain. Des tables et des boxes discrets. Tout Bamako venait là.

Malko passa devant le bar puis la grande télé suspendue dans un coin, juste au-dessus d’une table où trois Maliens signaient des contrats. C’était plus facile qu’un bureau.

Plusieurs tables étaient occupées.

Il parcourait la salle des yeux quand il vit un homme émerger d’un box au fond: Sidi Diarra.

– C’est moi que vous venez voir? demanda-t-il en s’approchant de Malko.

– Oui.

Ils s’installèrent. Quand Malko eut commandé l’éternel « capitaine », le Touareg demanda à voix basse:

- Vous avez réfléchi à ma proposition?
- Oui, reconnut Malko, mais elle n’est pas facile à réaliser.
- Si, protesta le Touareg, je vous l’ai expliqué. Si vous venez, vous serez sous la protection du MNLA.

– Et si nous croisons des gens d’Ansar-Dine qui veulent s’emparer de moi?

– Il y a peu de chances, assura le Touareg. Ansar-Dine ne fouille pas nos véhicules. Or, vous serez habillé comme quelqu’un de chez nous.

« Et armé, si vous le souhaitez...

« Je vous l’ai dit: jusqu’à Douentza, vous ne risquez rien: les islamistes ne descendent pas si bas. Depuis Bamako, il n’y a pas de check-point. Personne ne saura que vous effectuez ce déplacement.

– Pourquoi votre chef ne vient-il pas à Bamako?

– C’est trop dangereux pour lui, il ne peut pas se déplacer tout seul, il a besoin d’une forte escorte. Il se fera repérer immédiatement. Si les gens du camp Kati apprennent sa présence, ils viendront le tuer ou le faire prisonnier. Ils nous accusent d’avoir massacré leurs camarades il y a deux mois.

– Bien, conclut Malko, j’accepte le principe du voyage, mais je veux rencontrer votre chef lui-même.

– Je ne sais pas s’il voudra...

– S’il refuse, je ne viens pas! Il faut aussi lui expliquer que je suis prêt à l’écouter, mais il faudra qu’il m’écoute aussi.

– C’est-à-dire?

– Les islamistes sont les ennemis de l’Amérique, pas les Touaregs. Nous pourrions être amenés à collaborer.

– Je vais transmettre tout cela, promet Sidi Diarra.

– Quand vous aurez une réponse, vous venez me voir au Farouk, conclut Malko.

– Cela va prendre deux ou trois jours, prévint Sidi Diarra.



Boubacar Wagué était rentré chez lui. Pas rassuré, mais heureux de pouvoir prendre une douche. Toujours sur ses gardes.

Avec Ansar-Dine, on ne savait jamais.

Au moment où il allait sortir, son portable couina.

Une voix connue.

– C’est Abdelkrim! annonça l’homme, je viens d’arriver de

Tombouctou. Tu peux venir me chercher au bus? Je n'ai pas d'argent, on m'a volé.

– J'arrive, assura Boubacar Wagué.

Abdelkrim, c'était le cousin d'Aguib Sosso, sa « source ». Il venait donc avec des nouvelles.



Abdelkrim attendait, assis au milieu des paquets et de quelques passagers en partance pour Gao sur un bus de « Binke Transports».

Sous une chaleur écrasante.

Il se glissa dans la voiture de Boubacar Wagué et demanda plaintivement:

– Tu me paies une bière?

Ils s'arrêtèrent un peu plus loin, le long de la route, et Abdelkrim vida d'un coup au goulot la bouteille de Cristall. Sa chemise était collée à son torse par la sueur. Vingt-deux heures de bus non climatisé par 45°...

Boubacar Wagué attendit patiemment qu'il eut terminé.

Lorsque Abdelkrim décolla enfin ses grosses lèvres du goulot, il annonça:

– Il va y avoir une réunion importante à Tombouctou, entre Ansar-Dine et AQMI. Demain.

– Pour quoi faire?

– C'est opérationnel. Omar Ould Mohamed y va. (Il baissa la voix.) Il paraît qu'il va rencontrer le Cheik Abdelhamoud Zeid.

Boubacar Wagué objecta aussitôt.

– Abu Zeid! Il est dans les Adrars, au nord de Kidal.

– Non, il est arrivé à Tombouctou, insista Abdelkrim. Il s'est installé dans l'ancienne maison du colonel Kadhafi.

– Il faut que tu vérifies, lança le Malien.

Si Abu Zeid, patron de la Katiba la plus méchante de l'AQMI, descendait jusqu'à Tombouctou, c'était pour une raison sérieuse. Qui ne pouvait être qu'une opération contre Bamako.

– Tu vas repartir à Tombouctou, lança Boubacar Wagué. Je dois être certain qu’Abu Zeid est en ville.

Une information pareille, cela valait de l’or pour les Américains. Abu Zeid, qui détenait quatre otages français, était l’homme le plus recherché de la région. Si les Américains le payaient assez cher, Boubacar Wagué pourrait peut-être régler le prix du sang à Ansar-Dine pour l’homme qu’il avait tué.

Échappant à un dilemme dangereux.

CHAPITRE VIII

Malko finissait de prendre son breakfast dans la salle à manger du El Farouk lorsqu'un militaire, en tenue de combat, portant des galons d'adjudant, s'approcha de lui et salua.

– Monsieur Linge?

– Oui.

– Je suis l'adjudant Muboko, de la Garde Nationale. On m'a demandé de vous conduire jusqu'au 34^e Bataillon de Génie.

Malko ne dissimula pas son incompréhension.

– Pour quoi faire?

– Je ne sais pas. J'obéis aux ordres.

Comme la plupart des Africains, il parlait un français châtié et manifestait une politesse sourcilleuse. Debout, en face de Malko, il paraissait vissé au sol. Sans la moindre agressivité.

– Vous permettez? demanda Malko.

Il composa le numéro de Lewis Carroll et avertit le chef de Station de la CIA de l'étrange demande de son visiteur inattendu.

– Allez-y! conseilla l'Américain. Les Maliens ne nous emmerdent pas. Je vais me renseigner.

L'adjudant attendait, impassible.

– Parfait, conclut Malko, je viens avec vous. Je prends ma voiture.

– Je vous précède en moto, précisa le militaire malien.

Ils filèrent vers l'ouest, quittant vite le quai du Niger pour le quartier des administrations. Puis Malko vit la moto tourner à droite dans une allée en latérite bordée d'arbres, passant sous une pancarte annonçant:

« 34^e Bataillon de Génie de l'Armée malienne. »

Aucun contrôle. Des gens accroupis le long de l'entrée. Des deux côtés de l'allée, des bâtiments au toit de tôle ondulée, sans la moindre inscription.

La moto de l'adjudant s'arrêta à gauche, en face d'une porte métallique grise. Un civil qui se trouvait devant fit signe à Malko, d'un geste impérieux, de se garer.

L'adjudant attendait devant la porte.

Dès que Malko s'approcha, on la fit coulisser et il pénétra dans une cour semée de plusieurs bâtiments jaunâtres.

Son « guide » se dirigea vers un petit bungalow. A gauche de l'entrée, une table avec une Malienne, puis un couloir où des gens s'entassaient sur des bancs. L'adjudant échangea quelques mots avec la réceptionniste qui donna un coup de fil.

Quelques instants plus tard, un civil ouvrit la porte d'un bureau en face de la porte et invita Malko à y entrer.

C'était une pièce en longueur, petite, encombrée de dossiers avec un canapé usé, des fauteuils et, au fond, un homme avec de grosses lunettes dans une djellabah violette surbrodée. Sous une grande carte du Mali, piquetée de signes cabalistiques.

– Asseyez-vous, monsieur Linge. Je suis le colonel Coulibaly, le Secrétaire général de la Sécurité d'État du Mali.

Autrement dit, la Gestapo locale.

– Pourquoi vouliez-vous me voir? demanda Malko.

– Je sais qui vous êtes, monsieur Linge, répondit le Malien avec un sourire.

« Je rencontre régulièrement monsieur Carroll. Nous sommes en bons termes avec les Américains et nous aimerions qu'ils nous aident plus. Hélas, ils sont très – il hésita sur le mot – restrictifs. J'ai voulu vous mettre en garde.

Malko lui rendit son sourire. Derrière son côté bon enfant, il sentait un vrai professionnel. Intrigué, il demanda:

– Contre qui?

– Une fréquentation risquée, laissa tomber le colonel Coulibaly avec un sourire entendu.

Il se leva et commença à fouiller dans des documents posés à gauche de son bureau.

En extrayant délicatement un dossier ce qui, hélas, déclencha la chute d'une partie de la pile!

Malko se précipita pour aider le Malien à les ramasser. Revenu à son bureau, le colonel Coulibaly adressa à Malko un sourire chaleureux.

– Ce sont des comptes-rendus d'écoutes, expliqua-t-il. Il y en a beaucoup... Je suis obligé de les lire moi-même.

Il ouvrit son dossier extrait de la pile et lança :

– Hier soir, vous êtes sorti avec une jeune femme, Malika Ahmar.

– C'est exact, confirma Malko. Une employée des Nations Unies.

Le colonel Coulibaly sourit.

– Elle ne travaille pas pour les Nations Unies, mais pour « Air cocaïne », une organisation de trafiquants de cocaïne, basée dans la région de Gao. Ils appartiennent à la tribu arabe des Mechdouf, installée dans la région depuis très longtemps. Ils ont des familles en Algérie et leur commerce consiste à acheminer la cocaïne de Gao à l'Algérie.

« Récemment, un Boeing 727-100, en provenance de Maracaibo, au Venezuela, avec une escale à Bissau, en Guinée-Bissau, s'est posé au nord de Gao à côté de Tazkiout, sur une piste près du village de Sinrebaka. Il contenait dix tonnes de cocaïne pure qui ont été stockées dans la zone. Le 727 a été détruit. L'ensemble de la cargaison vaut plus de trois cents millions d'euros. Une partie est déjà partie en direction de l'Algérie, puis de l'Europe.

Malko était perplexe. Pourquoi Malika Ahmar s'était-elle laissée séduire ?

– Quel est le rôle de cette Algérienne dans la livraison de cocaïne ? demanda-t-il.

– Elle se trouve à Bamako pour y rencontrer un trafiquant de drogue espagnol, qui travaille pour le cartel des FARC et voyage avec un faux passeport ukrainien, Miguel Angel. Il est arrivé ce matin de Madrid. Malika Ahmar doit fixer avec lui le niveau des commissions des Mechdoufs, les modalités de paiement, etc... Évidemment, pour Miguel Angel, ce serait trop dangereux de se rendre à Gao.

« Ce n'est pas la première fois qu'elle vient ici. Elle est très intelligente, parle français, arabe évidemment, et même un peu de bambara et de tamashek¹⁶.

« Je voulais simplement vous mettre en garde : c'est une femme

dangereuse.

« Nous savons beaucoup de choses sur elle. Les trafiquants nous prennent pour des nègres ignorants mais ils oublient que nous avons été aidés par les Soviétiques qui nous ont enseigné l'art des écoutes. Moi-même, j'ai été formé à Rostov-sur-le-Don, dans une école du KGB. Je parle toujours russe et ma femme est ukrainienne.

– Pourquoi s'est-elle rapprochée de moi? demanda Malko.

Le Malien eut un geste d'impuissance.

– J'avoue que je l'ignore. Peut-être s'ennuyait-elle? Ou a-t-elle une idée tordue en tête?

– Elle est en contact avec les Services algériens? demanda Malko.

– Nous n'en sommes pas sûrs, mais c'est possible. Il y a *aussi* des liens entre la Sécurité Militaire algérienne et les trafiquants de cocaïne qui leur versent une dime.

Malko avait presque envie de rire. Son interlocuteur était apparemment très fier de sa formation.

– Je vous crois sur parole, dit-il. Que me conseillez-vous de faire?

Le Secrétaire Général de la Sécurité Publique le fixa avec un sourire.

– Ce que vous souhaitez. Je voulais simplement vous mettre en garde. Cette femme est très séduisante, mais elle est liée à des gens très dangereux.

– Je me méfierai, promit Malko.

Le colonel Coulibaly se leva et lui tendit une carte de visite.

– Je suis content de vous avoir rencontré. Voilà mon portable. Faites attention, le Mali, en ce moment, est la proie de forces mauvaises et nous sommes très faibles... Nous n'avons plus d'armée, plus de Président et ces gens au Nord veulent nous détruire.

– Ont-ils des relais ici? demanda Malko.

– Hélas oui! confirma le colonel Coulibaly. Même chez les Bambaras ou les Peuls. Dans l'administration, dans l'armée, au cœur des mouvements islamistes officiels.

« Les salafistes savent tout ce qui se passe ici.

– Vous ne pouvez rien faire?

Le Malien secoua la tête.

– Rien. Sinon les écouter. Mais je n’ai pas assez de gens pour exploiter les écoutes. C’est la raison pour laquelle je vous ai averti directement pour Malika Ahmar.

– Je vous en remercie, dit Malko en se levant.

Il se retrouva dans la chaleur poisseuse et se glissa dans l’ouverture de la porte de métal gris. L’allée bordée de grands arbres avait un aspect très bucolique. Personne ne pouvait se douter que c’était le siège d’un Service de Renseignement...

Il ressortit comme il était entré et prit le chemin de l’ambassade américaine.



Adnan Abu Walid El Sarahoui avait à peine terminé son thé lorsqu’on frappa à sa porte. Le garde armé d’une Kalach se leva et alla ouvrir. Un jeune Noir, en T-shirt orange et pantalon de toile, se glissa dans la pièce et salua respectueusement le chef du Mouvement Unifié pour le Djihad en Afrique de l’Ouest.

– J’arrive de Bamako, dit-il dans un souffle. J’ai un message pour toi.

Ils s’exprimaient en français. Les membres du MUJAO, tous d’origine mauritanienne ou algérienne, parlaient couramment cette langue.

– Prends un peu de thé, mon frère, proposa poliment Adnan Abu Walid El Sarahoui.

Le groupe avait établi son QG à Gao, dans le quartier de la Dune Rose, un peu à l’écart du centre. Une maison modeste, où ils tenaient à une vingtaine. Un autre détachement se trouvait près du stade, et un troisième vingt kilomètres au nord, dans un endroit gardé secret, veillait sur les otages algériens. Une petite fortune: quinze millions d’euros de valeur marchande.

À condition de trouver preneur.

Après avoir bu son thé, le messenger tendit au porte-parole du MUJAO une enveloppe cachetée.

– C'est pour toi, mon frère.

Adnan Abu Walid El Sarahoui l'ouvrit. Le petit mot à l'intérieur était signé de Boubacar Wagué. Celui-ci indiquait que les Algériens, avant de continuer les négociations pour la libération des otages, exigeaient une preuve de vie. Que lui, Boubacar Wagué, en qui ils avaient confiance, les rencontre, afin de s'assurer de leur bonne santé.

Le porte-parole du MUJAO releva la tête.

– Tu repars ce soir, mon frère?

– Oui. Par le bus.

– Très bien. Dis-lui qu'il peut venir, qu'il sera bien accueilli.

Une fois seul, Adnan Abu Walid El Sarahoui donna quelques coups de fil pour arranger des rendez-vous avec un des trafiquants de drogue de la tribu Mechdoug qui acheminait la drogue jusqu'en Algérie. Des hommes riches et puissants qui, grâce à leurs différentes femmes, étaient comme des poissons dans l'eau en Algérie. Au retour, ils acheminaient du thé, du riz, de l'huile, du sucre, du pétrole et de l'essence. Ce qui leur avait permis d'amasser une fortune considérable... Ils devaient conseiller le responsable du MUJAO pour l'achat de terrains non loin du pont Wabaria, qui ne pouvaient que prendre de la valeur...

Le MUJAO investissait beaucoup dans la pierre. Il fallait penser à l'avenir. Le Mauritanien se dit qu'il devait aussi trouver une épouse locale.

D'abord, pour son plaisir et son confort, et aussi, pour bâtir avec la population de Gao, devenant presque ainsi un enfant du pays...

Il s'allongea. C'était l'heure la plus chaude de la journée et il avait besoin d'un peu de repos. Sa Kalachnikov à côté de lui, il se cala sur les coussins et chercha le sommeil.



Malko était presque arrivé à l'ambassade lorsque son portable sonna.

– Je suis rentré chez moi, lança d'une voix joviale Boubacar Wagué.

Il raccrocha presque aussitôt. Prudent. Malko avait compris le message. Au croisement suivant, il revint sur ses pas, direction le pont

des Martyrs.

Boubacar Wagué lui ouvrit lui-même. Il semblait nettement plus détendu que la veille.

– J'avais peur que vous ne compreniez pas, dit-il. J'ai une information importante.

La clim fonctionnait de nouveau, comme la machine à café. Sur l'écran plat défilaient les nouvelles de Télé Africa. Le Malien s'assit en face de Malko et dit à voix basse:

– Aguib Sasso m'a envoyé quelqu'un qui revenait de Tombouctou. L'Émir Abu Zaed s'est installé en ville!

Malko ne dissimula pas son scepticisme.

– Vous êtes certain? On ne l'a jamais vu dans une ville. Il a toujours sa base dans les Adrars, beaucoup plus au nord.

– C'est certain, répéta Boubacar Wagué. Il est venu avec la moitié de sa katiba, une vingtaine de véhicules, des Toyota à essence, huit cylindres, très rapides. Ils ont un armement important, des munitions, des moyens de communication.

« Il va même faire son marché en ville, avec juste deux hommes d'escorte.

Malko était perplexe.

Le chef de katiba le plus féroce de l'AQMI, celui qui avait déjà exécuté un otage français et en détenait encore six, n'était jamais sorti de sa base dans les Adrars, des centaines de kilomètres plus au nord. Près de la frontière algérienne.

Pourquoi prenait-il le risque de s'installer dans une ville comme Tombouctou alors qu'il était sur la liste noire de plusieurs pays, dont les États-Unis?

– Qu'est-il venu faire à Tombouctou? demanda Malko.

– Je n'en sais rien, avoua Boubacar Wagué. Ses hommes ont pris le contrôle de la ville avec Ansar-Dine. Ils forcent les habitants à respecter la Charia: les femmes doivent être voilées, les hommes porter des pantalons à mi-mollet et se laisser pousser la barbe. Ils ont fermé tous les bars et les restaurants, détruit les stocks d'alcool. Radio Bouctou ne diffuse plus que des chants religieux.

– Les habitants ne disent rien?

– Ils ont peur. Les islamistes sont féroces. La *hisba*, la police

islamique, menace de décapiter les récalcitrants.

Comme en Afghanistan, vingt-cinq ans plus tôt. La Peste Verte ne connaissait pas de frontière.

– Il faut savoir ce que fait Abu Zeid à Tombouctou, insista Malko.

– Je dois aller à Gao rencontrer le MUJAO, dit Boubacar Wagué, j'essaierai de faire un détour par Tombouctou, mais c'est dangereux. La *hisba* interroge tous ceux qui ne sont pas de la ville. Les habitants ont plutôt tendance à fuir. Personne ne va à Tombouctou sauf pour des raisons familiales...

– Vous recevrez une prime, promet Malko. Il faut absolument savoir ce qui se passe à Tombouctou. Quand partez-vous?

– Je pense, demain matin.

– OK, conclut Malko, je compte sur vous. Appelez-moi dès votre retour.

Il regagna sa voiture garée en plein soleil. Cette fois, il avait quelque chose à apprendre à Lewis Carroll.



– *My God!* lança le chef de Station de la CIA, c'est la nouvelle la plus importante que j'ai eu depuis six mois... Qu'est-ce que vient faire Abu Zeid à Tombouctou? Lui qui n'est jamais sorti des Adrars.

– Qu'est-ce qu'il risque? demanda Malko.

– En réalité, pas grand-chose! reconnut l'Américain. Les Algériens nous interdisent d'opérer des drones au-dessus du Mali. Le Président ATT ne voulait pas d'opérations dans son pays menées par des forces étrangères.

« Nous avons juste deux Pilatus basés à Ouaga mais ils n'ont que 600 kilomètres de rayon d'action. Ici, nous n'avons aucune force combattante. Il faudrait des hélicoptères, des « Spécial Forces », toute une logistique que nous ne possédons pas...

– Et les Maliens?

Le chef de Station secoua la tête.

– Ils n'ont plus d'armée, ni de matériel. Et encore moins de volonté politique. Quant à la CDAO, c'est un caniche en papier...

« Je vais envoyer un télégramme à Langley pour signaler la présence

d'Abu Zeid à Tombouctou.

– Les Français ne peuvent pas vous aider?

– Ils n'ont pas de moyens non plus, sauf des Breguet Atlantic, basés au Niger pour surveiller la zone. En plus, ils sont paralysés par leurs otages aux mains d'Abu Zeid.

Un ange passa, drapé de noir. La situation était plutôt sombre.

– Donc, conclut Malko, Abu Zeid peut profiter d'une belle maison à Tombouctou sans trop courir de risques.

L'Américain hocha la tête.

– Il n'est pas venu à Tombouctou prendre des vacances. Tous ces types de l'AQMI sont des moines-soldats. Ils vivent dans le désert, se couchent à huit heures du soir après avoir bu un thé et se lavent une fois par semaine. Ils sont tous très jeunes. Ce sont vraiment des Fous de Dieu.

« Il faut savoir pourquoi Abu Zeid est venu s'installer à Tombouctou, à seulement 900 kilomètres de Bamako qui est une ville ouverte, sans la moindre défense. Les « Bérêts Verts » sont retranchés dans le camp de Kati et n'en bougent pas.

– Boubacar Wagué va aller là-bas, dit Malko.

« À propos, j'ai vu le colonel Coulibaly ce matin.

Il lui raconta sa visite à la Sécurité d'État et les révélations sur Malika Ahmar.

L'Américain changea de sujet.

– Vous avez revu Sidi Diarra, le Touareg?

– Oui, il m'a confirmé son invitation. J'ai exigé que si la rencontre se faisait, ce soit avec le vrai patron du MNLA.

Lewis Carroll ne cacha pas sa réticence.

– Attention! Politiquement, c'est de la dynamite... Nous ne pouvons pas nous engager *officiellement* auprès des Touaregs du MNLA. Les Maliens seraient fous furieux. Cela doit rester une rencontre au niveau des Services.

– On n'en est pas encore là, assura Malko. Je n'ai pas trop envie de me lancer hors de Bamako.

Au regard de Lewis Carroll, il comprit qu'ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde.

– Vous ne pensez pas m’envoyer au nord? demanda-t-il.

L’Américain eut un demi-sourire.

– Si, j’y pense beaucoup. Surtout depuis ce que vous venez de m’apprendre.

CHAPITRE IX

Un ange passa en se tordant de rire. Malko était toujours en retard d'une naïveté. La CIA ne veillait *vraiment* que sur les Américains.

– Il me semble que Boubacar Wagué apporte les informations dont nous avons besoin, remarqua-t-il.

– Certes, reconnut le chef de Station, il nous apporte des éléments précieux. Cependant, la venue d'Abu Zeid à Tombouctou est un fait nouveau d'une extrême gravité. Il faudrait mieux une seconde source pour le confirmer.

– Rien ne dit, releva Malko, que les Touaregs acceptent de nous aider. AQMI est leur allié.

– De circonstances, précisa l'Américain. Ils n'ont ni les mêmes valeurs, ni les mêmes objectifs. Et contrairement aux islamistes, les Touaregs ont besoin d'argent. Nous pourrions leur en donner et les appuyer politiquement auprès du Mali.

« Voilà ce qu'il faudrait leur transmettre.

Malko ne répondit pas. Lewis Carroll oubliait simplement de préciser que, depuis plusieurs semaines, plus un seul étranger ne se risquait au nord de Bamako. Certes, les islamistes contrôlaient une zone qui s'arrêtait avant Mopti. Douentza, là où on lui avait proposé de rencontrer le patron du MNLA se trouvait à la zone limite contrôlée par l'AQMI et l'Ansar-Dine. Étant donné leur supériorité militaire, la protection offerte par le MNLA était totalement illusoire.

– Attendons de voir la réaction de Sidi Diarra, conclut Malko. Pour l'instant, je mets la pression sur Boubacar Wagué.

– Pensez aux Touaregs, insista le chef de Station de la CIA. Bien entendu, l'Agence saura récompenser vos risques.

Toujours la carotte après le bâton.



Boubacar Wagué avait embarqué dans le gros bus rouge de Binke transports qui reliait Bamako à Gao, via Mopti, Segon et Douentza. Parmi les passagers, il y avait surtout des femmes et des vieillards. Les

jeunes n'avaient aucune envie de retourner sous la coupe des islamistes et tout manquait désormais dans le Nord: électricité, essence, même la nourriture était devenue hors de prix. À côté de lui, un vieillard apportait de l'argent à des fonctionnaires qui n'arrivaient plus à se faire payer. Les banques avaient été pillées par les islamistes et le MNLA. Les gens devaient envoyer des chèques à Bamako et se faire ramener le liquide par un messenger...

Le désert défilait autour d'eux, ondulant à perte de vue, semé de quelques arbustes. Ils étaient repassés au sud du Niger qu'ils ne retrouveraient plus avant Gao.

Boubacar Wagué était tordu d'angoisse. Conscient d'avoir mis le doigt dans un engrenage dangereux. La véritable raison de son voyage était de découvrir la localisation de la planque des otages algériens détenus par le MUJAO. Ensuite, ce serait à lui de décider s'il la communiquait à Ansar-Dine, pour sauver sa tête. Ce qui était reculer pour mieux sauter: si le MUJAO apprenait qu'il les avait trahis, *eux* aussi voudraient sa tête...

Or, ils étaient tout aussi redoutables.

La seule solution était de vraiment aider les Américains. Il pourrait alors leur extorquer assez d'argent pour quitter le Mali et aller tenter sa chance au Burkina. Se mettre au vert quelque temps... Ou payer le prix du sang.

Peu à peu, il se mit à somnoler. Engourdi par la chaleur, en dépit des vitres ouvertes, de la poussière de sable et des cahots. Lorsqu'il se réveilla vraiment, il était à Douentza. Il avait traversé Segon et Mopti, sans même s'en apercevoir. Sur le bord de la route, il aperçut plusieurs pick-up arborant le drapeau noir des Salafistes. Sur le plateau arrière, un bi-tube de 23 mm et des munitions entassées sous une toile beige. Chaque véhicule était occupé par une douzaine d'hommes en tenue du désert, le visage dissimulé presque entièrement par leur chèche.

L'Ansar-Dine.

Un des Salafistes se mit en travers de la route et fit signe au chauffeur de s'arrêter.

Ensuite, il monta à bord pour inspecter les passagers. Son regard se fixa sur Boubacar Wagué, le plus jeune. Il tendit le bras vers lui.

– Toi, viens!

Boubacar Wagué, les jambes flageolantes, traversa le bus et descendit. Le Moudjahid, qui ne devait pas avoir plus de seize ans, lui adressa un regard méfiant.

– Où vas-tu?

– À Gao.

– Pourquoi?

– Voir ma tante qui est très malade.

– Tourne-toi.

Il obéit et l'islamiste le palpa rapidement; après avoir vérifié qu'il ne portait pas d'arme, il lui lança:

– Tu peux remonter, mais tu dois te faire pousser la barbe. Ici, tu es dans un pays qui pratique la charia. Que Dieu te protège!

Boubacar Wagué ne se fit pas prier. À peine fut-il rassis à sa place, que le bus redémarra. Il y avait encore douze heures de route jusqu'à Gao.



Malko venait de descendre à la piscine, faute d'activité, lorsqu'une grande Noire débarqua en compagnie d'une blonde plutôt maigre. Les deux femmes s'installèrent non loin de lui, puis plongèrent dans la piscine.

À son tour, Malko se mit à l'eau et nagea vers les deux femmes qui bavardaient, appuyées au mur du petit bassin.

Surprise: elles parlaient russe!

Leur conversation n'avait pas grand intérêt: les enfants et la difficulté à trouver des produits de beauté! Lorsque son regard croisa celui de la Blanche, il remarqua en russe.

– Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un qui parle cette langue ici!

Ravie, la blonde lui répondit dans la même langue et ils engagèrent la conversation. Elle était ukrainienne, mariée à un Malien. La Noire était aussi mariée à un Malien ayant étudié en Russie et baragouinait la langue.

Ils se retrouvèrent tous à l'ombre. Malko commençait à avoir faim.

– Voulez-vous aller déjeuner? proposa-t-il.

Elles acceptèrent sans discuter.

– Au Café du Fleuve, suggéra la Malienne, c'est gai et la nourriture est bonne.

C'était décidément l'endroit « in ». Ils prirent chacun leur voiture. La salle du restaurant était à moitié vide et ils s'installèrent au fond. Dans un box de l'autre côté de la salle. Malko aperçut soudain des cheveux blonds. Aux grosses lunettes rondes, il reconnut May Fawrup, l'assistante de l'attachée de presse de l'ambassade américaine. Elle était seule et mangeait en parcourant un magazine.

La Noire qui accompagnait Malko lui jeta un coup d'œil amusé et dit quelque chose dans sa langue à l'Ukrainienne.

– Pourquoi faites-vous des cachotteries? demanda Malko.

Martha, la Malienne, baissa la voix.

– La femme seule avec des lunettes, c'est une Américaine. Elle vient de temps en temps ici. Je l'ai aussi vue une fois avec un grand Noir sexy. Vu la façon dont ils dansaient, c'était sûrement son amant. Je suis sûre qu'en sortant d'ici, elle va le rejoindre. C'est l'heure de la sieste...

Malko regarda la jeune Américaine avec un œil nouveau. Elle qui semblait si sage à l'ambassade! L'Ukrainienne pouffa et lâcha vulgairement:

– C'est une *toubab* qui aime les grosses bites noires...

Ils eurent rapidement fini. Lorsque Malko demanda l'addition, May Fawrup, l'Américaine, avait terminé aussi, mais était encore plongée dans son magazine.

Malko prit congé des deux femmes venues dans leur voiture et sortit du restaurant. Comme toujours, il y avait deux ou trois taxis. Malko s'approcha du premier, deux billets de dix mille francs CFA à la main.

– Ça va, patron? lança le chauffeur, alléché.

Malko montra les billets.

– Tu veux gagner ça?

Le Malien éclata de rire.

– Bien sûr, chef! Tu veux aller où? Tu veux une fille?

– Non, je veux que tu suives une *toubab* blonde avec de grosses lunettes, qui va sortir du restaurant. Pour savoir où elle va. Ensuite, tu reviens à la piscine de l'hôtel Farouk. En passant par le parking. Je serai là. Tu auras 10 000 de plus.

Le Malien s'empara gloutonnement des billets et lança:

– C'est bon, patron!

Malko n'avait plus qu'à regagner sa voiture.



Le bus traversait la petite bourgade de Gossi. C'était le jour du marché aux chameaux et la circulation était difficile.

Ensuite, ils retrouvèrent le désert. Le paysage avait changé. Bien qu'on soit encore au sud du Niger, c'était déjà le désert, une savane où se trouvait l'unique parc naturel du Mali pour les rares éléphants qui n'avaient pas été encore abattus par les contrebandiers... Hélas, il n'y avait plus de touristes pour les photographier.

Plus il s'approchait de Gao, plus l'angoisse de Boubacar Wagué grandissait. Pris entre l'enclume et le marteau, il cherchait désespérément une solution. La seule était de trouver pour les Américains l'information qu'ils cherchaient et de la vendre très cher afin de pouvoir disparaître du paysage.



Malko regardait des gosses jouer bruyamment dans la piscine du El Farouk, sous la garde d'une jeune Malienne, lorsqu'il vit le chauffeur de taxi « recruté » à la sortie du Café du Fleuve surgir d'entre deux haies.

Aussitôt alpagué par les employés de la piscine. Ce n'était visiblement pas un client de l'hôtel.

Malko se précipita.

– Il vient me voir! précisa-t-il.

Hilare, le chauffeur lui lança:

– Ça m'a fait courir, patron! C'est loin, près de l'hippodrome, dans la rue 939, près de l'ambassade de Chine. La *toubab* a garé sa voiture devant une maison toute rose. Juste un étage.

— Il n'y a pas de numéro?

— Non, patron, mais la voiture est devant, et la maison, elle est rose.

Malko lui tendit les 10 000 francs CFA.

Il n'avait plus qu'à se rhabiller et à filer jusqu'à la rue 939.

Intrigué. Ce n'était pas l'habitude des Américains d'avoir des liaisons avec les « locaux », mais c'était peut-être juste une histoire de cul sans importance. Cependant, réduit à l'inaction parle départ de Boubacar Wagué vers le Nord, autant ne pas rester inactif.

Il connaissait désormais assez bien Bamako pour se guider facilement. Après être passé devant la mairie décorée de charmants crocodiles en pierre, il s'engagea dans l'interminable avenue Al Qoods. C'est le drapeau chinois qui lui servit de repère. Juste en face, s'ouvrait une rue filant vers le Sud.

Une plaque indiquait « rue 939 ».

Il continua, tressautant sur la latérite mal nivelée. La maison rose crevait les yeux. Comme la Honda blanche arrêtée devant, en plaques locales. Les volets étaient fermés, ce qui était normal à cause de la chaleur. Malko s'arrêta cent mètres plus loin et observa la maison.

L'hypothèse émise par l'Ukrainienne au restaurant semblait se confirmer. Que pouvait bien faire May Fawrup dans ce coin excentré, sinon retrouver un homme...

CHAPITRE X

May Fawrup, le corps couvert de transpiration, la pièce ne comportant qu'un ventilateur poussif, reprenait sa respiration, allongée sur le dos, sa main droite refermée sur le sexe de son amant.

Ce dernier, un Malien d'une trentaine d'années, était presque glabre, mais bâti athlétiquement, avec de larges épaules, un corps musclé, un ventre plat, et, surtout, un long sexe fin qui pendait le long de sa cuisse, impressionnant, même au repos. Bakaye Drago semblait inépuisable. La force de la jeunesse. Pourtant, il venait de transpercer longuement sa maîtresse, aplatie sur le lit, hurlant à chacun de ses coups de reins qui semblaient lui remonter jusque dans la tête.

Elle avait l'impression d'être ouverte en deux. C'était une sensation animale, purement physique, mais ses nerfs étaient à vif. Bakaye Drago semblait ravi de faire jouir cette *toubab* comme une folle. Une fois qu'il était bien installé dans son sexe, il se mettait à danser sur elle, avec des petits coups de reins qui déclenchaient son plaisir encore plus violemment. Jamais, lorsque May Fawrup terminait ses études à UCLA¹⁷, elle n'aurait pu penser devenir esclave de son sexe. Bien sûr, elle avait eu des aventures à l'Université. Des garçons parfois extrêmement virils, mais qui n'avaient pas cette sensualité naturelle, puissante, qui la réduisait à l'état de poupée docile.

Bakaye Drago travaillait dans une ONG. Elle l'avait rencontré professionnellement à l'occasion d'un festival de musique touareg.

Immédiatement séduite par sa douceur, son charme, les muscles lisses de sa poitrine et sa voix douce.

Ils avaient parlé musique et il lui avait proposé de l'emmener dans un bal africain, pas les boîtes pour Blancs, infestées de prostituées. Il lui avait d'ailleurs expliqué qu'il n'aimait pas les prostituées. Sa religion le lui interdisait. Il était très pieux, ne buvait pas d'alcool, taillait soigneusement sa barbe et semblait respecter les femmes.

May Fawrup le comparaît mentalement à une sorte de mormon et cela ne lui déplaisait pas.

Le samedi suivant, ils s'étaient retrouvés au fond du quartier de Badala, au Coup de Frein, un « maquis » fréquenté principalement par des Africains. Sur la terrasse, on buvait de la bière et, à l'intérieur, on se démenait sur le « dance-floor », guidé par un DJ qui adorait le

reggae ivoirien.

Lorsque Bakaye Drago s'était mis à se balancer lascivement en face d'elle, May Fawrup était d'abord restée clouée sur place. La surprise et des sensations nouvelles. Puis la musique avait commencé à remonter jusqu'à ses hanches et, à son tour, elle s'était mise à onduler maladroitement. Avec un grand éclat de rire, son cavalier avait posé ses longues mains sur sa taille pour la guider, et ce simple contact physique avait eu chez elle un effet incroyable.

L'impression qu'une boule de feu s'était nichée au creux de son ventre et lui chauffait les ovaires à blanc. Jusque-là, elle avait considéré cette escapade comme une exploration culturelle. Soudain, elle se rendait compte que tous les couples autour d'elle mimaient l'amour d'une façon extrêmement réaliste, sans le moindre complexe.

Et aussi, qu'elle était la seule Blanche sur la piste.

Peu à peu, guidée par les mains posées sur ses hanches, elle s'était mise elle aussi, à se conduire comme une guenon en chaleur... Progressivement, son cavalier se rapprochait d'elle. La pénombre était telle qu'on pouvait faire presque n'importe quoi au « Coup de Frein ».

Lorsqu'elle avait senti le long sexe serré dans le pantalon de toile la frôler, May Fawrup avait eu l'impression de recevoir une décharge électrique. Bien sûr, aux États-Unis, elle avait souvent dansé avec des étudiants qui bandaient pour elle et se frottaient comme des malades. Seulement, ils avaient seulement envie de se faire jouir. Là, c'était différent: Bakaye Drago voulait simplement lui montrer son désir.

C'est elle qui passa les bras autour de sa nuque, posa ses lèvres sur les siennes, puis enfonça sa langue dans sa bouche, si loin qu'elle crut ne plus pouvoir se décoller.

Soudain, May Fawrup se rendit compte que le sexe de son cavalier était non seulement contre elle mais aussi dans son cerveau. Elle ne rêvait plus que de l'avoir au fond de son ventre.

Jamais elle aurait pensé avoir envie d'un Noir. Si sa famille l'apprenait, on la tuait.

Elle s'était entendu dire:

– Il fait très chaud ici, on pourrait sortir un peu.

Bakaye Drago l'avait prise par la main et ils s'étaient retrouvés dans la moiteur sombre de la nuit, avec la musique qui sortait encore du « maquis ».

Dehors, il faisait aussi chaud qu'à l'intérieur. Bakaye Drago l'avait

collée contre la paroi de bois du « Coup de Frein » et demandé d'une voix douce:

– Tu veux faire l'amour?

May Fawrup n'avait pas osé répondre, mais son ventre s'était collé encore plus à celui du Noir. La tête lui tournait. Sa culotte était trempée. Elle n'était plus qu'une femelle en rut. Elle revit sa chatte en chaleur se traîner sur le plancher en miaulant plaintivement et eut honte.

Sans comprendre vraiment, elle se retrouva dans un taxi. À peine à l'intérieur, Bakaye Drago avait glissé ses longs doigts sous sa jupe puis sous sa culotte et commencé à la masser. Elle n'avait pas besoin de ça: elle coulait. Le trajet lui avait semblé très long, puis elle avait monté un petit escalier de bois, atterrissant dans une pièce brûlante où le Noir l'avait poussée sur le lit.

Lorsqu'elle avait senti une tige dure se frayer un chemin à travers ses muqueuses, May Fawrup avait écarté les jambes comme si elle se préparait à accoucher.

Bakaye Drago était seulement à moitié en elle qu'elle commençait à jouir. Il lui avait fait l'amour avec douceur, se répandant ensuite en elle avec des puissants coups de reins.

Le reste de la nuit n'avait été qu'un festival de sexe. Quand le jour s'était levé, May Fawrup avait l'impression d'avoir perdu plusieurs kilos.

Depuis, Bakaye Drago était devenu son amant régulier. Ils ne se voyaient que pour faire l'amour et bavarder inlassablement. Il lui posait des tas de questions sur les Américains et elle était heureuse de répondre. Bien entendu, personne à l'ambassade n'était au courant de cette liaison. May Fawrup ne découchait jamais, retrouvant son amant l'après-midi.



Peu à peu, presque à l'insu de son plein gré, May Fawrup avait commencé à masturber le sexe qu'elle tenait entre ses doigts. Pourtant, elle venait de jouir profondément. Seulement, c'était une drogue. Elle était comme une joueuse, plantée devant une machine à sous, qui veut actionner le bras électrique indéfiniment.

Plus elle sentait le sexe grandir dans ses doigts, plus elle en avait

envie de nouveau.

Elle le prit dans sa bouche, l'enfonçant au fond de son gosier, se gargarisant de son goût âcre. Peu à peu, le mât se dressait de nouveau. Lorsqu'il fut vertical, May Fawrup se leva et enjamba son partenaire. Tenant toujours le long bâton de chair, elle le guida jusqu'à l'entrée de son sexe et se laissa tomber sur son amant. S'empalant jusqu'à l'utérus.

Son cri rauque sembla réveiller Bakaye Drago. Il donna un léger coup de reins, comme pour mieux se caler en elle et saisit ses hanches, très bas, emprisonnant dans ses mains une partie de ses fesses. Il put ainsi accélérer le balancement de la jeune femme.

Les yeux fermés, May Fawrup oscillait de plus en plus vite. Dans cette position, elle avait l'impression que le sexe remontait jusqu'à sa gorge. Le frottement lui procurait un orgasme presque continu. Elle se souleva pour se laisser retomber, avec l'impression qu'il allait la faire exploser. Déjà, elle le sentait monter de nouveau du fond de son ventre, comme une vague de fond.

– Plus vite! Plus vite! gémit-elle.

Puis elle cria et la jeune femme eut l'impression que son corps se disloquait sous le plaisir.



En dépit de la clim de la voiture, Malko était abruti de chaleur lorsqu'il vit une silhouette émerger de la maison rose. Il regarda sa montre. L'Américaine était restée plus de deux heures. Elle monta dans sa voiture et fila vers l'avenue Al Qoods. Inutile de s'en préoccuper, il savait où elle allait.

Il allait partir à son tour lorsqu'il vit un Noir sortir de la maison rose et sauter sur une petite moto X-Power.

C'était facile de le suivre. Ils gagnèrent à leur tour l'avenue Al Qoods, repartant vers le centre, continuant ensuite vers l'ouest.

Finalement, la moto s'arrêta dans une petite rue, et son conducteur pénétra dans un jardin. Malko passa devant et reconnut l'endroit où l'homme d'Ansar-Dine avait été assassiné quelques jours plus tôt par Boubacar Wagué. Il nota le numéro: 133, dans la rue 405.

Finalement, il n'avait peut-être pas perdu son temps. Il restait à identifier l'amant de la jeune Américaine. Pour cela, seule la Sécurité

d'État pouvait l'aider.



Lorsque le bus franchit le pont Wabaria enjambant le Niger, à Gao, pour s'arrêter sur une esplanade jouxtant un immense parc de voitures d'occasion, Boubacar Wagué sut qu'il arrivait au bout du voyage. Gao avait toujours été un centre de trafic de voitures pour l'Algérie.

Il ne se pressa pas pour sortir du bus.

À peine était-il à terre, qu'un homme en tenue du désert, longue tunique et pantalon bouffant, une Kalach à la main, s'approcha de lui. Il le connaissait de vue: c'était un membre du MUJAO.

– Tu as fait bon voyage, mon frère? demanda-t-il poliment.

Boubacar Wagué remarqua qu'il s'était teint la barbe au henné. Comme les combattants d'Ansar-Dine et de l'AQMI.

– Très bon! assura le Malien, qui rêvait d'une douche comme un chien rêve d'un os.

– Viens avec moi, alors.

Dans la Toyota, il lui tendit une bouteille d'eau que Boubacar Wagué vida avidement.

Ils traversèrent la ville, filant vers le Nord, en suivant le Niger. Lorsque Boubacar Wagué aperçut les dunes roses de Koyma, il réalisa qu'ils étaient sortis de l'agglomération.

– Où allons-nous? demanda-t-il, inquiet.

– Où le chef m'a dit de t'amener.

Ils roulèrent encore vingt minutes, avant de bifurquer sur une piste en plein désert. Jusqu'à un village couleur latérite, avec des murs de terre. Ils pénétrèrent dans une cour entourée de plusieurs bâtiments. Boubacar Wagué découvrit alors une douzaine de pick-up hérissés de canons et de mitrailleuses lourdes, ainsi que des Toyota Land-Cruiser. Il se trouvait dans la base secrète du MUJAO.

Lorsqu'il descendit, un homme dont on ne voyait que les yeux s'avança vers lui. La main sur le cœur.

– Viens, mon frère, le chef t'attend!

Boubacar Wagué le suivit à l'intérieur. Toutes les ouvertures étaient

obturées, on y voyait à peine. Il distingua quelqu'un installé dans un coin sur des tapis, en train de boire du thé.

– As-tu fait bon voyage? lança Adnan Abu Walid El Sarahoui, l'homme qui négociait le retour des otages.

Boubacar Wagué s'assit en face de lui et accepta le verre de thé qu'on lui tendait. Trois autres combattants se trouvaient dans la pièce, avec leurs armes. Le Malien avait la bouche sèche et ce n'était pas seulement la poussière...

– Le voyage est long, dit-il, mais mes commanditaires ont exigé que je vienne.

– Ce sont des chiens! siffla Adnan Abu Walid El Sarahoui. Ils devraient se fier à ma parole.

Le Malien eut un geste d'impuissance.

Avant qu'il ouvre la bouche, son interlocuteur demanda soudain:

– Qui est le *toubab* qui se promène avec toi?

Boubacar Wagué crut qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur. Il ne pouvait s'agir que de Malko Linge, l'agent de la CIA.

Il se força à demeurer impassible.

– Je ne me promène pas avec un *toubab*, protesta-t-il. Cet homme appartient à l'ambassade américaine. Je le vois régulièrement car il me demande des informations.

– Sur quoi? jappa le porte-parole du MUJAO.

– La situation politique au Mali, après le coup d'État. Il sait que je connais le capitaine Sanogo.

– Il te paie?

– Oui.

Le silence retomba.

Boubacar Wagué se demandait *qui* avait pu le balancer. Il avait frôlé la catastrophe...

L'homme du MUJAO but un peu de thé, semblant avoir oublié son grief. D'un ton plus mesuré, il lança:

– Je vais faire plaisir à tes amis Algériens, dit-il. Tu pourras leur dire

que tu as vu les prisonniers. Viens.

– Ce ne sont pas mes amis, protesta Boubacar Wagué. C'est vous qui m'avez demandé de les contacter.

Ils sortirent ensemble, traversèrent la cour pour pénétrer dans un enclos, comme un mini-corrail. Caché par de hauts murs. Boubacar Wagué aperçut tout de suite six hommes assis par terre, les yeux bandés, les mains ligotées derrière le dos. Trois moudjahidin se tenaient debout derrière eux, Kalachnikov au poing.

– Voilà nos « invités » lança Adnan Abu Walid El Sarahoui d'un ton ironique. Tu veux leur parler? Ils te diront comme ils sont bien traités. Ils ont à manger, comme nous, ont le droit de faire leurs prières et nous en avons même soigné un.

Soudain, Boubacar Wagué réalisa que quelque chose clochait.

– Ils ne sont que six, dit-il, tourné vers le patron du MUJAO.

Celui-ci ne se troubla pas.

– C'est vrai, reconnut-il, mais tu vas repartir avec le septième. Viens.

« Fais une photo avant.

Le Malien la fit avec son portable et suivit l'homme du MUJAO. Ils regagnèrent l'endroit où ils étaient auparavant.

Adnan Abu Walid El Sarahoui se baissa et prit alors un gros carton posé à terre qu'il tendit à Boubacar Wagué.

– Voilà le septième otage, dit-il, tu vas l'emmener avec toi.

Horrifié, Boubacar Wagué regarda le carton. Il ne pouvait contenir qu'un morceau de corps humain.

– Je te confie la tête d'Ahmed Mosta, dit calmement son interlocuteur. Un de nos moudjahidin l'a égorgé ce matin, à l'heure de la première prière. Elle est dans un sac de plastique avec de la glace. Je pense que cela tiendra le temps du voyage.

« Les Algériens étaient inquiets, je les comprends. Moi aussi, je suis inquiet, je trouve que ces négociations sont bien longues.

« Peut-être qu'elles vont s'accélérer maintenant.

CHAPITRE XI

Boubacar Wagué eut soudain l'impression d'être vissé au sol. Bien sûr, il connaissait la cruauté des islamistes, mais là, cela se passait sous ses yeux. Il n'osait même pas regarder le carton.

La voix d'Adnan Abu Walid El Sarahoui lui parvint, comme étouffée.

– Rassure-toi, nous n'avons exécuté que le secrétaire du Consul, affirma le porte-parole du MUJAO. Il ne servait à rien et, en plus, il n'était pas un bon musulman. J'ai décidé de mettre à l'amende ces chiens d'Algériens. Tu dois revenir avec vingt millions CFA.

« Tu vas transmettre mon ultimatum à tes amis algériens. Si dans une semaine, je n'ai pas l'argent, je décapite un second otage.

« Maintenant, on va te raccompagner à Gao. Je te souhaite un bon voyage de retour.

La main sur le cœur, il le salua et regagna son coin. Boubacar Wagué sortit de la pièce, titubant d'horreur. Quand il monta dans la Range, le chauffeur jeta négligemment le carton contenant la tête de l'Algérien assassiné sur le plancher de la voiture.

Penser qu'il allait devoir cohabiter avec cette tête plus de vingt-quatre heures rendait le Malien malade.



Cette fois, Malko put entrer sa voiture dans la cour de la Sécurité d'État. Il avait appelé le secrétaire général qui avait accepté tout de suite de le recevoir.

– Votre séjour se passe bien? demanda poliment le colonel Coulibaly.

– Parfaitement, assura Malko. Je voulais vous demander un service. Nous n'avons pas de réseau ici, or, je voudrais en savoir plus sur un citoyen malien.

– Vous avez son nom?

– Non, mais je sais où il habite.

Il décrivit l'homme et la maison, tandis que son vis-à-vis prenait des notes. Malko se garda bien de parler de May Fawrup.

– Très bien, conclut le colonel Coulibaly. Je vais m'en occuper. Dès que je sais quelque chose, je vous appelle.



Malko était à peine revenu dans sa chambre que le téléphone fixe sonna. La première fois depuis son arrivée.

Il n'eut pas de mal à reconnaître la voix: celle de Malika Ahmar.

– Je vous ai vu passer dans le hall, dit la jeune Algérienne. Je travaillais un peu plus loin. Je voulais vous faire une proposition.

– Laquelle?

– Vous inviter à dîner! Je n'aime pas vivre aux crochets des hommes.

C'était énorme et Malko en resta muet.

– Vous acceptez? insista la jeune femme.

– Oui, bien sûr, ne put que dire Malko, surpris et légèrement inquiet.

– Il paraît qu'il y a un excellent restaurant où vont beaucoup de Blancs, continua Malika Ahmar: le Campagnard. On y va vers neuf heures. C'est près de l'ambassade de Russie.

Malko avait juste le temps de prendre une douche. Son séjour à Bamako s'enlisait. Boubacar Wagué parti dans le Nord, il devait attendre son retour. Plus que jamais sur ses gardes, une soirée avec Malika Ahmar lui apporterait un peu de détente.

Il se demandait surtout ce que la Sécurité d'État allait lui apprendre sur le très probable amant de May Fawrup, l'assistante de l'attachée de presse de l'ambassade américaine.

Il descendit: cette fois, Malika Ahmar était en pantalon, avec un chemisier rose fuchsia moulant sa prodigieuse poitrine. Les cheveux tirés, la bouche bien dessinée.

– Je suis contente de me détendre! dit-elle, avec un sourire entendu.



Il n'y avait que des Blancs au Campagnard, situé au premier étage d'un petit immeuble jaunâtre, avec une mini-salle de billard devant la salle à manger. Malko se risqua à prendre une salade. Tout semblait propre: on se serait cru en Europe.

Il croisa le regard de Malika Ahmar, qui le soutint.

– Je suis contente de vous revoir, dit-elle. Nous avons passé une excellente soirée, l'autre jour.

En dépit de la fellation administrée au « Bla-Bla », elle conservait une certaine distance.

– C'est aussi mon avis, approuva Malko. Où en sont vos activités?

– Il faudrait que j'aille à Gao, soupira-t-elle. Mais, mes amis maliens me le déconseillent.

– C'est une litote, approuva Malko, vous auriez beaucoup de chances de ne pas revenir...

– Et vous?

– Moi aussi, dit-il, je suis cloué à Bamako.

La salle se vidait. La jeune femme lança un regard appuyé à Malko.

– On rentre?

Dans la voiture, il ne se passa rien. Malika Ahmar demeurait silencieuse. Malko se demandait pourquoi elle l'avait invité à dîner, lorsque dans l'ascenseur, elle s'appuya légèrement à lui et dit d'une voix égale:

– Allons chez moi, je préfère être dans ma chambre.

Il faillit décliner, puis la vue des seins gonflés sous la blouse fuschia le fit craquer. Même si Malika Ahmar avait de *très* mauvaises fréquentations, c'était une femme extrêmement désirable.

Elle était au troisième, juste au-dessus de lui. À peine dans la chambre, elle jeta son sac sur un fauteuil, alla éteindre l'électricité et lança à Malko.

– Je n'aime pas faire l'amour en pleine lumière. J'ai un peu honte de ma poitrine.

« Maintenant, nous pouvons flirter.

Malko était déjà en train de caresser la blouse fuschia. Debout contre la cloison, les yeux clos, Malika se laissait faire. Il défit les boutons, découvrant un soutien-gorge en dentelle rouge et atteignit la

peau. Sentant les pointes des seins s'éveiller doucement sous ses doigts.

Malika respirait plus vite, les yeux fermés.

À tâtons, elle était en train de défaire son pantalon dont elle se débarrassa, ne gardant qu'un string rouge vif lui aussi. Malko avait écarté la dentelle du soutien-gorge et jouait avec ses seins, lui arrachant des soupirs de plus en plus forts. Elle ne trichait pas. Il sentait son souffle s'accélérer. D'une voix mourante, elle lâcha:

– Maltraite-les un peu!

Il ne demandait que cela. C'était grisant de crisper ses mains sur cette chair tiède et presque ferme. Il fit tourner les pointes entre ses doigts et Malika Ahmar poussa un cri bref, accompagné d'un frémissement de tout son corps. Sans même s'en rendre compte, Malko s'était mis à bander comme un jeune homme. Malika Ahmar attrapa son sexe et commença à le masturber lentement, comme au « Bla-Bla ». Puis, d'un geste gracieux, elle se débarrassa de sa culotte et l'entraîna vers le lit.

Apparemment, elle savait parfaitement ce qu'elle voulait. À peine Malko fut-il allongé sur le dos qu'elle l'enfourcha, se guida et se laissa tomber, s'empalant sur lui avec un soupir de plaisir.

Elle n'eut pas à demander à Malko de jouer avec sa poitrine: cette position était idéale pour qu'il en profite, les malaxant, les maltraitant, tandis que la jeune femme respirait de plus en plus fort. Une respiration qui se transforma en soupirs brefs puis en cris, comme Malko se déchaînait.

C'est dans cette position qu'il explosa, les mains crispées sur les seins épanouis de Malika Ahmar. Celle-ci rouvrit les yeux et dit simplement:

– J'aime beaucoup qu'on joue avec mes seins. Je suis très sensible...



Comme d'habitude, vers cette heure tardive, lorsque Malko retourna chez lui, le vigile de l'étage était affalé dans son canapé, la bouche ouverte et les yeux fermés. Il faut dire que le couloir n'était pas climatisé.

En pénétrant dans sa chambre, Malko éprouva immédiatement une sensation étrange. Des objets avaient été déplacés, un livre était tombé par terre. Les papiers sur sa table étaient en désordre.

En ouvrant le placard, il découvrit le mini-coffre grand ouvert! Pourtant, il avait mis la combinaison. L'argent qui s'y trouvait, lui, n'avait pas bougé.

On avait fouillé sa chambre, probablement pendant qu'il faisait l'amour avec Malika Ahmar.

Un professionnel pressé, qui devait posséder un passe de l'hôtel, ce qui n'était pas très difficile en Afrique. Voilà donc pourquoi la jeune femme avait tenu à ce qu'il aille chez elle.

Que cherchait-on?

Malko se coucha sans avoir répondu à la question.

En tous cas, Malika Ahmar s'intéressait à lui professionnellement.

Pourquoi? Il n'avait rien à voir avec le trafic de la drogue.



Boubacar Wagué avait fait un voyage épouvantable. Le bus avait crevé et ils avaient perdu une heure! En plus, il avait tremblé pendant tout le voyage, surveillant du coin de l'œil le carton posé à ses pieds contenant la tête du secrétaire du consul d'Algérie à Gao.

La chaleur dans le bus était insupportable, mais heureusement, il n'avait senti aucune odeur suspecte.

À peine descendu à la gare routière, il se rua sur un taxi jaune, fourrant le carton dans le coffre.

Ce n'est qu'en poussant la porte de sa maison qu'il se sentit un peu mieux... Défaisant le carton, il découvrit un sac en plastique transparent, rempli d'eau où flottait une chose noirâtre. Une tête humaine dont l'odeur lui sauta au visage... Il n'arrivait pas à la regarder.

Précipitamment, il ouvrit la douche et plaça l'horrible trophée sous le jet froid.

Puis, il se déshabilla et se mit à son tour sous la douche, essayant de laver la latérite incrustée sur sa peau. À un moment, son pied heurta involontairement la tête coupée et il poussa un cri comme s'il s'était brûlé.

Enfin, sec, il s'allongea sur le lit. Ses ennuis ne faisaient que commencer.

D'abord, il lui était impossible de dissimuler aux Algériens la mort de l'otage. Il devait leur apporter la tête, même s'il craignait leur réaction. Autre problème, il devait réunir 20 millions de francs CFA, le prix de ce macabre Trophée: hors de question de les demander aux Algériens. C'étaient donc les Américains qui allaient payer.

Une rallonge de plus.

D'autant plus difficile à réclamer qu'il n'avait toujours aucune information précise sur les intentions des islamistes. Évidemment, il pouvait inventer quelque chose, mais c'était risqué.

Le coup de sonnette le fit sursauter.

Il se leva et repoussa le rideau de la douche, laissant le jet d'eau froide couler sur la tête décapitée.

L'homme souriant qui se tenait devant sa porte était le jeune Malien qui lui avait transmis la proposition d'Ansar-Dine.

– Tu as fait bon voyage, mon frère? demanda-t-il d'une voix douceuse.

Boubacar Wagué n'avait pas envie de le laisser entrer, mais il faisait vraiment trop chaud dehors. L'autre le suivit et repéra immédiatement la douche qui coulait.

– Tu as quelqu'un avec toi? demanda-t-il, méfiant.

Boubacar Wagué décida de gagner du temps; marchant vers la douche, il écarta violemment le rideau.

– Si on veut! lâcha-t-il.

Même sous le jet d'eau et le plastique, la tête humaine était nettement visible. L'homme d'Ansar-Dine se raidit.

– Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

– La tête du secrétaire du Consul d'Algérie à Gao, lâcha Boubacar Wagué. Là-bas, ça s'est mal passé. Je n'ai même pas pu aller voir les otages. Ils avaient décapité celui-là. Ils trouvent que les Algériens ne paient pas assez vite. Je dois revenir avec de l'argent, sinon, ils en tuent un second.

Au moins, lui avait gagné du temps avec ce mensonge, conforté par ce macabre débris.

L'envoyé d'Ansar-Dine reprit rapidement ses esprits.

– Je vais le dire à mes chefs, annonça-t-il. Il est urgent que nous sauvions ces gens. Quand repars-tu?

– Je n'en sais rien, répliqua Boubacar Wagué. J'ai peur. Ces types sont devenus fous. On ne procède jamais comme ça avec les otages. Ils n'ont même pas donné d'ultimatum!

– Il faut que tu retournes là-bas, insista l'homme d'Ansar-Dine sans se troubler, sinon, c'est nous qui allons couper *ta* tête! Tu as tué un des nôtres!

Boubacar Wagué ne répondit pas devant cet assaut de férocité.

– Je fais ce que je peux! dit-il brutalement. Dis-le à tes chefs.

L'autre n'insista pas. À peine son visiteur parti, Boubacar Wagué remit un pantalon et un T-shirt, sortit la tête de la douche, l'enveloppa dans un sac de jute et gagna sa voiture. Avant tout, il devait aller voir les Algériens et se débarrasser de cet horrible débris.

Ensuite, il aviserait.



De nouveau, l'adjudant en tenue de combat attendait Malko dans le hall du « El Farouk », après l'avoir averti de sa présence par la réception.

– Le colonel Coulibaly vous attend, dit-il. Je viens dans votre voiture.

L'allée de latérite menant à la Sécurité d'État était toujours aussi bucolique, avec des femmes accroupies au bord du chemin, offrant des mangues et des bananes.

Le colonel Coulibaly accueillit Malko avec une politesse exquise, lui offrit un café et annonça:

– Je pense avoir l'information que vous m'avez demandée. Concernant l'habitant de la maison rose de la rue 933.

– Vous avez fait vite! remarqua Malko.

Le Malien eut un sourire modeste.

– Je n'ai pas de mérite. Nous connaissions déjà cet individu.

Malko dressa l'oreille.

– Comment?

Le chef de la Sécurité d'État ouvrit un dossier et lut.

– L'homme s'appelle Bakaye Drago. Il a 35 ans. Il est malien, d'ethnie bambara. Il travaille pour une ONG affiliée au Haut Conseil Islamique du Mali, qui se trouve rue 405, à la porte 133.

– Qu'est-ce que c'est?

– Une organisation qui regroupe plusieurs associations islamistes dirigée par un Imam. Ils s'occupent d'humanitaire et entretiennent de bons rapports avec ceux qui ont envahi le Nord. Ceux-ci les ont autorisés à monter une expédition humanitaire à Gao et à Tombouctou, qui va partir bientôt.

– Ce sont des islamistes radicaux? demanda Malko.

– Pas tous. Certains, depuis quelque temps, se sont fait pousser la barbe. Sous prétexte de pouvoir aller dans le Nord, sans avoir de problèmes.

Comme Bakaye Drago.

– Vous savez autre chose sur lui?

– Pas grand-chose. Il fait partie des gens que nous surveillons de loin. Nous pensons qu'il a des contacts avec ceux de l'autre côté, mais on n'a aucune preuve.

« C'est un garçon sans histoire, le neveu d'un pharmacien...

Apparemment, il n'était pas au courant de sa liaison probable avec une secrétaire de l'ambassade américaine. Ce qui n'avait rien d'étonnant: les Maliens ne s'occupaient que du côté politique...

– Cela vous satisfait? demanda le colonel Coulibaly.

– Tout à fait, assura Malko.

Pour l'instant, il ne pouvait que ranger cette info dans un coin de sa tête. Le fait qu'une Américaine expatriée prenne un amant Noir, jeune et beau, n'avait rien d'étonnant. Évidemment, elle n'avait pas prévenu ses chefs.

– Vous avez d'autres informations sur Tombouctou? demanda Malko.

– La police islamique contrôle la ville. Des civils en chèche avec un gilet bleu. Ils terrorisent les habitants. Un homme et une femme n'ont

plus le droit de se promener ensemble, s'ils ne sont pas mariés. Les islamistes ont même profané un des tombeaux des 333 saints islamistes qui sont la fierté de la ville.

– Et Abu Zeid?

– On dit qu'il est en ville, mais il ne se montre pas. L'AQMI n'intervient pas dans la « police », elle laisse cela à Ansar-Dine. Nous croyons que cette organisation n'est qu'un faux nez de l'AQMI. Ce sont eux les vrais patrons.

– Pourquoi Abu Zeid se trouve-t-il à Tombouctou?

Le colonel Coulibaly hocha la tête.

– Nous aimerions le savoir. C'est un homme très dur, très dangereux. Lui, ne cherche pas la publicité. C'est la première fois depuis longtemps qu'il quitte les Adrars, beaucoup plus au nord.

« Il a sûrement une raison importante.

C'est justement ce que Malko aurait aimé savoir. Le chef de la plus importante *katiba* de l'AQMI, spécialiste de l'enlèvement d'otages, ne se trouvait pas à Tombouctou par hasard.

Hélas, se rendre là-bas était suicidaire. Pour l'instant, il devait compter sur la « source » de Boubacar Wagué, Aguib Sosso.

Qui avait été le premier à confirmer la présence d'Abu Zeid à Tombouctou.

Ce qui n'était pas suffisant.

CHAPITRE XII

Boubacar Wagué attendait devant le portail coulissant vert de l'ambassade d'Algérie, son sac de jute à la main. Priant intérieurement pour qu'il ne s'ouvre pas. Hélas, avec un grincement qui lui parut sinistre, il se mit à coulisser. Derrière, son correspondant, Houari, l'attendait, les yeux dissimulés par des lunettes noires. La peau grêlée par des cicatrices de variole.

Gai comme un furoncle.

Tout de suite, il tiqua sur le paquet, le montrant du doigt.

– Qu'est-ce que c'est?

– C'est pour toi! fit le Malien, trop heureux de le lui tendre et de s'en débarrasser enfin.

– Qu'est-ce que c'est? répéta l'Algérien, encore plus méfiant.

– Il faudrait mieux que je t'explique dans ton bureau, répondit Boubacar Wagué.

Jamais la chaleur ne lui avait paru aussi accablante... Sans discuter, l'Algérien traversa la cour, gagnant l'étage où était installée la Sécurité Militaire. À peine la porte fermée, il ouvrit le sac et poussa une exclamation horrifiée.

– Qui c'est? demanda-t-il.

– Un de vos otages, le secrétaire du Consul, fit Bambacar Wagué d'une voix blanche.

– Qu'est-ce que tu as fait, salaud? explosa Houari.

– Rien! assura Boubacar Wagué, ils m'ont convoqué à Gao. Et ils m'ont donné cela, en m'expliquant que vous ne vous décidiez pas assez vite.

– Ils n'ont pas lancé d'ultimatum avant?

– Non, je vous l'aurais dit.

Évidemment, il ne pouvait pas lui avouer qu'il s'était rendu dans le Nord à la demande d'Ansar-Dine.

Houari sortit de la pièce en coup de vent. Cinq minutes plus tard, il était de retour avec tout l'étage. Une douzaine d'hommes au visage

haineux entourèrent le Malien. L'un d'eux le prit au collet.

– On va te faire la même chose, chien!

– Je n'y suis pour rien, protesta Boubacar Wagué. Ce sont des fous.

– Il y a un truc! laissa tomber Houari, spécialiste des otages. Ils ne font jamais ce genre de chose d'abord, sans un ultimatum. Tu nous caches quelque chose...

Sans crier gare, un des Algériens lui envoya un violent coup de poing dans l'estomac, puis les autres se déchaînèrent, à coups de poing et de pieds. L'un d'eux abattit même une vieille chaise sur la tête du Malien. Celui-ci, recroquevillé au sol, se dit qu'ils allaient le tuer.

Les Algériens étaient des brutaux.

Soudain, Houari lança un mot sec.

– Stop.

Les coups cessèrent de pleuvoir, on aida même Boubacar à se relever, puis on le jeta sur une chaise. Houari s'approcha de lui et prit ses cheveux à pleines mains, lui rejetant la tête en arrière. Boubacar Wagué sentit le froid de l'acier contre sa gorge. De son autre main, Houari lui appliquait un poignard sur la gorge.

– Chien! dit-il, tu vas nous dire pourquoi notre frère est mort! Sinon, je le jure sur Dieu, je t'égorge comme un mouton...

Boubacar Wagué ferma les yeux. L'autre était parfaitement capable de le faire.

– Ils veulent de l'argent, dit-il, vite. Ils ont voulu mettre la pression sur vous. Il m'ont dit de revenir avec 20 millions de CFA. Sinon, ils en égorgeront un autre.

On revenait dans la norme, ça, c'était un ultimatum en bonne et due forme.

Il y eut un moment de silence, mais la lame était toujours appuyée sur sa gorge. Un petit coup de poignet et son sang giclait. Les Algériens aimaient bien égorger. C'était dans leurs gènes.

Houari se mit à parler arabe avec les autres. Boubacar Wagué ne comprenait pas l'arabe. Enfin, la lame s'éloigna de son cou. Le plus dur était passé.

– Tu vas retourner chez ces salauds sans l'argent! Tu vas leur dire que la foudre s'abattra sur eux s'ils touchent un autre de nos

camarades.

Boubacar Wagué, un peu ragaillardi, lui jeta un regard de commisération et osa dire.

– Tu sais bien qu’ils vous haïssent... Vous êtes des mécréants à leurs yeux, presque des infidèles.

– Tais-toi!

Il venait de recevoir un nouveau coup de poing en plein visage. On le laissa s’ébrouer. Quand il se leva, il titubait. Il s’aperçut que la tête du secrétaire du Consul était toujours posée sur le sol. Dans la bagarre, tout le monde l’avait oubliée... Il ne le leur rappela pas et fila sans demander son reste.

La situation ne s’améliorait pas.



Lewis Carroll, le chef de Station de la CIA, et Malko broyaient du noir ensemble lorsque ce dernier vit s’afficher le numéro de Boubacar Wagué sur son portable.

– Boubacar est revenu, annonça-t-il.

En principe, c’était une bonne nouvelle...

– Il faut que je vous voie vite, annonça le Malien, dès qu’il l’eut en ligne. Chez moi. Je vous attends.

– Il n’a pas l’air bien, constata Malko, après avoir raccroché.

Lewis Carroll s’accrocha à un petit espoir.

– Il a peut-être eu des tuyaux supplémentaires. On en a fichtrement besoin. J’ai pris rendez-vous avec les Français, mon homologue, pour savoir s’ils ont quelque chose sur Abu Zeid. Ils le suivent de près, à cause de leurs otages. Et ils ont les Breguet Atlantic qui leur donnent de bonnes infos et des photos. Allez voir Boubacar, ça a l’air sérieux.



Miguel Angel, au volant d’une Mercedes qu’il utilisait lorsqu’il se trouvait à Bamako, lâcha:

– On n’a rien trouvé dans sa chambre. Pourtant, je suis sûr que cet

enfoiré est à la DEA. Tu l'as déjà vu plusieurs fois, tu aurais dû apprendre quelque chose. Qu'est-ce que tu fous?

– Il est lisse comme un galet, protesta Malika Ahmar. C'est toi qui m'a dit de coucher avec lui. Il ne m'a encore rien dit, mais ça viendra peut-être.

– Tu as intérêt! gronda l'Espagnol. Parce que si je me fais baiser à cause de lui, c'est moi qui couperai tes gros seins. Quand tu ne les auras plus, tu pourras faire des ménages.

Il s'arrêta brutalement et lança:

– Allez, fous le camp.



Boubacar Wagué avait l'air d'être passé sous un rouleau-compresseur. Son nez avait doublé de volume, il avait des ecchymoses bleuâtres sur tout le visage et marchait courbé.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé? demanda Malko.

Le Malien souleva son T-shirt, montrant un énorme hématome sur son estomac.

– Ces fumiers d'Algériens! J'ai cru qu'ils allaient me tuer.

Il raconta alors tout à Malko. Enfin, *presque* tout. Omettant de mentionner l'Ansar-Dine.

– Pourquoi le MUJAO a-t-il tué cet otage? demanda Malko. Il avait de la valeur.

– Ils ne raisonnent pas comme ça, assura Boubacar Wagué. Ils savent qu'on paiera le même prix pour six au lieu de sept. Ce qu'ils veulent surtout c'est que les Algériens libèrent leurs types emprisonnés en Algérie. Maintenant, je dois repartir là-bas avec 20 millions de CFA, conclut-il d'un ton plaintif.

Autrement dit, c'était à la CIA de payer.

– Quand devez-vous retourner à Gao?

– Ils m'ont dit que si je n'étais pas là d'ici la fin de la semaine avec l'argent, ils égorgeaient un second otage...

Ce n'était pas le plus gros souci de Malko. Mais si Boubacar Wagué perdait sa raison d'aller dans le Nord, à Tombouctou ou à Gao, il n'était plus d'aucune utilité.

– Et votre « source »? demanda Malko. Pas de nouvelles?

– Je n'ai pas eu le temps d'aller à Tombouctou, expliqua Boubacar Wagué.

Il retint un cri de douleur.

– Ces salauds d'Algériens ont failli me tuer! répéta-t-il. Il faut que j'aille voir un médecin, j'ai mal partout... Quand je vous revois?

– Je vous appelle, fit prudemment Malko.

Comment Lewis Carroll allait-il réagir devant ce nouvel appel de fonds? D'autre part, seul Boubacar Wagué pouvait se rendre à Tombouctou.



– On en est à 75 millions de francs CFA! laissa tomber froidement Lewis Carroll, après le rapport de Malko. Je me demande si Ted avait choisi le bon cheval...Tout ça, en partie pour des otages qui ne sont même pas les nôtres.

– On a quand même appris la présence de Abu Zeid à Tombouctou, remarqua Malko, c'est une information importante.

– Insuffisante, laissa tomber le chef de Station de la CIA.

Malko ne chercha pas à discuter.

– Ce n'est pas mon argent! trancha-t-il. Si vous estimez qu'il faut couper les vivres à Boubacar Wagué, je transmets. Dans ce cas, je reprends l'avion parce que je n'ai plus rien à faire à Bamako...

– Attendez! protesta Lewis Carroll, redescendant sur terre, je n'ai pas dit cela, mais il faut que j'avertisse Langley, qu'ils me donnent le feu vert. C'est quand même de l'argent.

– Trois heures de guerre en Afghanistan! soupira Malko. Au moins, ici, on a une petite chance d'en retirer quelque chose.

L'Américain semblait vraiment perturbé.

– Que pensez-vous de Boubacar?

– Qu'il a peur, dit Malko. Ils l'ont sérieusement secoué. Quant aux autres, ce sont des fous furieux, froids comme des sauriens. Ils décapitent les gens comme ils ouvrent une boîte de conserve.

– OK, conclut le chef de Station, je vais prévenir Langley.

De retour à l'hôtel, Malko traversait le hall quand un employé courut derrière lui.

– On vous a laissé un mot, dit-il en lui tendant une enveloppe. Malko l'ouvrit.

« J'ai l'accord de mon chef pour une rencontre. Contactez-moi. » C'était signé Sidi Diarra, le Touareg. Malko mit le mot dans sa poche. Il n'avait pas la moindre envie de se risquer hors de Bamako pour une opération encore très floue. Il décida de ne pas parler de ce message à Lewis Carroll.



Boubacar Wagué avait été voir d'abord un cousin pharmacien, puis un marabout traditionnel qui lui avait vendu une pommade noirâtre dont il s'était enduit, pour soigner ses hématomes.

Allongé sur son lit, en slip, sous le ventilateur, il faisait le point.

Qui n'était pas brillant.

Il n'était pas trop inquiet sur la volonté des Américains de payer. Pour eux, ce n'était rien. Il devait aussi porter dix millions en cash à sa « source ». À cause de la fermeture des banques, il n'y avait plus d'argent dans le Nord.

Avec ce qu'il devait remettre au MUJAO, cela faisait trente millions de CFA; la tentation était grande de filer avec se réfugier au Burkina ou ailleurs. Les Américains ne le poursuivraient pas.

Seulement, il se coupait d'eux et d'une source de financement régulière.

Quant à Ansar-Dine, ils ne le lâcheraient pas. Dès qu'il referait surface, il serait mort.

En plus, la somme ne suffisait pas à réorganiser sa vie ailleurs. Donc, il devait faire face.

Il y avait une autre solution: révéler à Ansar-Dine le lieu où se trouvaient les otages. Ce qui neutralisait la menace directe sur sa tête. En supplément, il pourrait peut-être obtenir d'eux la gestion des tractations, ce qui lui permettrait de prendre encore un peu d'argent.

Le MUJAO ne saurait jamais qu'il les avait trahis. Mais, il fallait d'abord expliquer à Ansar-Dine qu'il avait menti en prétendant ne pas

avoir vu les otages à son premier voyage. Ce qui risquait de créer des complications...

Bref, de toute façon, il devait retourner à Gao. Donner l'argent au MUJAO, également à sa source à Tombouctou, qui avait peut-être une nouvelle information qu'il pourrait vendre très cher aux Américains.

Au retour, éventuellement, il révélerait à Ansar-Dine le lieu où étaient détenus les six otages algériens.

C'était la moins mauvaise des solutions...

Rassuré, il se détendit un peu et appela Leila pour qu'elle vienne lui prodiguer quelques gâteries avant son nouveau départ dans le Nord.

En principe, tout devait marcher comme sur des roulettes. Il se dit que si sa « source » lui donnait ce qu'il voulait, il allait vendre l'info aux Américains en dollars et non en CFA. Pour le même montant.

CHAPITRE XIII

Malko, sous le regard inquiet de deux vigiles, entassait les paquets d'argent liquide retirés de la Banque Malienne de Solidarité. Trente millions de francs CFA, en billets de 5 000 et de 1 000. C'était énorme. Un vrai déménagement. Le coffre de la voiture était presque plein.

– Je suis désolé, il n'y avait plus de billets de 10 000, s'était excusé le responsable de la banque.

À l'ambassade américaine, Lewis Carroll lui avait fait signer un reçu destiné à la comptabilité de la CIA.

Il rattrapa la rive du Niger, direction Boubacar Wagué, qu'il avait tenté de joindre sans succès, tombant toujours sur la même réponse laconique: « Message. » Dans ce pays perclus de misère, se promener avec une somme pareille ne le rassurait pas.

Pas de voiture en face de la maison du Malien. Il sonna et un jeune Noir à l'air craintif entrouvrit le portail.

– Le patron n'est pas là, dit-il à Malko. Tu veux l'attendre?

– Il rentre quand?

– Je ne sais pas.

C'était l'Afrique. Une autre notion du temps... Malko hésita à laisser les sacs de billets, puis se dit que c'était quand même trop imprudent. Le jeune abruti en face de lui risquait de renifler l'odeur de l'argent et de devenir fou.

– OK, dit-il, je reviendrai.

Il n'y avait plus qu'à entreposer son trésor au « El Farouk » et à ne plus quitter sa chambre tant qu'il ne l'aurait pas remis à son destinataire.

À peine arrêté dans le parking, il appela un employé pour lui demander son aide. Il franchissait la porte de l'hôtel lorsqu'il vit surgir Malika Ahmar en compagnie d'un Africain bien habillé. La jeune femme s'avança vers lui, laissant son compagnon à l'écart.

– Vous avez dévalisé la banque? demanda-t-elle avec un sourire teinté d'ironie.

Malko allait protester lorsqu'il baissa les yeux sur le sac qu'il

portait. Siglé « Banque Malienne de Solidarité »...

Côté discrétion, on ne pouvait pas faire mieux...

Furieux intérieurement, il esquiva la question d'un sourire.

– Ici, on ne peut pas payer par chèque.

Quand même, le sac qu'il portait représentait deux ans de notes de restaurant... Les Maliens n'aimaient pas les banques et n'exportaient pas leur argent à l'étranger, préférant le stocker chez eux. Lorsque le Marché Central avait brûlé, deux ans plus tôt, en plus des boutiques, des milliards de francs CFA, stockés dans des sous-sols, s'étaient évanouis en fumée.

Malko ne s'attarda pas, gagnant sa chambre où il regarda l'employé de l'hôtel entasser les sacs sur le lit.

Il avait à peine terminé que le numéro de Boubacar Wagué s'afficha sur son portable.

– Vous avez cherché à me joindre? demanda le Malien.

Furieux, Malko répliqua sèchement:

– Oui, j'ai même été chez vous. Où êtes-vous?

– En ville. Je déjeune au Café du Fleuve. Voulez-vous me rejoindre?

– Non, fit Malko. J'ai quelque chose pour vous.

Boubacar Wagué avait compris.

– Dans ce cas, proposa-t-il, je viens à l'hôtel.

Il n'y avait plus qu'à refaire l'opération inverse. Malko s'assit sur le lit et attendit. Vingt minutes plus tard, on frappa à la porte. Boubacar Wagué avait le visage encore gonflé, mais semblait en meilleure forme.

– C'est bien, dit-il, vous avez fait vite. Je vais partir très tôt demain, vers cinq heures, pour Gao, et après, Tombouctou.

– En bus?

– Non, je vais prendre ma voiture. Je ne peux pas trimballer ça dans un bus. Les gens verraient tout de suite ce que c'est et risqueraient de me tuer pour me voler.

« Tout y est?

– Oui. Vous allez voir votre « source »?

– Oui, je vais lui donner de l'argent. Il a probablement des nouvelles

informations.

Un peu de baume au cœur de Malko.

– Vous m’aidez à descendre tout ça dans ma voiture? demanda le Malien.

De nouveau, Malko reprit les sacs et ils descendirent tous les deux.

Ce n’est que le coffre refermé que Malko respira. Il n’avait plus qu’à attendre le retour de Boubacar Wagué. Qui en apprendrait peut-être plus sur les projets d’Abu Zeid.



Retranchée dans un des grands fauteuils de cuir du lobby, Malika Ahmar, en compagnie de son ami Guinéen, avait vu passer Malko et Boubacar Wagué avec leurs sacs de billets. Enregistrant la scène du coin de l’œil. Sa conversation était importante: coordonner l’arrivage d’une livraison de cocaïne en provenance de Guinée Bissau, pour son transfert à Gao. Chaque détail comptait. Les commissions, le trajet, les relais. Il s’agissait de sommes considérables, payées bien entendu d’avance.

Une heure plus tard, l’esprit libre, Malika Ahmar quitta l’hôtel pour aller rejoindre Miguel Angel.

Sans comprendre encore la raison du transfert d’argent auquel elle avait assisté. Qui semblait prouver que Malko Linge ne travaillait pas pour la DEA, mais, probablement sur des histoires d’otages. Elle savait qui était l’homme qui avait reçu les billets: un affidé du MUJAO.

Or, le MUJAO haïssait les Américains.

Cette alliance était donc étrange... Cela ne la concernait pas directement, mais elle se promet, lorsqu’elle irait à Gao retrouver ses sponsors, de leur communiquer l’information. Eux, traitaient avec le MUJAO qui assurait la « protection » des convois de drogue dans la zone qu’ils contrôlaient. Autant être en bons termes.



Boubacar Wagué n’avait dormi que d’un œil, son pistolet à côté de lui, une cartouche dans le canon. Son employé, armé d’un vieux sabre, veillant à l’extérieur dans le jardin. À quatre heures, il se réveilla, prit une douche rapide et, avec l’aide du jeune Noir, commença à remplir le coffre de sa Peugeot des sacs d’argent, en y ajoutant un jerrican

d'essence et de l'eau.

Certes, il avait fait la route jusqu'à Gao plusieurs fois, mais dans des circonstances normales. Désormais, il n'était pas rare de trouver des stations-service à sec et d'être obligé d'acheter de l'essence à des trafiquants, trois fois le prix.

Jusqu'à Mopti, il n'avait rien à craindre: le « goudron » était bon, et il n'y avait aucun barrage. La zone dangereuse commençait à Douentza; à partir de là, plus aucune autorité ne régnait, à part celle des conquérants du nord, MNLA ou islamistes.

Le véhicule chargé, il gagna la N6 encore déserte. En cette période troublée, les gens n'osaient pas rouler la nuit. Après avoir franchi le carrefour Falladié, dominé par le monument « Africa », il prit la route de Segou. Un peu plus de deux cents kilomètres.

Quelques bus, la circulation ordinaire des taxis collectifs, des camions surchargés: le Nord manquait de tout. Il accéléra après avoir doublé un taxi collectif vert, bourré comme un œuf, baptisé poétiquement « Chérie, mon cœur ».



Boubacar Wagué était secoué comme une machine à laver. Depuis Segou, le « goudron » s'était nettement détérioré, abîmé par les pluies tropicales et le passage des camions. La Peugeot rebondissait de trou en trou, zigzaguant pour éviter les fondrières les plus profondes. En dépit de la clim, la sueur lui coulait sur le visage et il buvait sans arrêt. Il avait encore plus de quatre cents kilomètres jusqu'à Mopti où il s'arrêterait pour manger quelque chose et se renseigner sur la suite de l'itinéraire, dans une station-service à l'est de la ville qui recueillait les confidences des chauffeurs venant de l'Autre Côté... En dépit de sa volonté, il n'arrivait pas à faire plus de 60-70 de moyenne. Priant pour ne pas éclater un pneu ou griller une durite.



– Les écoutes ont décelé des messages entre différentes *katibas* de l'AQMI et de l'Ansar-Dine, annonça le chef de Station de la CIA. Il semble que Mohktar Ben Mokhtar¹⁸ soit en route pour Tombouctou..

« Il y aurait un conseil de guerre des islamistes dans cette ville.

« Donc, ils préparent quelque chose....

L'Américain avait débité sa tirade avant même de commander un café. La salle était vide, à part trois Noirs dans un coin et Malika Ahmar, seule à une table.

– Boubacar a dû partir ce matin, répliqua Malko.. Dès qu'il sera de retour, j'espère avoir des nouvelles. Nous n'avons pas beaucoup de solutions de rechange.

– Au moins une, souligna l'Américain d'un ton lourd de sous-entendus.

Malko esquissa un sourire.

– Vous ne m'en voudrez pas si je ne me jette pas dans ce piège, la tête la première. D'autant que le résultat n'est pas garanti. Les Touaregs ne font pas de terrorisme.

– Ansar-Dine est dirigé par un Touareg, Iyad Ab Aghali et c'est *aussi* un faux nez de l'AQMI; donc, si quelque chose se prépare, ils doivent être au courant.

– À quoi pensez-vous? demanda Malko, en beurrant un croissant.

Avantage du El Farouk: on y mangeait presque comme en France.

– Au pire! fit sombrement Lewis Carroll. Vous savez peut-être que notre ambassadrice a sa résidence à cinq cents mètres d'ici, en pleine ville...

– Elle est protégée, je suppose.

L'Américain faillit s'étrangler avec son croissant.

– Ce salaud de président ATT avait interdit les protections assurées par des étrangers. L'ambassadrice n'a que des vigiles maliens, dont la plupart ne sont même pas armés. En plus, ils possèdent la clef du portail. Vue la combativité des Maliens, si des malfaisants se présentent et demandent poliment — le couteau sur la gorge — de leur ouvrir, ils obéiront avant d'avoir terminé leur phrase.

– À l'intérieur, elle n'a pas de « marines »?

– Elle a deux chats, très affectueux, mais je doute que cela suffise pour la protéger. Les islamistes ne les emmèneront pas. Imaginez que je sois obligé d'annoncer à Langley que notre ambassadrice a été kidnappée?

Un ange vola lentement dans la salle du breakfast, accablé.

C'était évidemment une possibilité peu attrayante.

– Elle ne peut pas se replier sur l'ambassade? objecta Malko.

– Elle refuse. Pensant qu'elle est en sécurité. C'est son deuxième séjour ici, elle parle très bien français, mais cela ne la protégera pas. Je m'en réveille la nuit.

– Vous avez prévenu Langley?

– Oui. Ils ont pris contact avec le State Department qui étudie le problème...

– Il y a quand même huit cents kilomètres entre Tombouctou et Bamako, remarqua Malko.

– Cela peut se faire en une nuit, répliqua l'Américain. L'AQMI possède des Toyota à essence qui sont très rapides. La route est relativement bonne. En plus, il n'y a absolument *personne* pour signaler un tel *rezzou*. Je ne parle même pas de les arrêter...

L'ange repassa, de plus en plus déprimé.

Ce n'était pas la peine d'être la première puissance militaire du monde pour se retrouver à la merci d'une bande d'islamistes en Toyota. Malko comprenait le souci de son vis-à-vis. L'enlèvement d'une ambassadrice américaine serait un coup de tonnerre épouvantable.

– Prions, dit-il, pour que notre ami Boubacar ramène des infos. Si ce n'est pas le cas, on verra.

– Réfléchissez! supplia l'Américain. J'ai l'impression d'être un *sitting-duck*¹⁹, parce que l'ambassade elle-même n'est pas beaucoup mieux protégée que sa résidence. J'ai deux gars qui couchent dans la *radio-room*, armés.



Boubacar Wagué s'était arrêté dans un petit hôtel de Sevaré, à l'est de Mopti. Épuisé. Il était presque quatre heures lorsqu'il était arrivé à Mopti, endormie sous le soleil. Poussiéreuse et brûlante, des rues désertes. Les gens ne sortaient que tard.

À Sevaré, il s'était restauré et avait refait le plein dans une station-service qui recevait son fuel d'Algérie. À 50 francs CFA le litre. Moins cher qu'à Bamako, alors que l'essence parcourait deux mille kilomètres

de piste depuis la frontière algérienne.

– C'est calme? avait-il demandé au pompiste.

– J'ai vu trois taxis et deux camions qui arrivaient de Douentza, avait répondu l'employé de la station-service, il n'y a rien, sauf un check-point du MNLA à l'entrée de la ville, qui fait payer une taxe.

Le racket ordinaire.

Boubacar Wagué repartit, l'estomac tordu d'angoisse. S'en voulant de ne pas avoir prévenu Gao afin d'obtenir une escorte. C'étaient souvent les islamistes qui protégeaient les convois des exactions des Touaregs. Seulement, les gens du MUJAO n'étaient pas assez nombreux pour envoyer des gens depuis Gao.

Il était donc livré à lui-même.

Il chercha dans sa tête s'il n'y avait pas un moyen de contourner Douentza, sans en trouver. S'ensabler dans une piste et se retrouver seul à la tombée de la nuit n'était pas une possibilité réjouissante.

Bien sûr, il aurait pu coucher à Mopti, mais cela lui faisait perdre beaucoup de temps. Il décida de tenter sa chance. De payer l'octroi sans discuter. Il allait arriver à Douentza au crépuscule pour coucher; il connaissait un petit hôtel près du marché où on pourrait mettre sa voiture dans un garage. Il lui restait ensuite 172 kilomètres à parcourir, le long du plateau des Dogons.

Le « goudron » ressemblait à une piste tant il était défoncé et il dut encore ralentir. À perte de vue, la rocaille rougeâtre. Et, de moins en moins de véhicules. Ce qui n'était pas bon signe. Le panache de poussière rouge qu'il laissait dans son sillage était visible à une dizaine de kilomètres... Il accéléra, le regard fixé sur l'horizon.



Une vingtaine de kilomètres de Douentza, le « goudron » était meilleur et Boubacar Wagué put accélérer. Il avait encore une demi-heure de jour, à tout casser. La nuit tombait vite sur le désert et déjà les ombres s'allongeaient.

Soudain, il aperçut sur sa gauche, dans le lointain, une traînée de poussière. Un véhicule cheminant sur une piste invisible, perpendiculaire à la N 16. Trop loin pour qu'il puisse l'identifier.

Le véhicule se rapprochait de la route principale. Boubacar Wagué eut beau garder le pied au plancher, bientôt le nuage jaunâtre

signalant l'autre véhicule, fut dans son dos. Dans le rétroviseur, il le vit atteindre la route, environ deux kilomètres derrière lui et prendre la même direction que lui.

Il était à une dizaine de kilomètres de Douentza, mais il y avait peu de chances que l'autre puisse le rattraper. Concentré sur son rétroviseur, il distinguait à peine la route qui, devant lui, n'était plus qu'une suite de trous. Il faillit perdre le contrôle de sa trajectoire et se rattrapa de justesse. Secoué comme un prunier, il s'accrocha à son volant, roulant à vingt à l'heure pour ne pas faire exploser sa voiture.

Un coup d'œil dans le rétroviseur lui envoya un jet d'adrénaline dans les artères. Le véhicule, derrière lui, se rapprochait, roulant très vite sur la portion de la route encore bonne. Un pick-up jaune sable. Son estomac se crispa. Deux traits noirs se détachaient de la plateforme arrière: les canons d'un bi-tube de 23 mm.

Ce n'étaient pas d'innocents touristes. D'ailleurs, il n'y avait plus de touristes depuis longtemps.

Il continua, les dents serrées. Impossible d'aller plus vite. Le pick-up se rapprochait. Il vit grandir le mufle de la Land-Cruiser, puis celle-ci arriva à sa hauteur et commença à le doubler. Respectueusement, Boubacar Wagué se rangea totalement à droite, avec l'espoir fou que le pick-up allait le dépasser.

Seulement, celui-ci ralentit, roulant à sa hauteur. Il entendit un léger coup de klaxon et tourna la tête, arborant un sourire crispé. Il aperçut alors quatre lettres dessinées à la peinture rouge sur la portière couleur sable:

F.N.L.A.[20](#)

Le voisin du chauffeur, le visage dissimulé par un cheich ne laissant passer que les yeux, lui adressait un signe impérieux de la main, lui ordonnant de stopper.

CHAPITRE XIV

Boubacar Wagué réprima une furieuse envie d'accélérer. Un suicide, étant donné l'armement du pick-up. Priant le ciel de toutes ses forces, il se gara, essuya son front et sortit de la Peugeot.

Le pick-up l'avait dépassé pour se placer en travers de la route, faisant pivoter son bi-tube pour prendre la Peugeot dans sa ligne de mire. Plusieurs hommes sautèrent à terre. Tous arboraient une tenue camouflée et un cheich leur couvrant entièrement le visage. Deux portaient des mitrailleuses légères à trépieds, des bandes de cartouches autour du torse, deux autres, de simples Kalachnikov.

L'un d'eux avait la tête couverte d'un cheich noir dont le pan descendait jusqu'au milieu de la poitrine. Il s'avança vers Boubacar Wagué et dit poliment:

- Salam Aleikoum!
- Aleikoum Salam, répondit Boubacar Wagué.
- Que la paix d'Allah soit avec toi, mon frère, continua-t-il en français.

Les Touaregs n'étaient pas des fanatiques, mais des musulmans modérés.

- Où vas-tu? demanda l'homme au cheich noir.
- À Gao. Inch Allah!
- C'est encore loin.
- Je vais dormir à Douentza, je ne veux pas rouler de nuit.
- L'autre hocha la tête, approuvateur, et continua, de la même voix douce.

- Que vas-tu faire à Gao?
- Voir de la famille.
- Tu leur apportes quelque chose?
- Oui, bien sûr, fit le Malien, de la nourriture, il n'y a plus rien là-bas. Je suis prêt à payer le *zakhat*²¹.

Il se disait qu'en manifestant une telle bonne volonté, il désarmerait

les Touaregs. Deux d'entre eux tournaient autour du véhicule avec curiosité. Ils échangèrent quelques mots dans leur langue et l'homme au cheich noir lança :

– Ouvre le coffre, nous devons vérifier si tu n'as pas d'armes.

C'était la cata. Il n'y avait pas moyen de refuser, ils auraient fait sauter la serrure à la Kalach. Les mains tremblantes, Boubacar Wagué obéit. Aussitôt, trois Touaregs se penchèrent sur son contenu. L'un d'eux saisit l'un des sacs de jute et poussa une exclamation en découvrant l'inscription de la banque. Aussitôt, le chef jappa :

– Tu transportes de l'argent!

Dans trente secondes, ils allaient ouvrir le sac. Inutile de mentir.

– Oui, confirma Boubacar Wagué. J'en apporte à mes parents. À Gao, les gens n'en ont plus, parce que les banques sont vides.

Il ne pouvait pas ajouter qu'elles avaient été pillées par les Touaregs. Cela n'aurait pas été habile.

Déjà, les occupants du pick-up vidaient le coffre, alignant les sacs sur la chaussée. Il y en avait sept. Lorsque le chef ouvrit le premier et aperçut les liasses de billets de 5 000 francs CFA, il demeura paralysé. C'est Dieu qui lui envoyait ce voyageur...

Un à un, ils ouvrirent les sacs, découvrant de plus en plus de liasses. Boubacar Wagué en aurait pleuré.

– Tu transportes une petite fortune! lança d'une voix sévère l'homme au cheich noir.

– Ce n'est pas à moi! gémit le Malien. Je suis prêt à payer le *zakhat*.

Le cheich noir s'agita de gauche à droite.

– Tu te trouves dans un pays libre, l'Azawad! annonça-t-il d'un ton solennel. Notre pays. Nous avons échappé à la domination du gouvernement central. Désormais, c'est nous qui opérons les banques et ravitaillons la population.

Il lança quelques mots à ses hommes qui commencèrent à entasser les sacs de billets sur le plateau arrière du pick-up, à côté des boîtes de munitions. Boubacar Wagué éclata en sanglots.

– Ce n'est pas pour moi! Qu'est-ce que je vais dire à mes parents?

Le Touareg ne se troubla pas.

– Que nous avons réquisitionné cet argent. Nous avons besoin de beaucoup d'argent pour combattre jusqu'à la victoire finale. D'ailleurs, je vais te donner un reçu...

« Combien y a-t-il?

– Trente-cinq millions...

– Très bien.

Un de ses hommes lui apporta un cahier et il écrivit d'une écriture appliquée la somme, le jour et son nom: Abdul Ould Mokhtar, signé d'un gribouillis avant de tendre le « reçu » à Boubacar Wagué.

– Qu'Allah te protège, mon frère, la route n'est pas sûre. J'espère que tu atteindras Gao, Inch Allah.

Deux minutes plus tard, ils étaient remontés dans le pick-up qui s'éloigna dans un nuage de poussière rouge.

Boubacar Wagué s'assit sur le talus et se mit à pleurer.



Malko regardait le soleil se coucher sur le Niger, dans un éblouissement pourpre. La journée avait passé lentement. Bamako ne réservant que peu de distractions. Une fois de plus, il devait attendre le retour de Boubacar Wagué. Il se dit qu'il allait dîner à l'hôtel, au son de la musique mélancolique de l'orchestre. La vie sociale était réduite à sa plus simple expression...

Il descendit et se dirigeait vers la salle à manger quand une silhouette jaillit d'un des grands fauteuils du lobby et vint vers lui, sourire aux lèvres.

Sidi Douarra, le Touareg. Toujours cravaté, son visage au teint mat, impassible.

– Je vous ai laissé un message, annonça-t-il.

– Je sais, reconnut Malko, mais je n'ai pas encore pris de décision.

– Je peux vous parler?

– Bien sûr.

– Je vous invite à dîner, c'est important.

– Ici?

– Non, je ne veux pas qu'on me voie trop. Je connais un bon

restaurant, près de chez moi, le Badala.

– Parfait, accepta Malko. Je vais vous suivre avec ma voiture, cela vous évitera de revenir ici.



La salle était vide, à part une table bruyante d'expats. Malko et son Touareg s'installèrent près de la baie vitrée donnant sur le jardin.

Dès qu'ils eurent commandé, Sidi Diarra annonça à voix basse:

– Les chefs de l'Azawad se trouvent en ce moment au Burkina, en train de tenter de passer un accord avec les islamistes, sous l'égide de Blaise Compaoré. Cependant, les choses ne se passent pas bien.

– Pourquoi?

– Ils veulent nous désarmer, garder le contrôle des trois villes qu'ils occupent, Kidal, Gao et Tombouctou et nous laisser le reste du pays.

– Il y a pourtant un Touareg à la tête d'Ansar-Dine, remarqua Malko, Iyad Ab Aghala.

– C'est exact, reconnut Sidi Diarra, mais Ansar-Dine est entièrement entre les mains d'AQMI. Ce sont eux qui leur donnent de l'argent et des armes. Iyad est chargé de recruter de jeunes Touaregs pour rejoindre les groupes islamistes, afin de les lier davantage à la population locale. Mais l'organisation n'a aucune liberté de mouvement.

« Nous avons une grande inquiétude: il reste environ cinq ou six mille hommes de la Junte, sur les 10 000 de l'armée malienne. Le capitaine Sanogo fait tout ce qu'il peut pour se lancer à l'assaut des villes saisies ces derniers mois et pour en reprendre le contrôle.

– Cela vous débarrasserait des islamistes, remarqua Malko. Ils seraient obligés de retourner dans leurs Adrars, beaucoup plus au nord.

– C'est vrai, reconnut le Touareg, mais nous serions repoussés aussi. Les gens d'ici nous haïssent et nous méprisent. Or, le CDAO semble en passe de fournir à Sanogo du matériel pour lui permettre d'aller reconquérir le Nord... Il ne faut pas grand-chose.

– Que voulez-vous que je fasse? demanda Malko.

– Notre chef voudrait que les Américains freinent ce processus. Nous n'avons rien contre eux, au contraire. Nous pourrions donner des

informations précieuses sur les dépôts d'armes libyennes répartis dans le désert.

« Les Américains ont un poids politique important. S'ils prennent notre défense, on les écoutera. Nous serions prêts à organiser des élections dans le Nord.

Tout cela était assez confus. Malko termina sa salade niçoise et remarqua:

– Je doute que le State Department s'engage dans cette voie. Les Américains sont extrêmement prudents.

– Il faut que vous acceptiez de rencontrer notre chef, insista Sidi Diarra. On m'a relancé. Nous ne vous ferons courir aucun risque, mais il pourra s'expliquer avec vous.

Malko botta en touche.

– Cela ne dépend pas de moi. Je vais à nouveau poser la question. Quelles assurances pourriez-vous donner?

– Je ne sais pas, avoua son interlocuteur.

Malko pensa soudain à ce qui le préoccupait vraiment.

– Le MNLA se trouve toujours à Tombouctou?

– Bien sûr, pourquoi?

– Vous avez la possibilité de surveiller ou de savoir ce que font les gens de l'AQMI?

Surpris par sa question, le Touareg mit quelques secondes à répondre.

– Je pense, oui. Tombouctou est une petite ville. La population compte beaucoup de Touaregs sédentaires. Ils n'aiment pas les Arabes du nord. Même s'ils ne peuvent rien faire, ils voient tout ce qui se passe.

– Ce n'est pas suffisant, assura Malko. Nous avons besoin d'informations précises sur les plans de l'AQMI. Combien ils ont d'hommes, où vont-ils, ce qu'ils préparent.

– Ce n'est pas facile, répondit Sidi Diarra, mais vous pourriez poser la question si vous voyez notre chef.

Les Touaregs avaient vraiment envie de cette rencontre. Mais quelle était son « utilité » réelle?

– Je vais vous recontacter dans quelques jours, promit Malko.

Le Touareg s'empara de l'addition et ils se retrouvèrent dehors, dans la chaleur moite de la nuit tropicale. Chacun repartant de son côté.



Il n'était pas dans sa chambre depuis trois minutes que la ligne fixe sonna.

– Vous êtes rentré? demanda la voix douce de Malika Ahmar.

– Vous me surveillez? demanda Malko, d'un ton ironique.

– Non, j'étais dans le hall en train de prendre un café, je vous ai vu. J'ai envie de vous voir. Je peux monter?

Cette fois, c'était une invite directe. Difficile de refuser.

– Bien sûr, dit Malko.

Cinq minutes plus tard, la jeune femme s'encadrait dans la porte, vêtue d'une sorte de djellaba rose tombant aux chevilles, cachant tout son corps. Elle adressa un regard insistant à Malko et s'approcha de lui à le toucher.

– J'avais envie de vous, souffla-t-elle. Vous avez réveillé quelque chose en moi.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle l'embrassa. Profondément et longuement. Il sentit que sous sa djellaba elle ne portait pas grand-chose... La masse de ses seins s'écrasait contre sa poitrine et c'était le meilleur aphrodisiaque.

– Viens! dit-elle un peu plus tard.

En un clin d'œil, elle se débarrassa de sa djellaba. Effectivement, dessous, elle était nue. Un corps bronzé avec cette poitrine magnifique et un triangle de fourrure noire bien dessiné, au bas du ventre. Sans hésiter, elle s'agenouilla devant lui, s'attaquant à sa ceinture, dégageant son sexe et le prenant aussitôt dans sa bouche.

Elle ne mit pas longtemps à le réveiller. L'érotisme n'avait visiblement aucun secret pour elle.

– Joue avec mes seins, demanda-t-elle, s'interrompant quelques instants.

Malko n'eut pas de mal à obéir.

Finalement, elle arracha sa bouche de son membre désormais en

érection et fila jusqu'au lit.

– Maintenant, dit-elle. Fais-moi l'amour.

D'elle-même, elle se retourna à quatre pattes, offrant sa croupe où il s'enfonça aussitôt. Malika Ahmar poussa un soupir de plaisir. Bien abuté en elle, Malko la fit se relever, puis saisit ses seins, s'accrochant à eux pour la maintenir contre lui. C'était la bonne formule. Malika Ahmar se mit à gémir de plus en plus vite, tandis qu'il la perforait à grands coups de reins, ses mains crispées dans la chair tendre de la jeune femme.

Elle poussa un cri étranglé, mais ce n'était pas la semence qui jaillissait dans son ventre qui l'avait provoqué. Plutôt les doigts de Malko pinçant violemment les longues pointes de ses seins.

Il la laissa retomber en avant et elle s'aplatit sur le lit.

Plus tard, elle se retourna et soupira.

– Ce climat me donne toujours envie de faire l'amour.

– Comment faisais-tu avant de me rencontrer? demanda Malko.

– Je me caressais. Tous les soirs. En mettant un film X sur mon ordi, mais ce n'est pas la même chose.

– Bamako ne manque pas d'hommes pourtant, remarqua-t-il.

– Je n'ai jamais fait l'amour avec un Noir, rétorqua Malika Ahmar... Je ne pourrais pas. Je ne sais pas pourquoi. J'aurais peur qu'ils me déchirent. Ils ont souvent des sexes monstrueux.

De nouveau, une pluie violente frappait les vitres. Soudain, Malika Ahmar remarqua.

– Je connais l'homme à qui tu as remis de l'argent.

– Ah bon, dit simplement Malko.

– Oui, dit-elle, il s'appelle Boubacar Wagué. Je l'ai vu parfois à Gao. Il fait des tas de choses. Il s'était occupé d'une affaire d'otages, il y a quelques mois. Je pense qu'il a dû gagner beaucoup d'argent. Toi aussi, tu t'occupes d'otages?

– Pourquoi?

– Tu lui as donné de l'argent, beaucoup d'argent... Il y avait plusieurs sacs.

Malko se maudissait.

– Non, je ne m'occupe pas d'otages, assura-t-il. C'est vrai, je lui ai

donné de l'argent, mais je n'étais qu'un intermédiaire.

– Pour les Nations Unies? demanda-t-elle, avec une pointe d'ironie.

– Si on veut, dit Malko.

Malika Ahmar se pencha sur lui et l'embrassa.

– Je m'en fous! Ce que tu fais m'est égal, mais sois prudent, ce type mange à tous les râteliers. Il est en très bons termes avec les islamistes.

Elle était déjà debout et renfilait sa djellaba. Nouant ses cheveux en chignon.

– Tu m'as bien fait jouir! dit-elle en se serrant contre Malko. Je crois que je reviendrai.



Revenue dans sa chambre, Malika Ahmar ôta sa djellaba et repassa une blouse et un pantalon, avant de repartir en ville. Dans la petite voiture qu'elle avait garée sur le parking. Elle devait faire passer un message urgent.

CHAPITRE XV

Boubacar Wagué avait failli quitter la route dix fois, en parcourant d'une traite les 373 kilomètres séparant Douentza de Gao. Reparti vers cinq heures du matin, après quelques heures de sommeil agité, il avait beau tourner dans son cerveau les termes du problème, il ne voyait pas comment s'en sortir. Son coffre était vide, il avait juste assez d'argent sur lui pour payer son essence. Comment le MUJAO allait-il l'accueillir?

Il s'endormait au volant, aveuglé par la réverbération du ciel bas, plombé. Ici aussi, la saison des pluies arrivait.

C'était le désert, sans un village, depuis Gossi, petite bourgade vaguement touristique où les étrangers venaient admirer les éléphants, quand il y en avait encore...

En même temps, il avait hâte d'être à Gao. De se laver le cerveau. Il commençait à croiser quelques véhicules. Juste avant le pont Wabaria, il tomba sur un check-point: des Touaregs du MNLA qui fouillaient les véhicules, pillant tout ce qu'ils pouvaient.

Lorsque son tour arriva, Boubacar Wagué ouvrit son coffre sans le moindre état d'âme, répondit à l'interrogatoire succinct d'un Touareg et paya sans sourciller 10 000 francs CFA de droit de passage.

Sur le pont, quelques habitants essayaient de repêcher des armes pour les revendre. Les soldats en fuite s'en étaient débarrassés en les jetant dans le Niger.

Le Malien traversa la ville, se dirigeant directement vers la permanence du MUJAO. Un peu à l'écart. Deux pick-up lourdement armés stationnaient devant, avec une douzaine d'hommes. Lorsqu'ils virent la plaque de Bamako, plusieurs entourèrent le véhicule.

– Je viens rencontrer Adnan Abu Walid, annonça-t-il.

– Il n'est pas là. Qui es-tu?

– Boubacar Wagué. Il me connaît. Faites-le venir. J'ai besoin de me reposer. J'arrive de Bamako.

Ils le fouillèrent, puis le laissèrent pénétrer dans la bâtisse.

Après avoir bu un peu de thé, il s'allongea sur un tapis, cala sa tête sur un vieux coussin et plongea dans un sommeil épuis. À ce stade de fatigue, il se moquait de tout.



À peine réveillé, Malko fila à l'ambassade américaine. Sa conversation avec Malika Ahmar l'inquiétait. Sachant qu'elle était liée aux trafiquants de cocaïne qui, eux-mêmes, avaient des liens avec les islamistes. Or, Boubacar Wagué était à Gao. Une parole imprudente de Malika Ahmar pouvait déclencher des catastrophes.

Lewis Carroll, après l'avoir écouté, ne parut pas trop inquiet.

– Cette fille ne fait pas de politique, dit-il. Elle n'a pas de contacts avec les islamistes. Cela ne devrait pas poser de problème.

– Souhaitons-le, conclut Malko.

Il restait le problème du MNLA. Qu'il soumit à Lewis Carroll. Celui-ci l'écouta avec attention.

– Je pense qu'il faudrait explorer cette piste, répéta-t-il, le MNLA se trouve sur place et ils savent forcément beaucoup de choses sur leurs « alliés ». C'est à vous de voir.

– Qu'est-ce que le State Department pourrait leur offrir? demanda Malko. Je ne peux pas arriver les mains vides...

– De les écouter, fit l'Américain avec un certain cynisme. Ils sont très seuls.

– C'est peu.

– Il faut qu'ils donnent d'abord. De toute façon, attendons le retour de Boubacar Wagué.



Boubacar Wagué fut réveillé par un violent coup de pied dans le flanc gauche. Il sursauta et se dressa à demi, apercevant deux hommes debout dans la pénombre. En tenue du désert — longue tunique sur des pantalons, le tout couleur sable. Une cartouchière, des chargeurs de Kalach accrochés au torse, le cheich ne découvrant que les yeux.

Le Malien ne les reconnut pas.

Celui qui l'avait frappé l'apostropha.

– Le chef demande où tu as mis l’argent!

C’était le moment difficile.

– On me l’a volé, avoua Boubacar Wagué en se relevant.

– Volé? Tu te moques de nous, fit l’homme d’un ton menaçant.

Le Malien fouilla dans sa poche et en sortit le «reçu» délivré par les Touaregs qui l’avaient dépouillé.

Ils le regardèrent soigneusement, puis lancèrent:

– Tu vas t’expliquer avec le chef. Viens.

Ils le firent sortir et monter dans une Land-Cruiser avec quatre d’entre eux. Direction la sortie de la ville. Là où se trouvaient les otages algériens.

Une demi-heure plus tard, il se trouvait en face d’Adnan Abu Walid El Sarahoui, un Mauritanien au teint sombre parlant parfaitement français. Il écouta attentivement le récit de Boubacar Wagué, après avoir examiné soigneusement le « reçu ».

– Ce sont vos alliés, souligna le Malien. Il faut leur demander l’argent.

C’était de l’humour noir.

Le porte-parole du MUJAO ne releva même pas.

– J’accepte de te croire, fit-il. Tu n’as plus qu’à repartir à Bamako et à revenir. Si tu es fatigué, prend le bus. Bien sûr, tu reviens avec l’argent.

– Mais je ne peux pas le demander *deux* fois aux Algériens! gémit le Malien. Ils vont me tuer.

– C’est ton problème. Nous, on te tue si tu ne nous donnes pas cet argent. Voilà. On va te ramener à ta voiture.

– Je n’ai même pas de quoi acheter le fuel du retour, protesta Boubacar Wagué, ils m’ont tout pris.

– On va te faire le plein, et te donner deux jerricans. Tu nous rembourseras.

On le poussa dehors, direction Gao. Comme le chef l’avait promis, on lui fit le plein et on mit deux jerricans dans son coffre. Il avait largement de quoi regagner Bamako. Ruminant sa fureur, il se dit qu’il n’avait plus le choix. La seule façon de s’en sortir, c’était de balancer la cachette des otages à Ansar-Dine. Il sauvait sa tête et réglait le

problème de sa dette.

Ce n'était plus le moment d'aller voir sa « source » à Tombouctou. D'ailleurs, il allait aussi devoir rompre avec les Américains.

Le réservoir plein, après avoir embarqué quelques bouteilles de soda, il prit le chemin du pont enjambant le Niger. En dépit de sa fatigue, il se sentait l'esprit très clair et la rage lui donnait la force de se retaper 1200 kilomètres de mauvais goudron.

Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il n'aperçut qu'au dernier moment, derrière lui, deux Land-Cruiser arborant le drapeau noir des Salafistes, brodé d'un verset du Coran. Il se gara pour les laisser passer. À Gao, ce n'était pas un spectacle inhabituel.

Cependant, un des deux véhicules resta dans sa rue tandis que le second le doublait et lui faisait une queue de poisson pour le bloquer. Plusieurs combattants en descendirent et l'entourèrent.

– Le chef a oublié de te dire quelque chose! lança l'un d'eux. Tu reviens avec nous.

Boubacar Wagué protesta:

– Si je ne pars pas maintenant, je n'arriverai pas avant la nuit à Douentza.

C'est comme s'il avait parlé à un mur... L'autre braqua sa Kalach sur lui.

– Tu viens ou je te tue.

Il n'y avait aucune trace de plaisanterie dans sa voix, aussi Boubacar Wagué remonta dans sa Peugeot et fit demi-tour, repassant le pont.

Se demandant qui l'y attendait.



Adnan Abu Walid El Sarahoui discutait à voix basse avec un homme barbu, la cinquantaine, visiblement Touareg ou arabe; à cause de son teint clair. Plutôt bedonnant, grassouillet, le regard vif et le nez épaté.

À peine les deux mujahiddin eurent-ils fait entrer Boubacar Wagué qu'ils se retirèrent, laissant les trois hommes seuls.

– Veux-tu un peu de thé? demanda aimablement Adnan Abu Walid au Malien.

Celui-ci ne comprenait plus.

– Pourquoi m’as-tu fait revenir? demanda-t-il. Si tu désires que je te ramène de l’argent, il faut m’aider.

– Les Algériens attendront bien un peu, fit d’un ton léger Adnan Abu Walid El Sarahoui.

Un ton qui alerta le Malien, sans qu’il saisisse précisément la menace.

Il ne répondit pas et son interlocuteur lança:

– Tu connais mon ami Onlada Waouf? C’est un marchand important de la ville. Il nous aide beaucoup.

Boubacar Wagué se força à sourire.

– Non, dit-il. Qu’Allah le protège.

Le regard d’Adnan Abu Walid El Sarahoui se durcit brusquement et il lança d’une voix cassante:

– C’est toi qu’Allah devrait protéger mais Allah ne protège pas les chiens...

Le cœur dans la gorge, Boubacar Wagué demanda d’une voix étranglée:

– Moi? Pourquoi?

Les gens du MUJAO n’avaient pas pour habitude de parler en l’air. Adnan Abu Walid El Sarahoui s’arracha brusquement à ses coussins, saisit un bâton et se mit à frapper Boubacar Wagué, sur la tête, les épaules, le torse, en hurlant:

– Parce que tu es un traître! Tu travailles avec les Américains, nos pires ennemis! Ceux qui veulent nous détruire.

– C’est faux, je le jure sur Allah! hurla Boubacar Wagué, essayant de se protéger la tête.

– Chien! répéta le Mauritanien. Parjure! Ce sont les Américains qui te donnent l’argent. On t’a vu avec un de leurs agents; tu vas nous avouer tout de suite ce qu’ils t’ont demandé en échange.

Il écumait.

Lâchant son bâton, il cria quelque chose en arabe, faisant surgir plusieurs de ses hommes. Un autre ordre et ils ficelèrent Boubacar Wagué comme un saucisson. Oulada Waouf, le marchand, s’était resservit du thé et contemplait le lynchage avec une satisfaction

visible.

La porte s'ouvrit à nouveau sur deux guerriers transportant un énorme billot de bois qu'ils posèrent sur le sol de terre battue. Ensuite, ils saisirent Boubacar Wagué et le traînèrent jusqu'au billot, lui installant la tête dessus.

À ce moment, le marchand lança une phrase en arabe, aussitôt traduite par Adnan Abu Walid El Sarahoui.

– Il me conseille de te crever les yeux et de te couper la langue avant de couper ta tête de chien, précisa ce dernier. C'est une bonne idée.

Terrifié, Boubacar Wagué hurla:

– Je n'ai rien fait, je le jure! Je ne travaille pas avec les Américains!

Avec une lenteur calculée, Adnan Abu Walid El Sarahoui saisit le fourreau en argent d'un long poignard posé sur un coussin et en tira l'arme. La lame était longue, fine et effilée comme un rasoir.

– Je vais te tuer moi-même, chien, fit-il aimablement.

Il saisit les cheveux de Boubacar Wagué, lui rejetant la tête en arrière et posa le tranchant de la lame en travers de sa gorge. En sentant le froid de l'acier, le Malien hurla de plus belle.

Il suffisait que son bourreau donne un léger coup de poignet pour lui ouvrir la gorge d'une oreille à l'autre. La terre battue absorberait le sang. C'est ainsi qu'avait dû être égorgé le secrétaire du Consul algérien.

– Non! cria-t-il. Non!

Adnan Abu Walid El Sarahoui se pencha vers lui et demanda à voix basse:

– Tu veux sauver ta misérable vie?

– Oui, oui, ne me tuez pas, supplia le Malien.

– Si tu m'obéis, je ne te tuerai pas, promit son bourreau..

– Je le ferai! Je ferai n'importe quoi, promit Boubacar Wagué.

La lame s'éloigna de sa gorge.

– Voilà tes instructions, annonça le porte-parole du MUJAO.



Boubacar Wagué avait disparu dans le Nord depuis trois jours.

Aussi, quand Malko vit son numéro s'afficher sur l'écran de son portable, il se rua dessus.

La voix du Malien était tellement déformée qu'il faillit ne pas la reconnaître. Boubacar Wagué lança :

– Je suis en train de revenir. J'ai eu beaucoup de problèmes. On peut se retrouver devant chez moi. Dans une demi-heure?

— J'y serai, promit Malko.

Un quart d'heure après, il stoppait devant la maison de Boubacar Wagué. Le portail était fermé et il ne vit pas la voiture du Malien. Cependant, il n'eut pas à attendre longtemps. La Peugeot franchit le pont sur le canal cinq minutes plus tard, s'approchant de la maison. Malko aperçut un homme à côté de Boubacar Wagué qui se trouvait au volant.

La voiture s'arrêta en face de la maison, mais Boubacar Wagué n'en sortit pas tout de suite, en train de discuter avec son voisin. Malko s'approcha alors et fut frappé de constater que le Malien semblait avoir vieilli de dix ans. Son regard était hagard. L'homme à côté de lui était beaucoup plus jeune, avec une petite barbe et le crâne rasé.

La portière s'ouvrit enfin et Boubacar Wagué posa les pieds sur le sol, sans sortir de la voiture.

Curieusement, Malko vit son voisin le pousser vers l'extérieur.

Tous les feux rouges s'allumèrent aussitôt dans sa tête.

Instinctivement, il recula: Boubacar Wagué était maintenant debout à côté de la voiture.

– Boubacar! Ça ne va pas? lança Malko.

Le Malien ne répondit pas. Derrière lui, Malko aperçut le jeune barbu se glisser derrière le volant. Il passa la première et la Peugeot démarra brutalement, laissant Boubacar Wagué planté en face de Malko.

Celui-ci ne comprenait plus.

Soudain, le regard fou, Boubacar Wagué se mit à crier:

– Je ne veux pas mourir! Aidez-moi.

En même temps, il s'avavançait vers Malko. Ce dernier comprit immédiatement le danger. Il courut jusqu'à sa voiture, plongea dans la boîte à gants et en sortit le Beretta 92 remis par Lewis Carroll.

Boubacar Wagué avançait toujours vers lui d'une démarche d'automate, le bras gauche pendant le long du corps, la main droite crispée sur une sorte de poignée fixée sur son ventre.

– Arrêtez! cria Malko. Arrêtez!

Comme le Malien continuait à avancer, il tira, à coté de sa tête. Boubacar Wagué s'immobilisa. Malko réalisa soudain qu'il semblait avoir beaucoup plus d'embonpoint que d'habitude.

– Boubacar, cria-t-il, ouvrez votre chemise!

Le Malien lâcha la poignée et se mit à déboutonner sa large chemise bleue portée par-dessus son pantalon.

Malko sentit son sang se figer.

Entre la chemise et la peau de Boubacar Wagué, il y avait un véritable plastron d'explosifs, maintenu par une armature de cerceaux métalliques qui l'empêchait de s'en débarrasser.

CHAPITRE XVI

Terrifiant!

C'était le Golem des contes yiddish. Les bras légèrement écartés, engoncé dans sa carapace mortelle, les yeux hors de la tête, Boubacar Wagué pleurait, gémissant en boucle:

– Je ne veux pas mourir! Je ne veux pas mourir!

Il fit un pas en avant vers Malko et celui-ci brandit le Beretta 92.

– Restez où vous êtes, Boubacar. Ne bougez pas!

Le Malien sembla ne pas avoir entendu. Malko, de nouveau, visa à côté de sa tête et tira.

La détonation claqua dans l'air humide et, cette fois, Boubacar Wagué s'immobilisa.

Malko en profita pour s'abriter derrière sa voiture. La sueur lui dégoulinait sur le visage. Aux deux extrémités du chemin, des gens commençaient à se masser, à distance respectueuse.

Il essuya la transpiration qui lui coulait dans les yeux et cria de nouveau:

– Boubacar, restez où vous êtes, j'appelle des démineurs!

– Je ne veux pas mourir, répéta le Malien. Aidez-moi.

La petite poignée rouge sur son ventre devait déclencher la charge explosive. Les doigts de Boubacar Wagué l'avaient lâchée, mais Malko ignorait ce qu'il avait dans la tête: il ne pouvait courir aucun risque. L'explosion de la charge le balancerait comme un fétu de paille.

– Boubacar! cria-t-il, mettez les mains sur votre tête. Surtout, ne bougez pas.

Planté en plein soleil, la position du malheureux était inhumaine... Sans le quitter des yeux, Malko s'empara de son portable. Heureusement, Lewis Carroll répondit aussitôt et Malko put lui expliquer la situation.

– J'envoie du monde tout de suite, affirma l'Américain. Je préviens les Maliens aussi.

La scène était irréelle, avec cet homme debout au milieu de la route,

immobile, des larmes dégoulinant sur son visage. Plusieurs minutes s'écoulèrent jusqu'à ce qu'une voiture de police malienne arrive, crachant trois policiers, le torse protégé par des gilets en Kevlar G. K. qui rejoignirent Malko. Celui-ci leur expliqua la situation et ils se positionnèrent de façon à stopper la circulation des deux côtés.

Abasourdis.

Un quart d'heure s'écoula encore avant qu'un fourgon gris en plaques diplos s'arrête à côté du pont. Il en descendit plusieurs hommes, dont deux en tenue « martienne ». Du Kevlar blanc, un casque à la visière blindée et une sorte de collerette protégeant le cou. Ils s'approchèrent de la scène, se déplaçant avec la grâce de cosmonautes.

Lewis Carroll surgit à son tour.

– C'est notre équipe de déminage, expliqua-t-il à Malko. Ils ont été formés en Irak.

Un troisième homme surgit, un M.16 équipé d'une lunette à la main. Il prit position à côté à Malko et, à l'aide d'un petit haut-parleur, lança un avertissement à Boubacar Wagué.

– Gardez les mains en l'air. Si vous bougez, je serai obligé de vous tirer une balle dans la tête.

C'était le seul endroit où il n'y avait pas d'explosifs. Les deux démineurs s'avancèrent lentement jusqu'à la bombe humaine, jusqu'à la toucher. Tournant autour d'elle. L'un d'eux commença à examiner le dispositif compliqué qui empêchait d'ôter les explosifs. Des barres métalliques soudées, comme une sorte d'armure, avec des raccords cadénassés.

Il fallait les scier à la disqueuse pour libérer les charges fixées autour du torse. L'un d'eux revint vers Malko.

– Vous pouvez l'approcher si vous le souhaitez, dit-il. Pour l'instant, il n'y a pas de danger. On a été chercher une disqueuse.

Malko prit son courage à deux mains et rejoignit Boubacar Wagué. Aussitôt, le Malien lança d'une voix suppliante.

– Sauvez-moi! Je ne veux pas mourir!

– On va vous sauver! assura Malko. Qu'est-ce qui est arrivé?

– Donnez-moi à boire, implora Boubacar Wagué.

Malko retourna en courant jusqu'à sa voiture prendre une bouteille d'eau minérale et fit boire le Malien. Ensuite, il lui essuya le visage

avec son mouchoir.

– Ils se sont aperçus que je travaillais avec vous, les Américains, expliqua Boubacar Wagué d'une voix chevrotante. Ils voulaient me décapiter mais leur chef a eu cette idée, pour se débarrasser de vous en même temps. Il m'a fait escorter par un de ses hommes. C'est lui qui m'a forcé à sortir pour vous rejoindre.

– Comment l'ont-ils su? demanda Malko.

– Je ne sais pas exactement. Je crois que c'est un trafiquant de drogue installé à Gao qui les a avertis. Il avait eu un tuyau d'ici.

Malko pensa immédiatement à Malika Ahmar.

On réglerait les comptes plus tard.

– Ils vont vous libérer, assura-t-il. Vous avez vu votre « source »?

– Oui.

– Il vous a donné des informations?

– Oui.

– Lesquelles?

– Je vous le dirai lorsque vous m'aurez libéré. Sinon, vous allez me laisser mourir...

Le second démineur farfouillait dans les connections entre les charges explosives, essayant de les désamorcer. Il secoua la tête et jeta à Malko:

– Il y a un fil bleu, là, qui devrait couper le circuit, mais ceux qui ont fait ça sont des professionnels. Ça peut *aussi* déclencher l'explosion.

Encore trois minutes et l'homme à la disqueuse revint en courant. S'attaquant aussitôt à une des barres de fer qui ceinturaient le torse du Malien.

Les étincelles jaillissaient. Le bruit était épouvantable. Malko avait envie d'être ailleurs.

– Dépêchez-vous! supplia Boubacar Wagué, je vais tomber, je n'en peux plus.

– Courage! dit Malko, il n'y en a plus pour longtemps.

– Je ne veux pas mourir! répéta pour la centième fois le Malien.

Tout à coup, le second démineur en train d'écarter des fils avec sa pince métallique poussa un cri.

– *My God!* Il y a une minuterie!



Pendant quelques fractions de seconde, Malko ne comprit pas, puis le démineur le saisit par le bras, le tirant violemment en arrière.

– Planquez-vous! Ça peut sauter.

Le second démineur, jetant sa disqueuse, partit en courant aussi vite que le permettait sa tenue de cosmonaute. En un instant, Boubacar Wagué se retrouva seul, planté au milieu du chemin.

Malko se tourna vers le démineur qui avait découvert le dispositif retard.

– Qu'est-ce que cela veut dire?

– Ces salauds ont planqué une minuterie dans son dos. Un truc qui dure une heure. J'ignore quand la minuterie a démarré mais on ne peut plus approcher ce type. Ce serait du suicide.

– La minuterie a dû être déclenchée quand on l'a forcé à sortir de la voiture, conclut Malko.

Il regarda sa montre: en gros, cinquante minutes plus tôt. Il restait dix minutes.

— Combien vous faut-il pour le dégager? demanda-t-il.

— Entre vingt minutes et une demi-heure, décréta le démineur.

– Vous pouvez essayer?

L'Américain secoua la tête.

– Non, sir, je ne suis pas suicidaire. Personne ne peut sauver ce pauvre type. Sauf si la minuterie foire et ça arrive rarement... Il faut juste dire aux gens de s'éloigner. Il y a une sacrée charge. Vous-même, vous êtes trop près, il faut rentrer dans le jardin.

Malko était glacé d'horreur.

La voix de Boubacar Wagué lui vrilla les oreilles.

– Qu'est-ce qui se passe! Pourquoi sont-ils partis? Monsieur Malko, aidez-moi. Je ne veux pas mourir.

Malko avait la gorge trop serrée pour répondre. C'était atroce. Le

démineur lui glissa d'une voix égale:

– Mettez-lui une balle dans la tête, sir, c'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre. Avec prier pour son âme...

Seul au milieu de la chaussée de latérite rouge, Boubacar Wagué tournait sur lui-même comme un derviche, les mains toujours nouées sur sa tête, psalmodiant sa supplique: « Je ne veux pas mourir! »

Poussée par des policiers maliens arrivés en renfort, la foule massée de tous les côtés, reculait. Bientôt, Boubacar Wagué se trouva au milieu d'un grand vide.

C'est alors qu'il aperçut les deux démineurs en train de regagner leur véhicule et comprit.

Il poussa un cri déchirant:

– Ne me laissez pas! Je ne veux pas mourir. Mon Dieu!

Brusquement, il tomba à genoux sur la chaussée, pleurant, se tapant la tête contre le sol.

Malko avait envie de vomir. Il sentit une main le tirer en arrière.

– Patron, vous ne pouvez pas rester là. Rentrez dans le jardin. À l'abri du mur de pierre.

Malko baissa le bras, serrant toujours la crosse de son Beretta 92. Le démineur avait raison. La seule chose à faire était de tirer une balle dans la tête de Boubacar Wagué. Mais il n'y arrivait pas.

Et si la minuterie se détraquait? Sans trop savoir comment, Malko se retrouva dans le jardin de la maison du Malien. Tout autour de lui, il aperçut des silhouettes à plat ventre sur le sol. On pesa sur ses épaules pour qu'il en fasse autant.

Il avait honte.

L'odeur grasse de la latérite lui remplissait les narines.

Les cris de Boubacar Wagué continuaient, stridents, déchirants, avec toujours le même mantra:

« Je ne veux pas mourir. »

Malko avait envie de se boucher les oreilles. Il baissa les yeux sur sa montre, calculant que cela faisait une heure, à une ou deux minutes près. Il regardait, fasciné, la trotteuse qui grignotait les secondes.

Il n'osait plus relever la tête, essayait de ne pas entendre les cris

désespérés de Boubacar Wagué qu'il ne voyait plus. Abandonné, seul, avec son corset d'explosifs. Malko se mit à prier, de toutes ses forces pour que l'heure de l'explosion soit passée, pour que la minuterie n'ait pas fonctionné.

L'explosion brutale l'assourdit. Projeta un mélange de pierres et de poussière qui balaya le jardin, brisant les vitres de la maison de Boubacar Wagué.

Assourdi, hébété, Malko se releva, comme les gens autour de lui et il gagna le portail arraché par le souffle. Des volutes de fumée noire montaient dans le ciel. Là où s'était tenu Boubacar Wagué, il n'y avait plus qu'un trou noir dans la latérite rouge.

CHAPITRE XVII

– Que Dieu ait son âme! murmura Lewis Carroll d'une voix blanche.

Malko ne répondit pas, encore choqué. Il venait de regagner l'ambassade américaine où les avaient précédés les démineurs qui n'avaient pu réussir à sauver Boubacar Wagué. Leurs adversaires avaient raté Malko, mais pas le Malien. Leurs méthodes rappelaient l'Irak ou l'Afghanistan. Tous les espoirs de la CIA venaient de se désintégrer. Il fallait repartir à zéro...

– Vous savez ce qui s'est passé? demanda le chef de Station de la CIA à Malko.

– Je m'en doute, fit celui-ci. Malika Ahmar travaille avec les trafiquants de Gao; elle m'a vu donner l'argent à Boubacar Wagué. Or, apparemment, elle pense que je travaille avec les Américains. Elle a dû prévenir ses sponsors de Gao, qui ont répercuté sur le MUJAO...

« Boubacar m'avait dit qu'il avait des informations de sa « source » de Tombouctou. Hélas, il voulait qu'on le débarrasse de sa charge d'explosifs avant de parler...

Un ange passa et disparut dans un nuage de fumée noire. Le cas Boubacar Wagué était clos. C'était pourtant ce qui avait provoqué la venue de Malko à Bamako.

Les deux hommes se dévisagèrent. Malko comprit à quoi pensait Lewis Carroll. Il alla au devant des désirs de l'Américain:

– Compte tenu des circonstances, annonça-t-il, je suis prêt à tenter le contact avec le Touareg, avec une sécurité minima. Sinon, je n'ai plus qu'à reprendre l'avion.

Il crut que Lewis Carroll allait lui sauter au cou...

– J'escomptais votre réaction! fit chaleureusement le chef de Station de la CIA. Aussi, j'avais préparé le dossier.

Il alla jusqu'à son bureau et en ramena une mince chemise rosé qu'il ouvrit.

– Voilà, résuma-t-il. Le MNLA est un mouvement très éclaté. Il n'y a pas de leader affiché, mais plusieurs « têtes ». Notre ami, le colonel

Coulibaly, m'avait fourni la liste des quatre hommes les plus importants. Tous des colonels. Celui qui m'intéresse est le colonel Mohammed Ag Najim, un ex-officier de l'armée libyenne. Il avait fui en Libye à la suite de la mort de son père, tué lors de la rébellion touareg de 1963.

« C'est quelqu'un de sérieux, et, surtout, c'est lui qui représente le MNLA à Tombouctou. Il est donc susceptible de nous donner des informations.

– Je vais transmettre ce nom à Sidi Diarra, promet Malko. Mais qu'est-ce que je vais lui offrir en échange d'éventuelles informations? Ils ne sont pas idiots: ils ont besoin d'une carotte.

– Absolument! confirma Lewis Carroll. J'ai un peu tordu le bras au State Department, en soulignant l'importance pour nous d'éviter une catastrophe.

Si les Touaregs fournissent ce que nous demandons, les États-Unis prendront officiellement position pour une autonomie de l'Azawad, *dans* le cadre du Mali. Des discussions pourraient se dérouler au Burkina entre le MNLA et le Premier Ministre malien, chapeautées par notre ambassadeur à Ouagadougou, qui va recevoir des instructions en ce sens.

– Il n'y a plus qu'à espérer que je ne vais pas me jeter dans la gueule du loup! conclut Malko. Ce qui s'est passé aujourd'hui prouve qu'on a affaire à des gens féroces et malins.

– Et l'homme qui se trouvait dans la voiture avec Boubacar Wagué? Celui qui a armé la charge explosive? demanda l'Américain. Il appartient sûrement au MUJAO.

– Il faudrait demander aux Maliens de retrouver la voiture de Boubacar Wagué avec laquelle il s'est enfui, dit Malko. Cela donnerait peut-être une piste...

– Je vais le faire tout de suite, promet Lewis Carroll.



Malko traversait le hall du « El Farouk » quand il se heurta presque à Malika Ahmar, son ordinateur à la main. La jeune femme lui adressa un sourire chaleureux.

— Ça va?

– Pas vraiment, répondit Malko, avec une certaine sécheresse.

La jeune femme sentit sa gêne et demanda aussitôt.

– Qu'est-ce qu'il y a? Vous avez l'air de m'en vouloir.

– Venez, fit Malko. Je vais vous expliquer.

Ils s'installèrent dans les grands fauteuils, au pied de l'écran plat et il attaqua immédiatement.

– Vous n'avez pas entendu une explosion, il y a deux heures environ?

Malika Ahmar secoua la tête.

– Non, mais j'étais de l'autre côté de la ville, près du palais présidentiel. Pourquoi?

– Cette explosion a tué Boubacar Wagué, l'homme à qui vous m'avez vu remettre de l'argent. On l'avait transformé en kamikaze.

Il expliqua ce qui s'était passé et la jeune femme se mordit les lèvres.

– On n'a jamais vu cela ici.

– Je pense que vous êtes responsable de la mort de ce garçon, enchaîna calmement Malko.

– Comment? protesta la jeune femme. Je ne connais personne du MUJAO. Je n'y suis pour rien.

En dépit de ses protestations, Malko la sentait déstabilisée. Il décida de mettre cartes sur table.

– Malika, dit-il, je sais qui vous êtes. Vous travaillez avec le cartel de la drogue de Gao. Vous leur servez d'intermédiaire avec les pourvoyeurs colombiens. La police d'ici vous connaît. Vous êtes une criminelle.

La jeune femme avait pâli. Malko demanda brutalement.

– Pourquoi vous êtes-vous intéressée à moi? Le soir où vous m'avez emmené faire l'amour dans votre chambre, on a fouillé la mienne. Que cherchait-on? Pourquoi? Avec ce qui vient de se passer, je peux vous faire arrêter par la Sécurité d'État.

Malika Ahmar demeura silencieuse quelques instants, semblant peser le pour et le contre, puis, d'une voix blanche, dit à voix basse:

– Mes associés pensaient que vous apparteniez à la DEA. Que vous étiez ici pour démanteler Air Cocaïne.

– C'est pour ça que vous avez couché avec moi?

Une lueur furieuse passa dans les prunelles sombres de Malika Ahmar qui répliqua sèchement:

– Non, je ne mélange jamais le travail et le plaisir. Pour le reste, je viens de vous dire ce qu'il en est. Je crois comprendre ce qui est arrivé. J'ai effectivement mentionné cet échange d'argent à un de mes sponsors de Gao. Pensant que ce Boubacar Wagué travaillait, lui, pour la DEA.

– Ce n'était pas le cas, affirma Malko.

Malika Ahmar lui jeta un regard vif.

– Vous travaillez tous les deux pour les Américains...

– Je ne m'occupe pas de drogue, affirma Malko. Pas plus que Boubacar Wagué. Vous êtes donc responsable de sa mort...

– Je n'ai jamais voulu provoquer sa mort, affirma la jeune femme vigoureusement. Ce ne sont pas non plus les gens que je connais à Gao qui en sont responsables. Ce ne sont pas leurs méthodes. J'ignore ce qui s'est vraiment passé.

– Je ne peux pas vous croire, fit sèchement Malko. Je pense que vous risquez de rester longtemps à Bamako.

– Pourquoi? demanda-t-elle d'une voix imperceptible.

– Parce que nous allons demander à la Sécurité d'État de vous arrêter. Afin d'éclaircir la mort de Boubacar Wagué.

Il vit le sang se retirer du visage de Malika Ahmar.

– Ne faites pas cela! murmura-t-elle. Les prisons ici, sont atroces. Je serais violée tous les jours.

– Cela vaut mieux que de finir comme Boubacar, remarqua cruellement Malko.

– Je vous en prie, répéta-t-elle, ne faites pas cela.

– Vous accepteriez de m'aider?

— À quoi?

– Je suis dans l'anti-terrorisme, révéla Malko. Je sais que vos amis ne font pas de politique, mais, *aussi*, qu'ils sont liés aux mouvements islamistes. Par intérêt. Nous craignons une action de certains groupes extrémistes comme l'AQNI. Nous avons besoin d'informations sur leurs projets, maintenant qu'ils se sont rapprochés de Bamako, en occupant

Tombouctou et Gao. Vos amis, là-bas, pourraient peut-être avoir des informations.

Malika Ahmar secoua la tête.

– C'est très difficile.

Malko se leva.

– Réfléchissez. Ne cherchez pas à quitter Bamako, vous seriez arrêtée.

Il quitta la jeune femme sur cette flèche de Parthe. Se demandant s'il allait vraiment pouvoir la « retourner ». Les trafiquants de Gao n'éprouvaient sûrement aucune tendresse pour les *Katibas* de l'AQMI. S'ils pouvaient se faire des amis à bon compte, ils n'hésiteraient pas. C'étaient des gens pragmatiques.

Cependant, c'était encore un « *very, very long shot* ». La piste Touareg était plus chaude.



Sidi Diarra était attablé devant une bière au Café du Fleuve, à côté d'une jeune femme qui s'esquiva aussitôt dès que Malko s'approcha de leur table.

Le Touareg l'accueillit avec un sourire chaleureux.

– Vous avez de bonnes nouvelles?

– Peut-être, dit Malko. Vous pensez pouvoir toujours organiser cette rencontre?

Le visage de Sidi Diarra s'éclaira.

– Bien sûr! Vous êtes prêt à partir?

– Cela dépend. Je veux rencontrer le colonel Mohammed Ag Najim. Qui, normalement, se trouve à Tombouctou.

Sidi Diarra ne fit aucun commentaire.

– Donnez-moi vingt-quatre heures pour voir si c'est possible, dit-il simplement.



Malko n'avait pas trouvé le sommeil facilement. Revoyant la silhouette pitoyable de Boubacar Wagué, suppliant qu'on le laisse vivre. L'explosion qui l'avait réduit en chaleur et en lumière faisait encore vibrer ses tympan.

La journée s'était écoulée lentement. Son portable sonna. C'était Sidi Diarra.

– Les choses se sont passées plus vite que prévu, dit-il. Pouvez-vous me retrouver au *Tumast*, le centre culturel artisanal du nord Mali, dans une heure? C'est dans la rue 420, en face l'hôtel.

– J'y serai, promit Malko.



Malko évita de justesse, à un croisement, un Malien tirant un canapé et deux énormes fauteuils recouverts de velours marron, en équilibre sur un chariot. Le Tumast se trouvait dans une rue au sol de latérite défoncé. Il franchit la porte, traversa une cour et aperçut une tente aux parois de toile orange, surmontée d'un toit de chaume.

Un homme en djellaba verte en émergea et vint vers lui, la main tendue.

– Votre ami ne va pas tarder, dit-il. Venez.

A l'intérieur le sol était recouvert de tapis, avec des lits de camp, des canapés. Une petite télé. Malko venait de s'asseoir, quand Sidi Diarra surgit à son tour.

Rayonnant.

– Tout est arrangé! lança-t-il. Je vais vous montrer comment cela va se dérouler.

Il déplia une carte du Mali sur la table ronde et posa l'index sur Bamako.

– Voilà, dit-il, si vous êtes d'accord, nous partirons d'ici dans deux jours, vers cinq heures du matin. Nous avons près de 700 kilomètres à parcourir pour atteindre Douentza.

– Pourquoi aller si loin? demanda Malko.

– La zone « libérée » s'arrête entre Mopti et Douentza, expliqua le Touareg. Nous ne pouvons pas aller plus loin. Certes, il n'y a plus d'armée malienne, mais il y a encore la gendarmerie. S'ils voyaient un

convoi du MNLA, les gendarmes pourraient mal réagir et déclencher un incident grave. En plus, nos chefs ont toujours dit que nous ne revendiquions rien au sud de Douentza.

« Cette ville est actuellement une zone neutre où tout le monde se croise, y compris les groupes islamistes. Ils nous ignorent. Nous les ignorons.

– Vous ne vous êtes jamais combattus? demanda Malko.

– Non, même si nous n'avons pas les mêmes valeurs. Bien sûr, ils sont plus armés que nous et plus féroces, aussi. Mais ils ne cherchent pas l'affrontement.

– D'où viendront vos gens?

– De Tombouctou.

– Ils seront nombreux?

– Une dizaine de véhicules, 4 × 4 et pick-up.

– Ce n'est pas très discret, remarqua Malko.

Sidi Diarra sourit.

– Nous ne pouvons pas faire moins. Mais je vous rassure: le rendez-vous aura lieu dans un endroit secret où seuls quelques véhicules viendront.

– Où?

– À Débéré, un petit village au nord de Douentza, sur la route de Tombouctou, peuplé uniquement de Touaregs sédentaires. Là, nous serons en sécurité.

« Nous avons compté deux heures. Est-ce que cela suffira?

– Je pense, dit Malko. Vers quelle heure prévoyez-vous le rendez-vous?

– Inch Allah, si la piste n'est pas trop mauvaise, entre six heures et sept heures du soir. Ensuite, le colonel Mohammed Ag Najim repartira vers le Nord et nous coucherons sur place pour repartir le lendemain matin. Ce serait trop dangereux de rouler de nuit.

« Bien entendu, personne ne saura que vous êtes un étranger. Avant le départ, on vous mettra une tenue touareg, qui ne laisse pratiquement que les yeux visibles. Vous n'aurez à parler à personne, donc on ne se rendra pas compte que vous ne parlez pas le *tamashek*. Si vous le souhaitez, vous serez armé.

« Qu'en pensez-vous?

– Personne ne sera au courant de ce voyage? interrogea Malko. Vous savez que si les islamistes apprenaient ma présence, ils feraient n'importe quoi pour me capturer.

– Nous le savons, reconnut Sidi Diarra. Il n'y a pas de traîtres dans nos rangs. Je m'en porte garant.

Belle assurance.

Malko comprit qu'il lui était difficile de reculer.

– D'accord, dit-il, je serai ici dans deux jours, à cinq heures du matin.

– Venez un peu avant, qu'on vous équipe, conseilla le Touareg.

Malko était quand même tendu: depuis des mois, aucun étranger ne se risquait au nord de Bamako. Même à Mopti, pourtant encore contrôlé par le gouvernement central. Les islamistes avaient des espions partout pour leur signaler les étrangers, otages potentiels.

Il allait prendre un risque démesuré.

CHAPITRE XVIII

Sanda Bouamana finissait d'éplucher le long article de l'Essor consacré au meurtre de Boubacar Wagué, dans lequel il découvrit quelques détails macabres, comme le fait d'avoir retrouvé la tête du Malien à près de cinquante mètres du lieu de l'explosion.

C'était, certes, ce qui était attendu et il se félicitait que les spécialistes américains du déminage n'aient pas pu venir à bout de la machine infernale concoctée par Nabil Makhoul, l'artificier du MUJAO. Lui-même n'avait fait qu'enclencher la minuterie. Seulement, sa joie était loin d'être complète: il n'y avait pas un mot de l'agent de la CIA qui aurait dû mourir en même temps que Boubacar Wagué.

Visiblement, il avait pu échapper à l'explosion.

Or, son élimination était le but principal de l'opération. Sinon, il aurait été beaucoup plus simple de décapiter Boubacar Wagué à Gao et d'envoyer ensuite sa tête aux Américains, comme avertissement.

La pénétration du réseau MUJAO par ces derniers traumatisait ses dirigeants. À leurs yeux, l'Amérique était leur principal ennemi, car le plus puissant et le plus engagé dans la lutte contre le terrorisme islamiste.

Sanda Bouamana, qui aurait dû rapatrier la Peugeot de Boubacar Wagué à Gao, n'était plus pressé de partir. Il était responsable de l'échec partiel de sa mission.

Ce qui pouvait lui valoir une punition sévère.

Normalement, il devait regagner Gao après la double exécution. Désormais, la tentation de rester à Bamako était grande...

Seulement, c'était un aveu d'échec, et, peut-être, pire. Il lui restait une possibilité: réparer son erreur en tuant lui-même l'agent de la CIA. Hélas, c'était plus facile à dire qu'à faire. Trouver une arme était, certes, aisé. Mais Sanda Bouamana n'était pas un combattant. En plus, il ne disposait pas de la logistique nécessaire à une telle opération. L'homme qui avait « traité » Boubacar Wagué était sur ses gardes et, presque certainement armé. Même si Sanda Bouamana n'était pas repéré par la Sécurité d'État, il savait que celle-ci entretenait en permanence des agents à l'hôtel El Farouk. Il se ferait repérer facilement.

Donc, sa seule solution était de ramener à Gao la Peugeot de Boubacar Wagué comme prise de guerre. Là-bas, les voitures se vendaient bien, filant ensuite sur l'Algérie avec de faux papiers.

Il fallait simplement qu'il trouve des pneus neufs, car ceux en place ne supporteraient pas le voyage.

Il enfourcha sa Z-power et partit rue 231 où se trouvaient tous les marchands de pièces de voitures.



– Voilà un Thuraya²², dit Lewis Carroll. C'est le dernier modèle, il suffit que vous appuyiez sur ce bouton pour qu'il émette automatiquement votre position. Nous avons communiqué ce numéro à toutes nos stations d'écoutes de la région. Cela va vous permettre de rester en contact avec nous en permanence. Et d'appeler au secours, si besoin est.

Malko lui adressa un sourire ironique.

– Et qu'est-ce que vous pourrez faire? À part connaître l'endroit où j'ai été tué ou enlevé?

L'Américain demeura muet: c'était la stricte vérité.

– Je ne peux rien de plus, souligna-t-il.

C'était vrai: les Américains ne disposaient d'aucune force d'intervention dans la région, ni drones, ni avions.

À partir du moment où Malko quittait Bamako, il était entièrement livré à lui-même.

C'était le jeu.

– Faites une vacation chaque deux heures, proposa Lewis Carroll, afin que nous puissions vous suivre.

«Le fait que vous ne soyez pas Américain vous assure quand même une certaine protection.

Nouveau sourire de Malko.

– Disons que le prix de ma rançon sera moins élevé, répliqua celui-ci.

Il lui restait moins de vingt-quatre heures pour changer d'avis, tout en sachant qu'il ne le ferait pas.

La poignée de mains du chef de Station de la CIA fut longue et chaleureuse.

– Il nous faudrait beaucoup de gens comme vous à l'Agence, souligna-t-il, nous sommes en train de devenir une boîte de bureaucrates.

Le flatteur vit toujours aux dépens du flatté....

Quand Malko se retrouva au volant de sa voiture, il éprouvait une sorte d'excitation mêlée d'angoisse. Il allait encore jouer sa vie à la roulette russe.

En traversant le lobby du « El Farouk », il aperçut Malika Ahmar en grande conversation avec un homme au type hispanique prononcé, le visage en lame de couteau et les cheveux rejetés en arrière.

Elle ne le vit pas.

Retourné dans sa chambre, il prit le temps de prendre une douche, puis s'étendit sur le lit. Dans quelques heures, il allait de nouveau affronter le danger.

La silhouette de Malika Ahmar passa devant ses yeux. Il était partagé. La jeune femme n'avait pas voulu, sciemment, la mort de Boubacar Wagué, mais en était quand même responsable. Après tout, il lui avait fait une proposition. C'était intéressant d'avoir sa réponse.

Il appela sa chambre: personne.

Il essaya alors la réception et dit à l'employé:

– Je voudrais dire un mot à Mlle Ahmar qui se trouve dans le hall.

Quelques instants plus tard, la jeune femme disait « allô ». Sans savoir visiblement qui l'appelait.

– Je vous ai fait une proposition, dit Malko. Qu'en pensez-vous?

Il y eut un blanc, puis Malika Ahmar fit d'une voix hésitante:

– Ici, je ne peux pas vous parler. Je peux vous appeler plus tard? Quand la personne avec qui je suis sera partie.

– J'attends votre appel, conclut Malko avant de raccrocher.



Sanda Bouamana avait acheté quatre pneus qui avaient à peine servi pour 100 000 francs CFA. Le vendeur le suivait sur sa moto, ayant passé les pneus autour de son corps pour les transporter plus facilement, ce qui le transformait en bibendum. Arrivés dans la cour où la Peugeot était garée, ils se mirent au travail pour l'équiper des nouveaux pneus. Ensuite, il n'y avait plus de problème. Les policiers maliens n'étant pas informatisés, le numéro de la voiture de Boubacar Wagué n'avait surement été communiqué à personne.

Donc, il sortirait de Bamako sans encombre.



Malko attendait, regardant distraitement la télévision. Malika Ahmar n'avait pas donné signe de vie.

Le coup de sonnette le fit sursauter.

Sans même prendre son Beretta 92, il alla ouvrir. Malika Ahmar se tenait dans l'embrasure, vêtue d'une blouse de satin noire et d'une jupe droite, au-dessus du genou.

Malko ne put s'empêcher de remarquer qu'elle n'avait pas mis de soutien-gorge. Les longues pointes de ses seins se dessinaient sous le tissu.

– Je suis désolée, dit-elle, mon rendez-vous a été plus long que prévu.

Elle avait quand même pris le temps de se changer...

– Entrez, dit Malko.

Ils avaient repris un vouvoiement un peu contraint. La jeune femme alla s'asseoir dans l'unique fauteuil et croisa ses jambes dans un geste volontairement sensuel.

– Je suis à votre disposition, fit-elle. Que voulez-vous de moi pour ne pas me poser de problème?

– Je vous l'ai dit, répliqua Malko. J'ai besoin d'informations sur les projets des groupes islamistes. Vos amis de Gao peuvent sûrement en avoir. Si vous leur expliquez qu'au cas où ils refuseraient, ils seraient privés de vos services.

La jeune femme demeura impassible.

– Je peux leur demander, mais c'est impossible par téléphone ou

messenger.

– Tant pis, conclut Malko. Dans ce cas, je vais demander à la Sécurité d'État de s'assurer de votre personne.

– Attendez! fit Malika Ahmar. Je dois aller à Gao ces jours-ci. De vive voix, je peux leur demander.

Là, il la sentait sincère.

— Et si, une fois à Gao, vous disparaissiez? objecta-t-il.

— Je dois revenir à Bamako, précisa-t-elle. Pour rencontrer une personne importante.

Sûrement un trafiquant de cocaïne.

– Bien, conclut Malko, je vous donne encore une chance. Quand partez-vous à Gao?

– Je ne sais pas encore. Je vous le dirai.

Elle se leva et leurs regards se croisèrent.

– Vous savez, dit-elle spontanément, je n'ai pas couché avec vous sur ordre. Ce n'est pas mon genre. À vos yeux, je suis une criminelle, mais je ne suis pas une pute.

Debout, en face de lui, un peu déhanchée, le regard plongé dans le sien. Extrêmement désirable. Malko éprouva brutalement une pulsion sexuelle pour cette femme qui, de toute évidence, s'offrait. Dans quelques heures, il allait de nouveau affronter le danger, peut-être pire.

Ce qui faisait monter la pression de sa libido, comme toujours. Chez lui, le couple Éros-Thanatos fonctionnait admirablement.

– Je vous crois, dit-il. Puisque nous sommes d'accord, allons dîner.



Tout le temps du repas au Badala, Malko n'avait pu s'empêcher de regarder les seins de Malika Ahmar jouant librement sous la soie noire. En s'habillant de cette façon, elle savait ce qu'elle faisait...

Il n'avait plus parlé de rien.

Dans la voiture qui les ramenait au El Farouk, elle demeura silencieuse. Ils prirent l'ascenseur ensemble. La jeune femme n'appuya

pas sur le bouton de son étage et dit:

— Je vais vous donner un numéro pour me joindre éventuellement à Gao.

Elle le suivit dans sa chambre.

Malko alluma et Malika Ahmar se glissa derrière lui. Et, soudain, la pièce se trouva à nouveau plongée dans le noir. La jeune femme venait d'éteindre.

Quelques fractions de seconde plus tard, Malko sentit un corps se presser contre lui, dans une obscurité relative. Malika Ahmar venait de lui envoyer un signal muet mais parfaitement explicite: elle ne faisait l'amour que de cette façon.

Lorsque la bouche de la jeune femme s'écrasa contre la sienne, il se laissa aller. Retrouvant ses seins, puis descendant plus bas. Glissant la main entre ses cuisses jusqu'à trouver un sexe déjà humide d'émotion. Pour faciliter sa caresse, Malika Ahmar ouvrit les jambes autant que le lui permettait sa jupe droite.

En même temps, elle aussi atteignait son sexe.

Ils oscillaient debout dans la pénombre, comme deux ivrognes. Atterrissant finalement sur le lit.

D'elle-même, la jeune femme releva sa jupe sur ses hanches et ouvrit encore plus les jambes, saisissant le sexe raidi de Malko pour le plonger dans son ventre. Tout en la prenant, il se mit à lui maltraiter les seins, sans douceur, lui arrachant des soupirs de plaisir et de petits cris de douleur. Il avait l'impression de se servir d'une prise de guerre.

Ce qui réveilla ses fantasmes...

Doucement, il ressortit du ventre de Malika et la prenant par les hanches, la fit mettre à quatre pattes sur le lit, puis se glissa derrière elle. Lorsqu'il posa son sexe à l'ouverture de ses reins, il éprouva toujours la même sensation délicieuse. Un mélange de transgression et de plaisir physique au contact de cet orifice étroit qu'il allait forcer.

Depuis qu'ils étaient entrés dans la chambre, ils n'avaient pas échangé un mot. Aussi, la voix rauque de Malika lui envoya une violente décharge d'adrénaline dans les artères, lorsqu'elle dit:

— Vas-y! Viole-moi, salaud!

C'était trop.

La tenant solidement aux hanches, il donna un puissant coup de reins, se projetant en avant. Comme toujours, il y eut quelques fractions de seconde exquises, tandis que le sphincter résistait. Puis, d'un coup, son sexe plongea dans la jeune femme qui poussa un cri.

Malko donna un second coup de reins qui lui permit de s'enfoncer jusqu'à la garde dans l'étroite ouverture. Plus rien ne pouvait l'empêcher de sodomiser cette belle femelle.

Alors, il saisit le satin du chemisier à deux mains et se mit à malaxer violemment les seins magnifiques de Malika Ahmar, tout en se démenant dans sa croupe.

D'abord, elle gémit, ensuite, elle cria, puis, elle hurla...

Malko n'était plus qu'un animal déchaîné. La perforant de brutales poussées, tout en tordant ses seins à travers le satin noir.

Malgré la clim, il était en nage...

Les doigts crispés dans les draps, Malika Ahmar envoyait sa croupe en arrière comme pour l'encourager à la sodomiser encore plus violemment.

Soudain, Malko sentit la sève monter de ses reins. C'était irrépessible. Alors, sadiquement, il serra entre ses doigts les longues pointes des seins, à travers le satin.

Malika Ahmar hurla.

De douleur.

Seulement, en même temps, ses muqueuses se resserrèrent autour du sexe qui la transperçait et Malko eut l'impression d'être comprimé par une main invisible.

À son tour, il hurla.

Mais ce n'était pas de douleur.



L'aube pointait à peine.

À l'entrée du pont des Martyrs, l'imposante silhouette de l'Hôtel Libya se découpait sur un fond rouge. Le soleil se levait paresseusement, mais puissamment.

Malko tourna à gauche pour gagner le centre touareg Tunast. Il

avait peu dormi. Malika Ahmar n'était partie de sa chambre que vers trois heures du matin, après lui avoir administré une fellation qui lui avait arraché ses dernières parcelles d'érotisme. Elle était ensuite repartie dans sa chambre, toujours habillée. Ils n'avaient échangé que des soupirs et des cris et c'était mieux ainsi. Bien entendu, elle ignorait que Malko quittait l'hôtel deux heures plus tard.

Les rues de Bamako étaient encore pratiquement désertes.

Malko gara sa voiture devant le centre et poussa la porte. Sidi Diarra était déjà dans la tente avec l'homme en djellaba verte. Tous les deux en train de boire du thé.

— Voilà votre tenue, annonça Sidi Diarra à Malko, en lui tendant un paquet.

Une longue tunique et un pantalon large, couleur sable, puis un cheich qui semblait mesurer des kilomètres. Malko se changea dans un coin de la tente, puis Sidi Diarra l'aïda à enrouler le cheich autour de sa tête, de façon à dissimuler la plus grande partie du visage.

Quand il aurait des lunettes de soleil, on ne verrait strictement rien de ses traits. Une large ceinture complétait le « déguisement ». Malko y enfouit son pistolet, remplissant les profondes poches du pantalon de chargeurs, d'argent et de différents papiers. Dont son passeport.

— Rentrez votre voiture dans la cour, conseilla le Touareg. C'est plus prudent.

Quand ils furent prêts à partir, il était cinq heures et demie. Le temps de prendre place dans une Range-Rover, couleur sable elle aussi, Sidi Diarra au volant. Lorsqu'ils franchirent le pont des Martyrs, il y avait déjà de la circulation, les gens qui venaient travailler en ville. Au carrefour Falladié, ils prirent à gauche, vers Segou. Plus de deux cents kilomètres.

— La musique ne vous dérange pas? demanda poliment le Touareg.

Il mit le CD d'une femme à la voix cristalline, chantant dans une langue inconnue.

Très vite, Malko se sentit terrassé par le sommeil. Il n'avait décidément pas assez dormi... Il avait l'impression fallacieuse de partir en vacances... Sans s'en rendre compte, il s'endormit.

Sidi Diarra le réveilla, en le secouant, beaucoup plus tard.

— Nous sommes à Segou. Vous voulez boire et manger quelque

chose?

— Un café, réclama Malko.

Ils s'installèrent à une terrasse, au milieu de chauffeurs de camions et des passagers d'un bus. Le ciel était couvert, plombé, mais il ne pleuvait pas encore. Un quart d'heure plus tard, ils repartirent. La route était monotone, coupée de quelques villages. Ici, c'était encore l'Afrique noire, avec une végétation luxuriante, de l'animation. Peu de véhicules se dirigeaient vers l'Est, à part les camions et des bus bondés. Pas un seul contrôle...

Cette fois, Malko était bien réveillé. À mi-chemin de Mopti, à San, ils firent encore une courte halte pour acheter de l'eau minérale. En même temps, le Touareg se renseigne.

— Tout est calme, annonça-t-il à Malko, lorsqu'il revint prendre le volant. L'épicier a vu des gens qui revenaient de Mopti. S'il n'y a pas beaucoup de véhicules, c'est parce que l'essence manque. J'ai trois jerricans et je connais des vendeurs au marché noir.

Discrètement, Malko, gêné par la crosse de son pistolet, le fit passer dans sa poche droite. Il ne se sentait pas en danger. Plutôt un Martien sur une autre planète.



Les premières rafales de pluie frappèrent la Range-Rover vingt kilomètres avant Mopti. Le ciel était d'un noir d'encre. Bientôt, les essuie-glaces ne purent plus dégager la pluie du pare-brise. Ils furent obligés de s'arrêter.

— La saison des pluies nous a rattrapés, constata tristement le Touareg. J'espère que la piste n'est pas coupée plus au nord.

Ils repartirent, roulant à une allure d'escargot. Par moment, le goudron avait complètement disparu, faisant place à des plaques de latérite glissantes, dangereuses.

— On va arriver à quelle heure? demanda Malko.

— Je ne sais pas, avoua Sidi Diarra. On ne peut pas aller plus vite.

Brutalement, le soleil réapparut, la pluie cessa, mais la piste demeurait détrempée. Ils doublèrent un camion enlisé sur le bas-côté, entouré d'une meute de paysans qui tentaient de le désembourber avec des cordes. Ici, il n'y avait pas de tracteurs.

Une demi-heure plus tard, la pluie reprit. De nouveau, il fallait rouler à un pas de chameau...

Malko, penché sur le pare-brise, regardait la route déserte. Soudain, il aperçut une voiture qui roulait devant eux. Même pas un 4 x 4, une voiture normale qui semblait avoir toutes les peines du monde à rester sur la route.

Le ballet des essuie-glaces l'empêchait de bien la distinguer. Puis la pluie s'arrêta de nouveau et il l'aperçut plus nettement.

Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères.

— Vous pouvez vous rapprocher un peu? demanda-t-il à Sidi Diarra.

Penché sur le pare-brise, il scrutait le véhicule devant lui.

Une grosse Peugeot sombre. Enfin, il put lire le numéro de la plaque – C 825 KT – et son poulx grimpa au ciel.

C'était la voiture de Boubacar Wagué et ce n'était certainement pas lui qui la conduisait.

CHAPITRE XIX

— Je peux doubler? demanda Sidi Diarra.

— Attendez! dit Malko. Cette voiture est celle de Boubacar Wagué, qui a été assassiné par le MUJAO avant-hier. C'est probablement celui qui la conduit qui a armé la minuterie de sa ceinture d'explosifs avant de le pousser dehors et de s'enfuir avec la voiture.

Le Touareg sembla contrarié par cette rencontre.

— Nous avons un rendez-vous important avec colonel Mohammed Ag Najim, remarqua-t-il. Il ne peut pas être remis.

— Je sais, reconnut Malko. Seulement l'homme qui conduit cette voiture a des informations que je dois obtenir.

La pluie recommença à tomber et ils ralentirent encore. Bientôt, ce fut un véritable mur liquide, qui bouchait totalement la vue. Ils roulaient à vingt à l'heure. Le Touareg donna un violent coup de frein; la Peugeot devant eux venait de stopper. Aveuglé par ce déluge, son conducteur n'avait pas pu continuer. La Range-Rover tremblait sous les rafales. Ils s'arrêtèrent à leur tour. Le ciel était d'un noir d'encre. On ne voyait plus rien. Puis, cela se calma un peu. Malko n'hésita pas. Poussant la portière d'un coup d'épaule, il sauta à terre, trempé immédiatement par une pluie tiède.

— Où allez-vous? cria Sidi Diarra.

Malko ne se retourna même pas. Plongeant la main dans sa poche, il en sortit le Beretta 92 et, l'arme à bout de bras, marcha en direction de la Peugeot.

Arrivé à sa hauteur, il ouvrit brutalement la portière du conducteur. Celui-ci, un jeune Noir au crâne rasé, lui jeta d'abord un regard stupéfait, puis il vit le pistolet et tenta de refermer la portière. Trop tard. Malko la bloquait avec son corps. Braquant le pistolet sur l'inconnu, il lança en français:

— Descendez!

Comme l'autre ne bougeait pas, il le saisit par l'épaule et le fit basculer dehors.

Le Noir se reçut à quatre pattes et se releva, partagé entre la peur et la fureur.

— Les mains sur la tête, lança Malko. Marchez devant jusqu'à la Range-Rover. Sinon, je vous tue.

— Vous voulez voler ma voiture! lança le Noir. Attention, je travaille avec le MUJAO.

Malko le fixa froidement.

— Je sais. C'est vous qui vous êtes enfui dans la voiture de Boubacar Wagué après avoir actionné la ceinture d'explosifs qui l'a tué. Je reconnais votre visage: j'étais là.

Du coup, le Noir se ferma comme une huître. Se disant que c'était Satan qui lui envoyait un témoin de son crime dans cet endroit désert.

La pluie diminuait. Un camion passa dans une gerbe d'eau, les éclaboussant tous les deux.

Sidi Diarra sauta à terre à son tour et marcha vers Malko.

— Que voulez-vous faire? Nous sommes en retard.

— Je ne sais pas encore! reconnut Malko. Cet homme est un assassin.

— Alors, tuez-le, conseilla le Touareg, et prenez la voiture. On la laissera à Mopti.

Soudain, l'assassin de Boubacar Wagué se mit à trembler, les traits déformés par la terreur, la bouche ouverte.

Non, non, ne me tuez pas! supplia-t-il, je ne suis pas un homme mauvais. On m'a forcé.

— Tuez-le, répéta Sidi Diarra. Nous sommes pressés.

Voyant que Malko ne réagissait pas, il fouilla dans sa large ceinture, en sortit un gros pistolet automatique Makarov et l'arma d'un geste sec.

Le Noir tomba à genoux dans la boue.

— Non, non, ne me tuez pas! gémit-il.

Malko se plaça entre lui et Sidi Diarra.

— Je ne vais pas le tuer! dit-il. J'ai besoin de lui. On va l'emmener.

— Où?

— Je ne sais pas encore, avoua Malko, mais je veux l'interroger. Obtenir de lui des informations.

Le Touareg secoua la tête.

— C'est de la folie! On ne peut pas l'emmener. Il ne doit pas savoir ce que nous faisons. Il faut le tuer puisqu' il a tué votre ami.

Solution évidente à ses yeux.

— Je suis désolé, avoua Malko, je tiens beaucoup à rencontrer le colonel Ag Najim, mais je veux aussi, interroger cet homme. Si vous ne voulez pas l'emmener, et je vous comprends, je vais repartir avec lui dans la Peugeot et regagner Bamako. Nous reporterons notre rendez-vous.

Sidi Diarra se décomposa.

— C'est impossible! le colonel s'est déplacé sur des centaines de kilomètres.

— Alors, on l'emmène. Vous avez de quoi l'immobiliser?

Dompté, le Touareg se dirigea vers l'arrière de la Range Rover, encombré de jerricans de fuel et du fatras habituel à l'Afrique. Il fouilla longuement et revint avec un rouleau de fil de fer barbelé et une pince!

— C'est tout ce que j'ai, s'excusa-t-il.

Le Noir tremblait comme une feuille. Il n'opposa aucune résistance lorsque Sidi Diarra lui entrava les poignets et les chevilles avec le fil de fer barbelé dont les pointes lui entraient dans la chair.

Sidi Diarra prit alors un cheich qui traînait à l'arrière de la Range et l'enroula autour de sa tête, le transformant en momie! Le prisonnier ne pouvait plus rien voir de l'extérieur.

— On va le mettre à l'arrière, proposa-t-il.

Avec l'aide de Malko, ils allongèrent l'homme sur le plancher de la Range et jetèrent une toile dessus. Il était aussi immobile que s'il était mort.

Sidi Diarra se pencha sur lui.

— Si tu cries, si tu bouges, je te tue.

Avant de remonter en voiture, Malko alla explorer la Peugeot. Sur le plancher, il découvrit une petite sacoche en cuir fatigué où se trouvaient des papiers: ceux de Boubacar Wagué, ainsi qu'un jeu de

clefs. Probablement celles de sa maison. Dans la boîte à gants, il y avait un pistolet automatique Makarov avec deux chargeurs. Après avoir pris le tout et fermé la voiture en emportant les clefs, il regagna la Range-Rover.

La pluie avait cessé mais le ciel, d'un noir d'encre, semblait prêt à tomber.

La piste était devenue épouvantable.

Ils ne croisèrent que quelques véhicules venant de Mopti. Sidi Diarra, concentré sur sa conduite, zigzaguait pour éviter les plus gros trous, dérapant dans la latérite glissante comme de la glace.

Deux heures s'écoulèrent, il plut encore un peu et ils s'arrêtèrent pour prendre du café dans un thermos. Descendant de la voiture, Sidi Diarra lança à Malko.

— On ne peut pas laisser le type vivant. Cette rencontre doit rester absolument secrète, sinon, les islamistes peuvent l'utiliser contre nous. On peut s'arrêter, vous le faites parler, ensuite vous le tuez.

Il avait de la suite dans les idées.

— Je crains que nous n'ayons pas assez de temps, objecta Malko, je veux le ramener à Bamako. Ce sera plus facile là-bas.

Pour couper court à toute discussion, il remonta le premier dans la Range. Sidi Diarra, resté dehors, sortit un Thuraya de sa poche et sortit l'antenne. Le téléphone satellite fonctionnait très mal à partir d'une voiture.

Visiblement, il avait du mal à « accrocher » un satellite, car il se déplaça plusieurs fois. Enfin, planté au milieu du « goudron » il se lança dans une longue conversation.

Malko se retourna: sous sa toile, le prisonnier ne bougeait pas plus qu'un cadavre. Terrorisé. Malko ignorait encore ce qu'il allait en faire, mais c'était un atout précieux pour pénétrer la structure clandestine du MUJAO à Bamako.

Sidi Diarra continuait à parler, accroché à son Thuraya. Marchant maintenant de long en large.

Malko regarda sa montre: encore deux heures de jour... Il sauta à terre, immédiatement inondé de transpiration. Entre deux averses, il faisait un bon 40°...

Il rejoignit Sidi Diarra au moment où celui-ci terminait sa conversation. Le Touareg tourna vers lui un visage défait.

— C'est épouvantable! dit-il. Ce n'est plus la peine de continuer...

— Qu'est-ce qui se passe?

— Ansar-Dine a attaqué nos gens à Tombouctou! Ils nous ont chassés de la ville. Le colonel Mohammed Aj Najim est blessé. Il s'est enfui avec quelques hommes dans le désert....Ces salauds d'islamistes contrôlent tout maintenant. J'ai appelé Gao. C'est pareil. Il y a des dizaines de morts. Là-bas, c'est le MUJAO et AQMI; On ne s'attendait pas à cela.

Il semblait complètement désemparé.

— Donc, il n'y a plus de rendez-vous, conclut Malko.

Le Thuraya sonna. De nouveau une conversation en *tamashek* à laquelle Malko ne comprenait rien.

— Ce sont les gens qui nous attendaient à Douentza, annonça Sidi Diarra. Eux aussi, ont été attaqués par Ansar-Dine. Ils ont fui. Je crois qu'il faut retourner à Bamako.

Malko regarda l'horizon plat, devant eux, comme si les hordes islamistes allaient surgir comme les cavaliers de l'apocalypse. Sa mission tournait court.

— Je crois, en effet, qu'il faut filer, confirma-t-il. Inutile de prendre des risques idiots. Je vais récupérer la Peugeot. Vous pensez que je peux trouver du carburant sur la route?

— À Mopti, sûrement, à Segou aussi, assura Sidi Diarra.

La latérite avait un peu séché et ils pouvaient rouler plus vite. Une heure plus tard, ils aperçurent la Peugeot là où ils l'avaient laissée...

Il n'y avait plus qu'à organiser le transbordement du prisonnier. Malko descendit et inspecta le coffre de la Peugeot, y découvrant deux jerricans de fuel. Le réservoir était encore à moitié plein.

Sidi Diarra était déjà en train de sortir de la Range le Noir ligoté. Il le jeta par terre, comme un paquet. Malko avait mis les jerricans à l'arrière de la Peugeot pour dégager le coffre.

À eux deux, ils transportèrent le prisonnier et l'y coincèrent: il tenait à peine dedans.

Malko lui lança, sans ôter le cheich qui l'aveuglait:

— Nous repartons à Bamako. N'ayez pas peur, il ne vous arrivera rien pour le moment. Sauf si vous faites du bruit...

Le Touareg était toujours aussi décomposé.

— Suivez-moi, je vous montrerai une station-service à Mopti, proposa-t-il. Il vaut mieux refaire le plein.

Un camion passa, chargé de caisses et de gros fûts. En route pour Tombouctou ou Gao.

Roulant derrière la Range, Malko commença à se demander ce qu'il allait faire de son prisonnier. Il voulait absolument l'interroger, mais c'était difficile de l'emmener au El Farouk.

Il avait quelques heures pour trouver une solution.

CHAPITRE XX

Malko sursauta et donna un brutal coup de volant. Sans s'en rendre compte, il venait de s'endormir quelques fractions de seconde au volant! Assez longtemps pour frôler un taxi collectif bourré comme un oeuf qui le salua d'un coup de klaxon furieux.

La fatigue le terrassait. Il était quand même parti depuis cinq heures du matin. Après une nuit agitée avec Malika Ahmar. Pour l'instant, le sexe était très loin de ses préoccupations. Il rêvait d'un lit comme un chien rêve à un os, épuisé, de la latérite incrustée partout dans sa peau. Il conduisait dans un état second, comme une laitue dans un panier à salade.

Depuis Fana, il y avait plus de circulation. Encore une centaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à Bamako, mais il n'avait toujours pas résolu le problème de son prisonnier...

Jamais, les Américains n'en voudraient dans leur ambassade. Risque politique trop élevé. L'hôtel était évidemment exclu. Il pensa soudain à l'hôtel Libya, inachevé, qui se dressait de l'autre côté du pont des Martyrs. Il avait été envahi quelques jours plus tôt par des manifestants mais, en temps normal, il était désert, ouvert à tous les vents, car il n'y avait pas de clochards à Bamako.

La solidarité africaine...

Évidemment, parmi les dizaines de chambres vides et pillées, il pourrait en trouver une pour abriter provisoirement son prisonnier.

Seulement, il faudrait sérieusement immobiliser celui-ci. Livré à lui-même, il tenterait sûrement de s'évader, de crier. Risque limité mais que Malko ne pouvait pas prendre.

Soudain, il réalisa que la maison de feu Boubacar Wagué était désormais inoccupée et qu'il en avait les clefs... C'était peut-être la solution la moins risquée, du moins provisoirement. Une fois son interrogatoire effectué, il pourrait toujours remettre l'assassin de Boubacar Wagué à la Sécurité d'État.

Malko avait besoin de le neutraliser, afin de pouvoir dormir. Une vingtaine de kilomètres plus loin, il se gara dans une station-service SNF et appela Lewis Carroll. Il était plus de six heures du soir.

— Vous êtes déjà revenu! lança l'Américain, visiblement surpris.

— Je suis *presque* revenu, confirma Malko, mais il y a eu un sérieux contretemps... Il faut que je vous voie.

— Venez à l'ambassade, j'y suis encore.

— Non, dit Malko, cela me poserait un problème.

À l'entrée de l'ambassade américaine, les vigiles maliens inspectaient le dessous des voitures avec de petits miroirs et faisaient ouvrir les coffres...

— Quel problème? demanda le chef de Station de la CIA, visiblement surpris.

— Je ne peux pas vous l'expliquer au téléphone, répliqua Malko. Je dois vous rencontrer *en dehors* de l'ambassade. Si vous voulez, devant la porte du Consulat. La porte 292. Dans une heure. C'est possible?

— Je vous attendrai là, promit l'Américain, sans discuter.

Malko repartit. Il arriverait à la nuit tombée.



Les phares de la Peugeot éclairèrent une silhouette debout sur la pelouse extérieure, entourant l'ambassade américaine. Au pied de la grille noire protégeant le complexe.

Malko ralentit et stoppa le long du trottoir. Aussitôt, Lewis Carroll le rejoignit et se glissa dans la voiture.

— Qu' est-ce qui se passe? demanda-t-il. Pourquoi ne voulez-vous pas venir à l'ambassade?

— J'ai un prisonnier dans le coffre de cette voiture! expliqua Malko. Cela risquerait de poser des problèmes.

L'Américain sursauta.

— Un prisonnier!

Malko mit un certain temps à lui raconter tout ce qui s'était passé, comment il avait récupéré la voiture de Boubacar Wagué et un de ses assassins. Donc un homme du MUJAO. Le chef de Station était dépassé.

— Qu'est-ce que vous allez en faire?

— L'interroger, dit Malko. Il sait tout sur ceux qui ont organisé le meurtre de Boubacar Wagué. Déjà, j'apprendrai pourquoi ils l'ont tué. Et peut-être plus.

— Il vaudrait mieux le livrer à la Sécurité d'État, suggéra l'Américain, je peux passer un coup de fil à Coulibaly.

— Ils n'en sortiront rien, protesta Malko. Ils ont peur des islamistes. Ils n'oseront même pas le menacer. Moi, je lui fais peur.

— Et après?

— Le plus sain serait de lui mettre une balle dans la tête, dit Malko, mais je peux aussi le laisser filer.

— OK, OK, concéda l'Américain. En quoi puis-je vous aider?

— J'ai besoin de menottes, d'une grenade et d'une ficelle, énuméra Malko. Mon intention est de m'installer tout à l'heure dans la maison de Boubacar Wagué, avec mon prisonnier. Seulement, je veux pouvoir le neutraliser, pour me reposer.

— Vous êtes fou! murmura le chef de Station de la CIA. Vous vous rendez compte que vous avez kidnappé un citoyen malien et que vous le prenez en otage.

— C'est *quand même* un assassin, corrigea Malko. Il y a longtemps que je n'applique plus toutes les règles. Est-ce que vous pouvez me trouver cela?

— Je vais demander aux « marines » dit l'Américain. Ils vont se poser des questions.

— Ils ne sont pas là pour penser, mais pour vous protéger, trancha Malko. Ils n'ont pas à se poser de questions.

Lewis Carroll mit la main sur la portière et soupira.

— OK, je vais essayer de vous trouver ça, mais je comptais beaucoup sur ce rendez-vous avec le colonel Ag Najim.

— Moi aussi, avoua Malko, mais il y a eu un cas de force majeure indépendant de notre volonté.

Le chef de Station de la CIA ne répondit pas et claqua la portière. Malko le vit s'éloigner vers la chancellerie.

Aucun bruit ne venait du coffre. Il espéra que le prisonnier n'était pas mort, étouffé ou cuit par la chaleur qui devait régner à l'intérieur.



Lewis Carroll franchit la porte de l'ambassade, un paquet à la main. Malko avait dû bouger pour ne pas alerter les vigiles veillant sur

l'ambassade.

Un comble!

Le chef de Station se laissa tomber à côté de lui et posa sur la console centrale son petit sac.

— Voilà, dit-il. Il y a une grenade défensive, une pelote de ficelle et une paire de menottes. J'ai fait jurer au sergent qui me les a remis de ne pas ouvrir sa gueule. Je suis vraiment mal à l'aise.

— Ce n'est pas par plaisir que je me livre à cette petite manip, assura Malko. Vous voulez toujours savoir ce que préparent les islamistes contre vous?

— Évidemment!

— Eh bien, ce n'est pas la guerre en dentelles! Vous avez vu ce qui est arrivé à ce pauvre Boubacar. Je dois obtenir des informations...

— OK. Ne m'en dites pas plus, j'ai envie de dormir cette nuit. Vous m'appellez demain? J'espère qu'il n'y aura pas de problème.

— J'espère aussi, soupira Malko. Vous n'êtes pas le seul à vouloir dormir.

Il lui fallut un effort surhumain pour se remettre en route. Ses muscles ne lui obéissaient plus.

Enfin, ses phares éclairèrent le portail noir de la maison de Boubacar Wagué. À cause de l'obscurité, on distinguait à peine le trou dans la chaussée fait par l'engin explosif. Malko coupa ses phares puis le moteur, et ouvrit sa glace.

Le silence était absolu, à part les bruits habituels de la nuit tropicale.

Il descendit et alla sonner, puis taper au battant métallique du portail.

Aucune réaction.

En Afrique, on était superstitieux. On n'aimait pas fréquenter la maison d'un mort. Si Boubacar Wagué avait du personnel, il s'était enfui.

Malko prit la trousse de clefs du mort et les essaya jusqu'à ce que la serrure claque. Il ouvrit en grand le portail. Rien, il n'avait plus qu'à se remettre au volant et entrer dans le garage extérieur. Ensuite, il referma le portail et se dirigea vers la maison. Là aussi, la porte s'ouvrit facilement. Il trouva la lumière, puis l'air conditionné. Il

devait faire 45° dans la pièce.

Le plus dur restait à faire.

Il retourna à la voiture et ouvrit le coffre.

Son prisonnier n'avait pas bougé, emballé comme un colis. Il le secoua et il grogna. Donc, il était vivant. Malko le saisit par les épaules et le sortit à moitié. Il dut le faire basculer sur le sol pour l'en extraire complètement.

Il gémit:

— Patron, j'ai soif. J'ai mal, aussi.

Malko déroula le cheich qui l'aveuglait et il découvrit un visage affolé, gris de peur. Il l'aida à se mettre debout et, le tenant par le bras, le conduisit jusqu'à la maison. Le jetant dans un fauteuil. Dans la cuisine, il trouva une bouteille d'eau minérale, l'ouvrit et le fit boire en lui collant le goulot dans la bouche.

Le Noir vida plus de la moitié de la bouteille.

Malko, lui non plus, n'en pouvait plus. Pour se reposer, il fallait qu'il neutralise complètement son prisonnier. Il se mit à fouiller la maison et trouva, derrière la cuisine, une sorte d'appentis où il y avait un lit de camp. Le long de la cloison, une canalisation d'eau qui semblait assez solide.

Il retourna dans la pièce voisine et passa une des menottes autour du poignet du prisonnier et le tira jusqu'à la couchette. Il défit les fils de fer barbelés qui enserraient ses poignets. La peau saignait à plusieurs endroits. Il attacha alors l'autre menotte à la canalisation.

Normalement, le prisonnier ne pouvait plus s'enfuir. Il restait encore une précaution à prendre. Il prit la grenade dans le sac et la ficelle, observé avec terreur par le Noir prisonnier.

— Vous allez me tuer, patron? demanda-t-il.

— Pas tout de suite, dit Malko, si tu te conduis bien.

Il prit la petite grenade ronde et attacha une des extrémités de la ficelle à la goupille, avant d'enfouir l'engin explosif au fond de la poche du pantalon du prisonnier. Ensuite, il tendit la ficelle et attachait l'autre bout à la canalisation.

Le Noir le regardait, terrifié.

— Voilà, dit Malko, si tu essaies de t'échapper ou de bouger trop, la

ficelle va se tendre et arracher la goupille de cette grenade. Comme tu as les mains attachées, tu n'arriveras pas à enlever la grenade de ta poche avant qu'elle explose. Ça va te faire très mal...

L'autre en claquait des dents.

— Je ne bougerai pas, patron! Je vous le jure, dit-il d'une voix blanche.

— OK, conclut Malko, tu peux dormir, mais ne fais pas de mouvements brusques. On parlera demain matin.

Il referma la porte et gagna la chambre de Boubacar Wagué, un grand lit avec un écran plat devant. La clim commençait à rafraîchir la pièce. Il s'allongea et, pendant quelques secondes, laissa ses muscles se détendre avant de basculer dans un sommeil lourd.



Adnan Abu Walid El Sarahoui essaya pour la dixième fois le portable de Diakaridia Nassi. Il s'était réveillé avec le soleil et commençait à s'inquiéter sérieusement. La veille, celui qui avait convoyé Boubacar Wagué de Gao à Bamako, lui avait fait part de son intention de regagner Gao au volant du véhicule volé à sa victime et il avait trouvé l'idée excellente. D'ailleurs, la Peugeot était déjà vendue à un marchand.

Depuis, plus rien.

Diakaridia Nassi avait-il été attaqué par un groupe du MNLA ou de l'AQMI?

Le silence de son portable n'était pas bon signe. Bien sûr, s'il se trouvait en plein désert, il n'y avait pas de relais. Mais ils existaient dans les agglomérations. À Bamako, sa cellule « dormante » lui avait confirmé le départ de Diakaridia la veille, à l'aube. D'ailleurs, celui-ci l'avait appelé en traversant Mopti où il y avait des relais.

Il n'y avait rien à faire qu'à prendre la route en sens inverse pour essayer de comprendre ce qui s'était passé. Il décida d'attendre encore quelques heures. Le temps n'était pas fameux et il n'avait pas beaucoup d'hommes; contrariété supplémentaire, il n'avait plus de relais pour la négociation des otages algériens depuis la mort de Boubacar Wagué.

Son seul regret était de ne pas avoir tué aussi l'agent de la CIA signalé par Malika Ahmar, la copine du marchand de Gao. Il haïssait les Américains.

Maintenant, il se trouvait avec ses six otages sur les bras et plus de canal pour transmettre ses exigences. Et recevoir la réponse des Algériens sur le sort des gens dont il exigeait la libération. Il avait absolument besoin d'un contact à Bamako. Il se demanda soudain si Malika Ahmar ne pourrait pas faire l'affaire. C'était quelqu'un de confiance, qui avait l'habitude des négociations. Seulement, il fallait la joindre, elle aussi.

Pour l'instant, il devait découvrir ce qui était arrivé à Diakaridia Nassi.



Malko se réveilla en sursaut: son portable sonnait. Il arriva trop tard pour prendre la communication. Le numéro affiché lui était inconnu. Il le rappela et tomba sur la voix soyeuse de Malika Ahmar.

— Je voulais des nouvelles, dit la jeune femme. L'hôtel m'a dit que vous n'aviez pas couché là. Vous êtes toujours à Bamako?

— Oui, dit Malko. J'ai dormi chez des amis.

— Je suis rassurée! fit la jeune femme. Appelez-moi quand vous serez à l'hôtel. Moi, je vais bientôt partir pour Gao.

Malko finit d'émerger. Il alla jeter un coup d'oeil dans la soupente où il avait attaché son prisonnier: celui-ci dormait à poings fermés, la ficelle de la grenade bien tendue.

Malko avait besoin de se réveiller complètement. La douche marchait et il resta longtemps dessous, essayant de détacher la latérite de tous les pores de sa peau.

Il mourait de faim, aussi. Dans la cuisine, il trouva des biscuits. Maintenant, il fallait « exploiter » son prisonnier. Cette fois, quand il rejoignit la petite pièce, le Noir avait ouvert les yeux.

— J'ai faim, patron! dit-il d'un ton plaintif. Je crois que je vais mourir, j'ai mal partout.

Malko s'assit sur le bord du lit.

— Tu ne mourras pas si tu te conduis bien. D'abord, comment t'appelles-tu?

— Nassi. Diakaridia Nassi.

— Je t'ai vu, c'est toi qui a poussé Boubacar Wagué hors de la

voiture. Tu as aidé à le tuer.

L'autre baissa la tête.

— C'est vrai, patron, mais ce n'ai pas moi qui l'ai équipé...

— C'est qui?

— Un spécialiste. Nabel Mahklouf. Ça a pris longtemps.

— Pourquoi voulait-il le tuer?

— Il a trahi la confiance du MUJAO. Il le connaissait depuis longtemps. Il servait de « courrier » et d'intermédiaire avec les Algériens. Jamais on n'aurait pensé qu'il parle aux Américains.

— Pourquoi voulait-on le tuer pour ça?

— Les Américains sont nos ennemis

Il se reprit:

— Enfin, c'est ce qu'on dit.

— Bien, dit Malko. Normalement, je dois te mettre une balle dans la tête. Pour Boubacar Wagué. Sauf si tu me dis des choses que je veux savoir.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, patron? demanda le Noir avec une candeur désarmante.

— Ce que prépare l'AQMI.

— Ça, je ne sais pas.

Visiblement, il était sincère.

— Tu n'as pas entendu parler d'un projet de *rezzou*, d'une action contre les Occidentaux?

Le Noir hésita puis avoua dans un souffle.

— Je sais seulement que, il y a quelques jours, des gens de l'Ansar-Dine sont venus à Gao proposer au MUJAO de participer à une action importante.

— Laquelle?

— Je ne sais pas. Le MUJAO a refusé.

— Pourquoi?

— Ils n'ont pas assez d'hommes et ils veulent rester à Gao pour

vendre les otages et acheter des terrains.

— Quand doit avoir lieu cette action?

— Bientôt. Ils voulaient une réponse rapide; ça doit partir de Tombouctou.

Là où Abu Zeid de l'AQMI avait établi son QG. Un indice de plus. Trop flou, hélas, pour l'exploiter.

— C'est tout ce que tu sais?

— Oui, patron.

— Tu ne sais rien sur le MUJAO à Bamako?

— Si, je les connais. Je peux te mener à eux. Ils sont trois. Deux Bambaras et un Peul. Ils ont un petit commerce de cuir.

Malko s'en moquait.

Finalement, il avait pris beaucoup de risques pour rien. Soudain, il eut une idée.

— Tu connais un certain Aguib Sosso?

L'homme sur le compte de qui il avait déposé des millions de francs CFA. La « taupe » de Boubacar Wagué, l'homme qui devait l'avertir des projets d'AQMI.

— Oui, patron.

Stupéfait, Malko insista.

— Comment tu le connais?

— Il vend des pneus à tout le monde à Tombouctou et à Bamako.

— Où est sa boutique, à Bamako?

— Dans la rue 353.

— Tu peux le reconnaître?

— Oui, je l'ai vu, patron. Il est très grand et il a les cheveux très blancs. C'est un sage.

— Il est à Bamako?

— Je ne sais pas, patron.

Malko prit sa décision rapidement.

— Diakaridia, dit-il, tu vas peut-être sauver ta peau.

— Merci, patron. Qu'est-ce que je dois faire?

— On va aller ensemble rue 353. Dans sa boutique. Attention, je vais te détacher, mais je laisse la grenade dans ta poche. Si tu essaies de t'enfuir, tu n'iras pas loin en quatre secondes... Après, tu exploseras, comme Boubacar.

— Je ne veux pas m'enfuir, patron, je te le jure, mais j'ai faim.

— Tu vas manger, promet Malko. Mais avant, on va à la rue 353.

Il allait découvrir si la « taupe » de Boubacar Wagué en était vraiment une.

CHAPITRE XXI

La rue 353 était une sente de latérite sans trottoir, bordée d'acacias poussiéreux, avec des petits commerces africains. Elle coupait l'avenue de la Nation devenant pour une raison inconnue, la rue 301, tout près de la vieille cathédrale au clocher bizarrement muni de quatre horloges, toutes arrêtées, comme une gare.

— C'est là! annonça Diakaridia Nassi, désignant un empilement de pneus monstrueux, entassés devant l'atelier, en attente d'être réchappés.

Malko arrêta la voiture dix mètres plus loin. Il allait être obligé de prendre un risque calculé.

— Tu vas aller demander si Aguib Sosso est là, dit-il, je ne te quitte pas des yeux. Si tu essaies de fuir, je te tue.

Il avait posé le Beretta 92 sur la console, entre les deux sièges.

— Ça va, patron! fit le Malien.

Il semblait complètement dompté, paralysé de peur. Et pourtant, c'est lui qui avait déclenché la mort de Boubacar Wagué.

— Alors, vas-y! dit Malko.

Il avait gardé la grenade dans la boîte à gants. En plus, il se voyait mal abattre un Malien en pleine ville, lui, un Blanc. Il se ferait lyncher. Il fallait espérer que Diakaridia Nassi n'y avait pas pensé.

Le Noir avait disparu dans l'atelier de rechappage. Il en ressortit très vite et regagna docilement la voiture.

— Il n'est pas là, patron.

— Il est où?

— À Tombouctou. Ils disent qu'il revient demain par le bus.

— À quelle heure?

— Je ne sais pas, patron; dans la fin de la journée. Il faut demander à la gare des bus.

— Bien, tu veux manger?

— Oh, oui, patron!

Ils s'arrêtèrent à un snack et le Noir se mit à dévorer. Malko jubilait intérieurement. Traiter en direct avec Aguib Sosso était vraiment une chance inouïe. Il attendit que le Malien ait terminé ses mangues, puis ils remontèrent en voiture.

— Tu as encore besoin de moi, patron? demanda timidement Diakaridia Nassi.

Comme un employé modèle...

— Oui, affirma fermement Malko. On rentre à la maison.

Le Noir secoua la tête.

— J'aime pas être là-bas, patron. C'est la maison d'un mort.

— C'est de ta faute s'il est mort, fit sèchement Malko.

L'autre ne semblait pas faire la liaison...

Désormais, il fallait attendre le lendemain. À peine arrivé chez Boubacar Wagué, il réinstalla son prisonnier sur le lit, avec la grenade et prit le chemin de l'ambassade américaine.



Lewis Carroll paraissait avoir du mal à accepter les méthodes de Malko.

— S'il s'était enfui, qu'est-ce que vous auriez fait? demanda-t-il. Vous l'auriez abattu?

— Bien sur que non! En réalité, je n'ai plus vraiment besoin de lui, mais je ne peux pas le relâcher dans la nature; il va aller tout raconter à ses amis. Or, les islamistes ignorent que nous cherchons à percer leurs projets.

— Qu' est-ce que vous allez en faire?

— Le garder. Maintenant, il s'est habitué. On est très bien dans cette maison. À moins que vous ne préfériez le mettre à l'ambassade? Pour moi, ce serait plus facile...

— Surtout pas! fit l'Américain. Je ne dis même pas à Langley ce que vous faites... Et je prie pour qu'il n'y ait pas de problème.

— Le problème, pour le moment, c'est de découvrir ce que AQMI

complote, corrigea Malko. Grâce à mon « prisonnier », nous avons la confirmation qu'ils préparent quelque chose auquel le MUJAO a refusé de participer...

« On avance pas à pas. Abu Zeid n'est pas venu pour rien à Tombouctou.

— Je vais faire passer l'ambassade en alerte rouge, dit le chef de Station de la CIA. De toute façon, dans quatre jours, nous renvoyons toutes les familles aux Etats-Unis. Par sécurité. Il ne restera plus que le personnel indispensable.

— On ignore si c'est l'ambassade qui est visée, remarqua Malko. Imaginez qu'ils veulent enlever l'ambassadrice? Cela aurait autant d'impact que cinquante diplomates inconnus.

— Vous me donnez froid dans le dos, grinça l'Américain. Je vais renforcer sa garde intérieure. À l'extérieur, ce sont des vigiles maliens: autant dire, rien.

— Prions: conclut Malko. Et ne vous cassez pas la tête pour mon prisonnier: il n'a jamais aussi bien vécu.



Malko repassa le pont des Martyrs pour gagner la gare routière où arrivaient les bus venant du nord, Tombouctou ou Gao. Un employé endormi lui apprit ce qu'il voulait.

Un bus arrivait de Tombouctou le lendemain en fin d'après-midi; impossible de préciser l'heure à cause de l'état des routes, mais c'était le seul de la journée.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Grâce à son « prisonnier » qui pouvait l'identifier, il allait enfin entrer en contact avec la « source » de Boubacar Wagué.

Pour l'instant, il avait envie de repasser par l'hôtel, de se raser, de prendre une douche et de faire un bon repas. Le temps s'était rétabli et un soleil féroce illuminait Bamako. Le hall climatisé de l'hôtel lui parut délicieux.

L'employé de la réception lui tendit une enveloppe. La lettre ne contenait que quelques lignes.

« Je repars demain matin à Gao, je suis libre ce soir. M.A. »

À peine dans sa chambre, il appela la jeune femme. Elle n'était pas rentrée et ne rappela qu'à sept heures et demie.

— Nous pouvons dîner ensemble, dit aussitôt Malko.

— Je n'ai pas trop envie de bouger, fit la jeune femme. On peut dîner à l'hôtel. Vers neuf heures?



L'orchestre jouait en sourdine une musique mélodieuse et rythmée pour les trois uniques tables occupées. Un peu plus loin, une grappe de Maliens étaient glués à l'écran plat pour un match de foot.

Malika Ahmar arborait une robe grise au buste moins ajusté, s'évasant vers le bas sur ses jambes bronzées.

— J'ai eu peur qu'il vous soit arrivé quelque chose, dit-elle.

— Il ne m'est rien arrivé, assura Malko.

Elle n'insista pas. Comme toujours, le service était horriblement long.

— Vous allez rester à Gao? demanda Malko.

— Quelques jours. Ce n'est pas gai, là-bas, mais je suis obligée d'y aller.

Malko attendit la fin du dîner pour poser la question qui l'intéressait vraiment.

— Vous vous souvenez de ce que nous avons convenu? demanda-t-il. Comment comptez-vous procéder?

Malika Ahmar n'hésita pas.

— Donnez-moi un numéro de portable, je vous enverrai un SMS. Si j'apprends quelque chose, bien sûr. Mais je regrette la mort de ce malheureux. Je vous le jure.

— Je vous crois, dit Malko. Quand revenez-vous?

— Dans une semaine, peut-être. Vous savez que les communications sont difficiles.

— Le MNLA s'est fait chasser de Gao, remarqua Malko. La ville est maintenant aux mains des islamistes. Je suppose que cela ne vous gêne pas....

— Non, reconnu Malika Ahmar, je suis sous la protection des Machdouf.

Malko lui écrivit son numéro de portable et ils remontèrent ensemble. À la brève halte de la cabine, au troisième, Malika Ahmar lui effleura les lèvres brièvement et s'esquiva.

Curieux personnage. Une authentique dure qui semblait parfaitement à l'aise dans le milieu pourri où elle évoluait.



Diakaridia Nassi semblait s'être accoutumé à sa condition de prisonnier menacé d'être déchiqueté par sa grenade, s'il tentait de s'évader. Lorsque Malko débarqua vers midi, il lui adressa un sourire presque amical.

— Bonjour, patron. J'ai faim.

Il avait des besoins simples.

— Je vais t'emmener manger quelque chose, promit Malko. Ensuite, on ira à l'arrivée du bus de Tombouctou.

— Je connais un endroit pour manger, sur la N6, proposa le Malien.

Malko le détacha et récupéra avec soin la grenade. Rabattant ensuite les pans de sa chemise sur le Beretta 92 glissé dans sa ceinture. Détail que son prisonnier n'avait pas raté. D'ailleurs, il semblait prendre son mal en patience. C'est lui qui guida Malko jusqu'à un restaurant en terrasse, juste en bordure de la route.

Il y avait des parasols mais la chaleur était effroyable. Ils se mirent à table comme de vieux amis, Malko commandant une omelette, par sécurité. Il regarda sa montre: deux heures et quart; ils avaient le temps.

Une heure plus tard, ils repartaient, direction la gare routière de Binke Transports. Un bus bleu déchargeait des passagers et Malko crut qu'ils étaient en retard. Ils allèrent se renseigner: celui-là venait de Mopti. Personne ne savait quand le bus de Tombouctou arriverait.

À partir de quatre heures, mais il pouvait être très, *très* en retard. Des gens s'entassaient dans une sorte de salle d'attente, un long bâtiment couleur sable surmonté d'une grande antenne. Malko se gara en face d'un monceau de colis en souffrance et mit la clim à fond.

L'attente risquait d'être longue.

— Tu es sûr que tu vas reconnaître Aguib Sosso? demanda-t-il à son « prisonnier ».

— Oui, patron, assura le Malien. Il est grand.



Abu Zeid, installé dans la maison aux murs épais qui avait abrité le colonel Kadhafi, ne souffrait pas de la chaleur inhumaine écrasant Tombouctou. C'était nettement mieux que son camp dans les Adrars, en pleine pierraille, où on grelottait la nuit pour cuire dans la journée.

Pourtant, les membres de sa *katiba* s'en moquaient. Tous ses hommes étaient des « moines-soldats ». Des gens qui ne pensaient qu'à Allah et rêvaient tous de devenir *Shahid*. Quand ils ne nettoyaient pas leurs armes, ils lisaient des versets du Coran. Ou priaient.

On frappa à sa porte et il cria d'entrer. C'était un combattant au visage émacié, avec une courte barbichette à la pointe teintée au henné.

— Notre Frère est arrivé! annonça-t-il. Il demande à te rencontrer.

— Qu'il vienne, lança le chef de la plus importante *katiba* de l'AQMI.

Le barbu introduisit alors un grand jeune homme athlétique au crâne rasé mais à la barbe noire bien taillée. Un Africain.

— Tu comprends l'arabe? demanda Abu Zeid dans cette langue.

Le visiteur secoua négativement la tête et Abu Zeid continua en français, langue qu'il avait apprise à l'école, en Kabylie.

— Tu es venu avec le convoi humanitaire? interrogea-t-il.

— Oui, je n'ai pas beaucoup de temps, fit le nouveau venu, je dois aider à la répartition des vivres.

— Veux-tu un thé pour te rafraîchir?

Sans attendre, il le lui versa et ils observèrent quelques minutes de silence durant le rite sacré. Puis, le nouveau venu reposa son verre vide et sortit un papier de sa poche.

— J'ai obtenu cette information, j'ignore si elle peut t'être utile, pour ton Djihad sacré.

Abu Zeid décrypta le court texte et releva la tête. Ses yeux

brillaient.

— Tu es certain de cela? interrogea-t-il.

Son ton était moins onctueux.

Le visiteur inclina la tête affirmativement.

— Certain, mon frère.

Il expliqua comment il l'avait apprise et l'homme de l'AQMI comprit qu'il lui apportait une pépite. L'occasion rêvée de frapper un grand coup, qui lui permettrait ensuite d'être le chef incontesté du Djihad pour cette partie de l'Afrique. Beaucoup mieux que ce qu'il avait projeté: une razzia d'otages blancs à Bamako.

— Dieu récompensera son dévouement à sa Cause! conclut Abu Zeid.

« Tu peux retourner aider tes frères.

L'homme ne bougea pas et dit timidement.

— Je voudrais te demander une faveur.

— Je t'écoute, mon frère, dit Abu Zeid.

— Je voudrais rejoindre le Djihad avec toi, dit le visiteur. Combattre pour la plus grande gloire d'Allah. Devenir un *Shahid*.

Abu Zeid eut un sourire plein d'indulgence.

— Je vais exaucer ton vœu, mon frère!

Il lui expliqua comment, et, fou de bonheur, son visiteur lui baisa les deux mains.

Abu Zeid se leva et étreignit son « informateur ».

— Que Dieu t'accompagne! dit-il. Que la bénédiction d'Allah soit sur toi. Et souviens-toi que le sang d'un Infidèle répandu par le Djihad ne vaut pas le sang d'un chien.



Cinq heures moins le quart. La chaleur lourde écrasait la cour de Binke Transports. Rien n'avait bougé depuis plus d'une heure. Malko, en dépit de la clim à fond, n'en pouvait plus. À côté de lui, son « prisonnier » dormait la bouche ouverte. Repu, ne sentant même pas la chaleur.

Soudain, il aperçut dans son rétroviseur un gros bus vert qui pénétrait dans l'espace, des monceaux de bagages sur le toit. Il stoppa à quelques mètres et les portières s'ouvrirent. Malko bondit dehors et aborda une passagère qui venait de sortir du bus, un bébé sur les bras. Une Africaine, les traits tirés, visiblement épuisée par le voyage, empestant la sueur.

— D'où venez-vous demanda Malko.

— De Tombouctou, patron, fit la femme en s'éloignant vers l'ombre.

CHAPITRE XXII

Malko fonça vers sa voiture et ouvrit la portière passager, réveillant en sursaut Diakaridia Nassi.

— Le bus est arrivé! lança-t-il.

Le Noir sauta à terre: les passagers groggys de fatigue descendaient du bus, cherchant à récupérer leurs bagages. En quelques minutes, ce fut une panique indescriptible, un bordel sans nom. Revenus dans la voiture, Malko et le Malien surveillaient la foule.

Soudain, Diakaridia Nassi poussa une exclamation.

— C'est lui, patron, celui avec la chemise verte!

Un grand Africain, habillé en vert, le visage rond, une courte barbe, les cheveux blancs, un sac à la main. Il regardait autour de lui, cherchant visiblement quelqu'un.

Effectivement, un jeune Africain surgit de la foule et lui prit son sac des mains, le guidant ensuite jusqu'à une vieille japonaise jaune où il s'installa, tandis que lui allait récupérer une valise sur le toit.

Malko s'était déjà mis en position de départ. Pas question d'intervenir maintenant.

Dix minutes plus tard, ils quittaient la gare routière; passant devant l'ambassade d'Algérie, puis tournant à gauche pour regagner le centre.

Avant le Palais de la Culture, à l'entrée du pont des Martyrs, la japonaise jaune tourna dans la rue 55, bordant un lotissement où beaucoup de maisons étaient encore en construction. S'arrêtant devant une « parcelle » où se dressait un bâtiment tout neuf. Deux étages avec un garage en surface.

Le Noir descendit et entra dans la maison, tandis que son chauffeur déchargeait les bagages. Malko se hâta de repartir. Inutile de l'alarmer.

— Qu'est-ce qu'on fait, patron? demanda son « prisonnier ».

— On rentre à la maison! dit Malko. Pour l'instant, je n'ai plus besoin de toi. Mais je suis obligé de te garder encore.

Ce qui ne parut pas plaire au Malien, qui protesta.

— Patron, j'ai fait tout ce que vous vouliez! J'ai été gentil. Maintenant, il faut me laisser. Ma famille va s'inquiéter.

Il était confondant de naïveté et d'inconscience.

— Tu as *aussi* aidé à assassiner un homme, corrigea Malko. Je ne sais pas encore ce que je vais faire de toi.

Ils ne s'adressèrent plus la parole jusqu'à la maison de Boubacar Wagué. De nouveau, Malko installa son prisonnier à sa place habituelle, la grenade dans la poche, menotté sur le lit.

— À tout à l'heure, lança-t-il. On discutera de ton sort. Je pense que je vais te livrer à la Sécurité d'État.

Le « prisonnier » protesta aussitôt.

— Non, non, patron! Ils vont me battre!

Malko avait déjà l'esprit ailleurs. Maintenant, il fallait « confesser » la source de Boubacar Wagué. S'il avait quelque chose à dire.



La voiture jaune était toujours là, Malko se gara devant. Comme toujours à Bamako, les stores étaient fermés à cause de la chaleur.

Il n'y avait pas de sonnette, aussi, il frappa à la porte. Quelques instants plus tard, le battant s'ouvrit sur le Noir qu'il avait vu débarquer du bus, torse nu, qui dévisagea Malko avec surprise.

— Vous êtes Aguib Sosso? demanda celui-ci.

Le Malien demeura muet quelques instants avant de répondre.

— Oui. Qui êtes-vous?

— Mon nom vous est inconnu, répliqua Malko. Je voudrais vous poser une question. Vous avez un compte à la Banque Malienne de Solidarité, l'Agence du Fleuve, qui est juste en face de la BCAO.

Le Noir eut un geste comme pour refermer la porte, sans répondre. Malko avait sorti un papier de sa poche et lança:

— Le compte N°73T98?

Cette fois, Aguib Sosso marqua le coup.

— Comment savez-vous cela?

— Parce que j'y ai déposé il y a quelques jours vingt millions de francs CFA, dit-il simplement. Est-ce que je peux entrer? Je voudrais vous parler.

Aguib Sosso écarta le battant et ils se retrouvèrent dans un petit salon à peine meublé, dans la pénombre. On voyait que la maison n'était pas terminée. Le Noir ne lui offrit pas à boire et répéta:

— Qui êtes-vous?

— J'ai fait ce dépôt chez vous à la demande de Boubacar Wagué, précisa-t-il. Dans un but précis: vous rétribuer pour des informations précises sur les groupes islamiques qui contrôlent maintenant le nord du Mali. Vous comprenez mieux, maintenant?

Aguib Sossi secoua la tête.

— Non, je suis un commerçant, pas un espion... Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Vous ne connaissez pas Boubacar Wagué?

— Si, d'ailleurs, je vais lui en parler.

— Vous aurez du mal, laissa tomber Malko.

— Pourquoi?

— Il est mort. Assassiné par des gens d'Ansar-Dine. Qui avaient découvert qu'il travaillait avec les Américains. Ils ne les aiment pas.

« Vous êtes donc, vous aussi, en danger de mort.

Il lui raconta ce qui était arrivé à Boubacar Wagué. Aguib Sosso se décomposa, regardant Malko comme s'il était le diable. Celui-ci enfonça le clou.

— Vous êtes prêt à parler maintenant?

— Oui! Oui! assura le Malien. Je ne savais pas que Boubacar était mort. Ces gens sont des fous furieux.

— Quel est votre lien avec eux?

— Mon cousin fait partie d'Ansar-Dine. Il a un rôle important. C'est un Touareg. Mais il a besoin d'argent. Ce que vous avez mis sur mon compte, il en a la moitié.

Malko avançait pas à pas.

— Vous arrivez de Tombouctou, dit-il. Apportiez-vous une

information?

Aguib Sosso baissa la voix.

— Oui, j'allais rendre visite à Boubacar; je ne voulais pas lui téléphoner, par prudence. Maintenant...

— Maintenant, c'est à moi que vous allez parler, conclut Malko. Je vous écoute.

Malgré lui, son poulx avait grimpé en flèche. D'une voix presque imperceptible, Aguib Sosso lâcha:

— AQMI prépare une opération sur Bamako. Dans les prochains jours.

— Quelle opération?

— Je ne sais pas, reconnut Aguib Sosso. C'est très secret. Mon cousin m'a seulement dit qu'ils avaient reçu une information grâce à un de leurs «clandestins » vivant à Bamako, arrivé avec un convoi humanitaire...

Avant-hier.

— Vous connaissez cet informateur?

— Non, bien sûr. Une seule personne l'a rencontré, Abu Zeid.

— Il est vraiment à Tombouctou?

— Pour le moment. Des gens l'ont même vu au marché. Il a été rejoint par un chef de *katiba* surnommé « Le Grincheux » ; il est borgne.

Mokhtar ben Mokhtar. Chef d'une autre *katiba* de l'AQMI.

Malko aurait embrassé son informateur: enfin, il débouchait sur quelque chose.

— Il faut absolument en savoir plus, lança-t-il. Quand retournerez-vous à Tombouctou?

— Pas avant plusieurs jours. Je dois acheter des pneus ici pour Ansar-Dine. Il faut faire très attention. La police islamique est partout, là-bas. Quand j'ai pris le bus, ils ont relevé les noms de tous les voyageurs. Ils sont très méfiants...

Autrement dit, il avait dit tout ce qu'il savait.

— Donnez-moi votre portable, demanda Malko. Je veux pouvoir vous joindre.

Aguib Sosso s'exécuta.

— Je vous recontacterai, dit Malko. Officiellement, pour des pneus.

Le Malien le raccompagna. Il semblait sonné. Au moment de partir, Malko lui lança:

— Si vous avez une autre information, vous aurez encore vingt millions.



Malko franchit le petit pont enjambant le ruisseau séparant le chemin où habitait Boubacar Wagué de la N6 et ralentit. Deux voitures de police étaient garées devant, le portail grand ouvert.

Il descendit de voiture, inquiet, et alla au devant d'un des policiers.

— Il est arrivé quelque chose à M. Wagué? demanda-t-il.

Le Malien en uniforme bleu hocha la tête.

— Oui. On ne sait pas bien ce qui s'est passé. Des voisins nous ont prévenus qu'ils avaient entendu une explosion. On est venu voir. On a trouvé un homme menotté sur un lit, éventré. Quelqu'un lui avait mis une grenade dans la poche dont la goupille était attachée à une ficelle, fixée au mur. Ce type a dû bouger un peu trop, la ficelle s'est tendue et a déclenché l'explosion de la grenade.

«C'était pas beau...

— Effectivement, reconnut Malko. Je vous remercie.

Il regagna sa voiture sans laisser le temps au policier de lui poser trop de questions. Diakaridia Nassi avait tenté de s'évader, mais il n'avait pas été loin.

La précipitation est un vilain défaut.

Honnêtement, Malko ne se sentait pas trop coupable. C'était quand même moins cruel que le sort de Boubacar Wagué qui avait vu venir la mort pendant de longues minutes...

Maintenant, il restait à communiquer son info à la CIA.



Lewis Carroll était blême.

— Qu' est-ce qu'on va faire? demanda-t-il. Vous n'avez pas beaucoup de précisions...

— C'est vrai, reconnut Malko, mais c'est mieux que rien. Pensez-vous que les militaires maliens pourraient établir des barrages sur les voies d'accès à la ville?

L'Américain secoua la tête.

— Vous plaisantez! Il n'y a plus d'armée malienne. Les seuls qui possèdent quelques véhicules sont au camp de Kati et ils n'en bougent pas. Ce sont les «Bérets Verts ». En plus, je n'ai pas autorité pour leur donner des ordres.

Malko voulut le rassurer.

— Remarquez, rien ne dit qu'il s'agisse d'une action anti-américaine... Ils peuvent vouloir attaquer la Présidence ou le pouvoir politique malien.

L'Américain secoua la tête.

— Il n'y a plus de Président et le pouvoir politique est transparent. À la rigueur, ils pourraient venir tenter de prendre des Blancs comme otages. Il y en a encore quelques-uns à Bamako.

« Je vais renforcer la protection de notre ambassadrice, mais ces types sont des kamikazes, capables de tout...

— Ils peuvent pénétrer en ville sans problème? Sans rencontrer aucune résistance? demanda Malko, stupéfait.

— Bien sûr, confirma Lewis Carroll. Tout ce qui peut les arrêter ce sont les embouteillages du Pont des Martyrs. Les gendarmes maliens sont payés pour porter un uniforme, pas pour se battre. En plus, les islamistes disposent d'armes lourdes qui peuvent les balayer en trois minutes.

« Eux, sont des combattants. C'est pour cela que je fais évacuer tout le personnel non indispensable de l'ambassade.

— Ce n'est pas brillant, reconnut Malko. Il n'y a plus qu'à espérer que Malika Ahmar m'envoie une information.

Lewis Carroll l'écoutait à peine, accablé. Deux ans plus tôt, une *katiba* de l'AQMI avait lancé contre l'ambassade de France de Nouakchott un camion avec une tonne et demi d'explosifs. En pleine ville; on l'avait arrêté de justesse grâce à l'intervention des « Forces Spéciales » françaises.

Malko s'en alla presque sur la pointe des pieds et Lewis Carroll ne le rappela pas.

Il était presque arrivé au centre quand son portable sonna. Une voix inconnue qui annonça:

— Vos pneus sont arrivés. Vous pouvez passer à l'atelier rue 353.

— Je viens, confirma Malko.

C'était le miracle: Aguib Sosso avait une nouvelle info! Peut-être de quoi empêcher le chef de Station de la CIA de se bourrer de valium.



Aguib Sosso se trouvait dans un cagibi vitré, au fond d'un atelier où s'affairaient plusieurs Noirs. Il en referma soigneusement la porte lorsque Malko le rejoignit.

— J'ai oublié de vous dire quelque chose! annonça-t-il. L'action qu'AQMI veut mener à Bamako concerne les Américains; apparemment, les islamistes ont eu des informations...

— C'est tout?

— Oui, hélas.

Ce n'était qu'une précision qui ne permettait aucune contre-mesure. Malko finit par regagner son hôtel.

La ville semblait toujours aussi calme.



Un couinement l'arracha au sommeil. L'arrivée d'un SMS. Il prit son portable et vit, en l'allumant, qu'il était 6 h 10. Quand il découvrit le SMS, il fut instantanément réveillé. Une phrase très courte:

«Nos amis ont commandé à un marchand d'ici quatre mille litres d'essence. Ils veulent être livrés dans les trois jours. »

Pas de signature, mais cela ne pouvait être que Malika Ahmar.

Malko se leva, relut le SMS et tenta de l'interpréter. Les islamistes utilisaient des Land Cruiser qui consommaient environ vingt litres au cent. De Tombouctou à Bamako et retour, avec les détours, cela faisait environ 1 800 kilomètres. Donc 360 litres d'essence. Grâce aux plateaux des pick-up, les islamistes n'avaient aucun problème pour les transporter. Ce qui signifiait un convoi d'une douzaine de véhicules

Entre 80 et 100 combattants, avec, évidemment, des armes lourdes.

Lewis Carroll avait raison de se faire du souci.

Il n'y avait plus qu'à transformer l'ambassade américaine en Fort Alamo, en priant pour que cela suffise.

Il se glissa dans sa douche, avant d'aller annoncer la « bonne nouvelle » au chef de Station de la CIA.

CHAPITRE XXIII

Lewis Carroll semblait transformé en statue de sel. Depuis que Malko lui avait communiqué ses nouvelles informations concernant les projets d'AQMI, il n'avait même pas touché à son café.

Le chef de Station de la CIA secoua la tête, accablé.

— Je dois prévenir l'ambassadrice et Langley. Le mieux serait peut-être de fermer l'ambassade.

Cela s'était déjà fait dans d'autres pays mais ne résolvait pas le problème.

— Qu'est-ce que vous allez faire de vos diplomates? demanda Malko. Les enfermer dans le compound²³? Ouverte ou fermée, l'ambassade sera toujours aussi vulnérable. Vous ne pouvez pas demander une protection provisoire aux autorités maliennes?

— Ce sera complètement illusoire, plaida l'Américain. Contre des fanatiques de l'AQMI, ils ne font pas le poids. Les islamistes sont prêts à sacrifier leur vie, pas eux.

— Vous ne pouvez pas vous faire expédier un détachement de « marines » ou de « Spécial Forces » des États-Unis? Eux, n'auraient pas d'état d'âme.

L'Américain émit un soupir, excédé.

— Vous voulez que je déclenche la révolution à Washington? Ils vont me prendre pour un fou et ma carrière sera foutue. En plus, les Maliens vont tout bloquer. Par amour-propre.

Il se leva et se planta devant le mur décoré d'une grande carte du Mali où un trait rouge délimitait la zone occupée par le MNLA et les islamistes.

— Pour descendre de Tombouctou, expliqua-t-il, ils sont obligés de passer par Douentza, ce qui ne les gêne pas, ils sont chez eux. Ensuite, ils peuvent contourner Mopti et continuer par la route normale. Jusqu'à Segou, où ils ont le choix de repasser au nord du Niger et d'utiliser des pistes que personne ne contrôle.

« C'est probablement ce qu'ils feront...

« Ou alors, ils passeraient par la route normale pour arriver au sud de la ville.

— Personne ne va donner l'alerte? s'étonna Malko.

— Des gendarmes, peut-être. S'ils les aperçoivent, mais il n'y a aucune force pour les arrêter.

« En plus, on ne sait pas où ils vont *exactement*...

— Il faudrait une observation aérienne, remarqua Malko. On n'a pas d'hélicoptères ou de drones? Un convoi de cette espèce, cela se remarque.

— Nous avons des Pilatus à Ouaga, répliqua Lewis Carroll. Mais ils n'ont pas un rayon d'action suffisant pour surveiller la zone.

Je crois que je vais demander la fermeture de l'ambassade. Il faut que je me couvre...

Soudain, Malko repensa à la phrase de son observateur: il était certain que les islamistes allaient attaquer les Américains. Une petite lumière s'était allumée dans sa tête. Il se leva.

— J'ai une vérification à faire, dit-il. Je vous tiens au courant.

— Quoi?

— Ce n'est pas encore clair.



Le colonel Coulibaly accueillit Malko avec son sourire chaleureux habituel.

— Que puis-je faire pour vous?

— Vous êtes-vous occupé du convoi humanitaire qui vient de partir pour Tombouctou et Gao?

— Celui du Haut Conseil islamique?

— Oui. Que voulez-vous savoir?

— Avez-vous la liste des personnes qui en faisaient partie? demanda Malko.

— Je ne l'ai pas, mais je pourrai me la procurer, répondit le patron de la Sécurité d'État. C'est important?

— Ça peut l'être...

Le colonel Coulibaly empoigna son téléphone pour une longue conversation en bambara. Lorsqu'il raccrocha, il dit simplement:

— Je vous la ferai porter à l'hôtel dans la journée. Pour une remise en mains propres. Rien d'autre?

— Malika Ahmar est repartie, remarqua Malko.

— Oui. Tant mieux. Nous savons qu'elle a rencontré un Colombien qui utilise un faux passeport espagnol. Il doit convoier une grosse cargaison de drogue.

— Pas de nouvelles des ilamistes? demanda Malko d'un ton détaché.

— Ils contrôlent désormais tout le Nord. Pour le moment, on ne peut rien faire contre eux.

— Et eux contre nous?

Le colonel Coulibaly éclata de rire.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent? Ils ne peuvent pas occuper Bamako! De toute façon, nous n'avons plus d'armée pour les arrêter. Le capitaine Sanogo est retranché à Kati et n'a pas de matériel.

« Allah nous protégera.

Malko voulait en avoir le coeur net.

— Admettons qu'une colonne de l'AQMI déboule sur Bamako, qu'est-ce que vous feriez?

— Je me cacherais sous mon bureau, fit le Malien en riant.

Il se leva et tendit la main à Malko.

— Allez, à plus tard, je vous fais porter votre liste.



Malko lisait au bord de la piscine quand un civil s'approcha de lui pour lui glisser à l'oreille.

— Je viens de la part du colonel Coulibaly. J'ai ceci pour vous, patron.

Il lui tendit une enveloppe et s'en alla aussitôt. Malko l'ouvrit: elle contenait une feuille de papier avec une trentaine de noms. Tous des Maliens, avec leur qualité. Quatre journalistes de Bamako, les chauffeurs des dix véhicules et des humanitaires ainsi que des

membres du Haut Conseil islamique. Un nom accrocha son regard dans la liste des humanitaires: Bakaye Drago, l'amant malien de l'assistante de l'attachée de presse de l'ambassade des États-Unis, May Fawrup.

En soi, cela ne voulait rien dire. Malko savait déjà qu'il était dans l'humanitaire et lié au Haut Conseil islamique. Cependant, c'était quand même une étrange coïncidence. L'AQMI avait justement récolté l'information qui les avait décidé à lancer leur raid sur Bamako par quelqu'un venu avec ce convoi.

Aguib Sosso avait souligné à Malko que l'AQMI avait obtenu cette information venant d'une source de l'ambassade US...

Évidemment, cela pouvait n'être qu'une coïncidence... Pourtant, cela le tracassait. Il regarda sa montre. Trois heures. Si la chance était avec lui, il pourrait peut-être obtenir quelque chose. De toute façon, il n'avait pas beaucoup de temps. D'après ce qu'il avait appris, le raid devait partir de Tombouctou dans deux jours au plus...

Il prit sa voiture et fila vers l'est de la ville. À peine eut-il tourné dans la rue 939 que son poulx grimpa en flèche: une Honda blanche était arrêtée devant la maison rose! Là où demeurait Bakaye Drago.

Donc, May Fawrup se trouvait avec son amant. Profitant de la « pause-sieste » de l'ambassade américaine. Il dépassa la Honda et se gara un peu plus loin.

La jeune Américaine allait forcément ressortir. C'est là que cela devenait délicat. Le plus simple était évidemment d'alerter Lewis Carroll qui interrogerait l'assistante de l'attachée de presse. Seulement, elle risquait de se fermer comme une huître et on ne pouvait pas lui arracher les ongles.

Il fallait jouer sur autre chose.

Malko eut beau réfléchir, mais, quand la porte de la maison rose s'ouvrit sur May Fawrup, il n'avait pas encore tout à fait décidé de la marche à suivre.

Il attendit quelques secondes. La jeune Américaine ne fut pas rejointe par son amant. Elle venait de se glisser dans sa voiture quand Malko se décida enfin. Démarrant à son tour, il rattrapa la Honda et lui fit une queue de poisson. Surprise, May Fawrup dut freiner et s'arrêta. Malko était déjà sorti de sa voiture et s'avancait vers la sienne.

Il ouvrit la portière côté passager et se glissa à l'intérieur.

May Fawrup lui jeta un regard effaré et demanda en anglais.

— *Who are you? Get out immediately*²⁴.

Toujours souriant, Malko sortit le Beretta 92 de sous sa chemise et le braqua sur elle.

— Repartez. Je vais vous dire où nous allons.

Le regard fixé sur l'arme, la jeune femme se décomposa, ne parvenant plus à repasser en « drive ». Malko décida de la calmer.

— Si vous faites ce que je vous dis, rien ne vous arrivera. Prenez ensuite le boulevard du Peuple, puis la route qui monte au Palais de Koutouba.

Totalement traumatisée, la jeune Américaine ne protesta même pas. Malko savait que la route du Palais Présidentiel sinuait à travers un parc où il pourrait facilement trouver un endroit tranquille. Ils commencèrent à monter dans une zone boisée abritant le zoo. À droite, un énorme dinosaure de pierre symbolisait le zoo du Jurassique...

Deux kilomètres plus loin, il s'engagea dans une sente en latérite qui serpentait dans la végétation luxuriante et se terminait en impasse.

Malko stoppa et se tourna vers May Fawrup, après avoir coupé le moteur.

— Voilà! dit-il. Nous sommes arrivés.

May Fawrup lui jeta un regard terrifié.

— Qu'est-ce que vous voulez me faire? Vous allez me violer?

Malko esquissa un sourire.

— Je ne voudrais pas faire de la peine à votre amant malien.

La jeune Américaine bredouilla.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Lorsque je suis monté dans votre voiture, précisa Malko, vous sortiez de chez un garçon qui s'appelle Bakaye Drago. Comme vous le faites plusieurs fois par semaine.

Cette fois, la jeune femme se cabra.

— C'est ma vie privée! Qui êtes-vous pour me poser ces questions?

— Ce n'est pas tout à fait votre vie privée, corrigea Malko. Parce que Bakaye Drago est très proche des islamistes qui occupent en ce moment le nord du Mali. AQMI en particulier, qui hait les Américains, puisque c'est une branche d'Al Qaida.

Les épaules de la jeune femme s'étaient affaissées. Elle bredouilla:

— Comment savez-vous tout cela? Bakaye est un brave garçon, très généreux; il s'occupe d'humanitaire.

Malko lui adressa un regard perçant.

— Il vous a dit qu'il était allé à Tombouctou avec un convoi humanitaire, il y a quelques jours?

Elle secoua la tête.

— Non.

— J'appartiens à la CIA, et nous nous sommes croisés à la cafétéria de l'ambassade où vous étiez avec votre boss, l'attaché de presse. Moi, je me trouvais avec Lewis Carroll, le représentant de la CIA à Bamako.

May Fawrup se troubla.

— Ah oui, c'est vous! Je me souviens, maintenant. Je vous reconnais.

— J'enquête sur une tentative d'attentat contre les Américains de Bamako, continua Malko. Nous avons de fortes raisons de croire que votre ami y est mêlé. Qu'il communique des informations vitales à l'AQMI. Vous vous en doutiez?

Le menton de May Fawrup tremblait.

— Non, bien sûr, balbutia-t-elle. Vous êtes certain de ce que vous dites?

— Absolument certain! bluffa Malko. D'ailleurs, si cette conversation se termine mal, je vous remettrai entre les mains de Lewis Carroll.

May Fawrup leva les yeux et demanda timidement.

— Est-ce que je peux fumer?

— Je vous en prie.

Malko attendit qu'elle ait allumé sa Marlboro pour dire d'un ton plus conciliant.

— Je pense que vous n'avez pas coopéré *volontairement* à la préparation d'un attentat, mais je crains que votre ami vous ait

manipulée.

— En quoi?

— Je l'ignore encore. Il a apporté à Tombouctou une information venant de l'ambassade américaine, d'après ses dires. Quelle peut-elle être?

Visiblement, May Fawrup tombait des nues.

— Je ne sais pas! jura-t-elle d'un ton plaintif. Nous ne parlons jamais de mon travail ou de l'ambassade. Quand je le retrouve, c'est...

Elle se tut brusquement et Malko termina sa phrase d'une voix égale.

— ... pour faire l'amour. Je vous crois, mais vous avez dû oublier quelque chose. Vous parlez bien *un peu*...

De nouveau, elle se troubla.

— Pas vraiment, dit-elle. Culturellement, nous ne sommes pas très proches... C'est vrai, je suis un peu amoureuse de lui. Il est gentil et je m'ennuie beaucoup à l'ambassade.

Et, *aussi*, ce devait être une bête sexuelle bien membrée. Malko n'insista pas.

— OK, dit-il, faites un effort de mémoire: essayez de savoir ce que vous avez pu lui dire qui l'aide dans la préparation d'un attentat.

— Je ne vois pas, assura la femme américaine. Vraiment. Nous ne parlons jamais de l'ambassade ni de ce qui s'y passe.

— Vous n'avez jamais mentionné l'ambassadrice et sa résidence en ville, qui est très vulnérable?

— Je n'y ai jamais mis les pieds, assura May Fawrup. Personne ne parle de ça dans le service.

Elle était, de toute évidence, sincère et Malko se retrouvait au point mort. Il n'avait pas beaucoup de temps devant lui. Cependant, brusquer la jeune femme n'aurait servi à rien.

— OK, dit-il, quand devez-vous revoir votre ami?

— Demain, dit-elle. J'ai pris deux jours de repos.

— À quelle heure?

— Après le lunch.

— Dans sa maison?

— Oui. Nous ne nous montrons jamais ensemble en ville. Personne ne connaît cette histoire. Comment êtes-vous au courant?

— Un hasard, répondit Malko. Quelqu'un vous a vue avec lui dans un « maquis ».

— C'est la seule fois où nous sommes sortis ensemble, soupira May Fawrup. C'était presque officiel, je l'avais connu à une manifestation folklorique. Je m'occupe de Culture à l'ambassade.

— OK, voilà ce que je vous propose, conclut Malko. Pour l'instant, je ne dis rien à personne. Nous nous retrouvons demain dans la rue 939, avant que vous n'alliez revoir votre ami.

«J'espère que, d'ici là, vous aurez retrouvé la mémoire.

— D'accord, dit-elle. Vous me ramenez à ma voiture?

Malko se sentait tout près du but. Seulement, il ne lui restait que vingt-quatre heures.

CHAPITRE XXIV

Malko n'avait rien dit à Lewis Carroll de la « confession » de May Fawrup. C'était encore trop flou et pouvait n'être qu'une simple histoire de sexe. Bien sûr, il y avait des « *circumstantial evidences* »²⁵ mais rien de concret sur une complicité supposée entre Bakaye Drago et la jeune Américaine. Et surtout, rien sur l'info qu'elle aurait pu lui donner. Même déstabilisée, elle était de bonne foi.

Pendant ce temps, le « tic-tac » continuait. Certes, il n'avait plus d'information directe de Tombouctou, mais les éléments connus permettaient de croire à une attaque imminente.

Avec, pour l'instant, aucun moyen de la déjouer.

Si sa prochaine rencontre avec May Fawrup n'apportait rien, il reviendrait vers le chef de Station de la CIA. Lui transférant son impuissance.

Son poulx grimpa: la voiture de May Fawrup venait de tourner le coin de la rue. Au lieu de s'arrêter devant la maison rose, elle continua et vint se garer derrière celle de Malko.

May Fawrup arborait une robe de toile imprimée et ses grosses lunettes de myope toutes rondes, qui lui donnaient un peu l'air d'un hibou au nez retroussé et à la silhouette agréable. Lorsqu'elle se glissa dans la voiture de Malko, sa robe légère remonta, découvrant des cuisses bronzées et il se dit que, débarrassée de ses lunettes, elle était plutôt appétissante.

– Bonjour! dit-elle. Je crois que j'ai quelque chose d'important à vous dire...

Le poulx de Malko bondit.

– Quoi?

– Je me suis souvenu d'un truc que j'ai dit à Bakaye sans penser à mal. Je ne sais pas si cela peut vous aider. J'ai mentionné l'évacuation après-demain de cinquante-sept membres non indispensables à l'ambassade, surtout des gens mariés. Ils doivent embarquer sur l'avion d'Air France du vendredi et continuer ensuite sur les États-Unis, à partir de Paris.

Malko eut envie de l'embrasser.

Quelques gouttes de sueur perlaient au-dessus de ses lèvres bien dessinées et, finalement, elle était extrêmement appétissante. Devant le silence de Malko, elle laissa tomber.

– Ce n'est pas intéressant, n'est-ce pas? Mais c'est *vraiment* tout ce que je lui ai dit.

– C'est *très* intéressant, souligna Malko. Justement l'élément qui me manquait.

C'était aveuglant: l'AQMI avait hérité de missiles sol-air SAM 16 ou IGLA S grâce aux Touaregs arrivés de Libye. Ils avaient donc de quoi abattre un avion commercial, en se postant dans l'axe de la piste. Faisant d'une pierre trois coups: s'attaquant aux intérêts américains en tuant des diplomates, désorganisant le trafic aérien du Mali et frappant un coup spectaculaire aux yeux de l'opinion mondiale.

Après un coup pareil, plus un avion ne se poserait à Bamako, isolant du monde la capitale malienne.

En plus, techniquement, c'était tout à fait faisable. L'aéroport se trouvait au sud de la ville, dans une zone très peu peuplée, sans la moindre protection, avec une seule piste Est-Ouest. Il suffisait de positionner un pick-up avec des combattants sachant manier ces missiles pour faire mouche presque à coup sûr. Or, beaucoup de Touaregs avaient été formés par les Libyens.

Comme le silence se prolongeait, May Fawrup mit la main sur la portière.

– Bon, je vous laisse. Si je suis en retard, il va être furieux.

Elle était toujours amoureuse et inconsciente. Malko lui posa la main sur sa cuisse.

– Attendez! Je viens avec vous.

La jeune femme se décomposa.

– C'est impossible! Jamais je n'oserai. Il va me tuer... Non.

Malko lui jeta un regard foudroyant.

– C'est possible. Et indispensable. Votre amant possède des informations dont nous avons absolument besoin. Si on l'arrête, il aura le temps de se concentrer et ce sera difficile de le faire parler. Tandis que, cueilli à froid, il sera plus vulnérable.

– Non, je ne veux pas y aller, répéta la jeune femme. Dans ce cas, allez-y tout seul...

- D'accord, accepta Malko, comment entre-t-on?
- Je vais vous donner la clef. Moi, je retourne à l'ambassade.
- Je voudrais vous parler ensuite.
- Où voulez-vous que j'aille?

C'est vrai qu'à Bamako, il n'y avait rien.

Malko eut une idée et tira la clef magnétique de sa chambre du El Farouk de sa poche.

- Attendez-moi dans ma chambre au El Farouk. 416.

May Fawrup hésita à peine et ils sortirent ensemble de la voiture. Malko attendit d'avoir vu démarrer la jeune femme pour se mettre en marche vers la maison rose.

Il était en nage en arrivant devant. Il mit la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit sans problème.

Après s'être glissé dans le couloir, il s'immobilisa quelques secondes pour faire monter une cartouche dans la chambre du Beretta 92. Puis, il poussa doucement la porte de la chambre la plus proche de lui.



Bakaye Drago regardait sur son écran plat le quart de finale de la coupe de football du Mali, tout en se masturbant discrètement. Il savait que sa maitresse blanche s'enflammait en voyant son sexe déjà presque prêt à la transpercer. Généralement, elle se jetait sur lui, sans même se déshabiller, pour une fellation avide.

Le grincement de la porte lui fit tourner la tête avec un sourire découvrant ses magnifiques dents blanches.

Sourire qui se figea instantanément. L'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte n'avait rien à voir avec May Fawrup.

Le Noir se dressa brusquement sur le lit, lâchant son sexe. Stupéfait et furieux.

- Qu'est-ce que vous... gronda-t-il.

L'inconnu s'arrêta à deux mètres du lit, écarta un pan de sa chemise et sa main droite jaillit, braquant un pistolet automatique sur le Malien.

– Bakaye, dit l'inconnu, restez calme! Sinon, je vous en mets une tout de suite dans la tête.

Visiblement, il parlait sérieusement. Bakaye Drago resta sur son séant, le cerveau en vrac. Comment ce type avait-il pu entrer? Qui était-il?

Justement, le visiteur était arrivé au bord du lit. D'une petite poussée sur l'épaule, il força Bakaye Drago à se rallonger. Celui-ci ouvrit la bouche pour protester.

C'était une mauvaise idée.

D'un geste sec et précis, son visiteur enfonça le canon du pistolet dans sa bouche, cognant ses incisives. Bakaye Drago retint un hoquet, terrifié. Cinq ou six centimètres d'acier occupaient sa bouche.

Il y eut un claquement sec: l'inconnu blond venait de relever le chien extérieur de l'arme. Il se pencha sur le Malien.

– Je vais juste te poser une question, dit-il. Si tu me réponds correctement, tu gagneras un peu de vie. Si tu ne réponds pas, il va y avoir du sang partout sur ce lit. Tu sais, une balle de calibre. 38, ça fait beaucoup de dégâts dans un cerveau. Dans cette deuxième hypothèse, je repartirai comme je suis venu et personne ne saura jamais qui t'a flingué.

« Tu as compris?

Bakaye Drago émit un borborygme qui pouvait passer pour un « oui » et hocha la tête affirmativement.

Malko attendit quelques secondes pour poser sa question.

– Quand tu as été à Tombouctou avec le convoi humanitaire, dit-il, tu as rencontré tes amis de l'AQMI. Tu leur as donné une information qui leur a permis de monter leur expédition sur Bamako. Quelle est cette information?

« Il n'y a qu'une réponse. Comme tu es sûrement un garçon scrupuleux, je vais compter jusqu'à dix avant de te faire exploser le cerveau. Ça te laisse le temps de prier Allah. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

Bakaye Drago eut une sorte de hoquet et prononça quelques mots incompréhensibles. Évidemment, le canon du Beretta 92 le gênait pour articuler correctement. Aussi, Malko retira en partie l'arme. Ce qui déclencha un flot de paroles.

– Ne me tuez pas! J'ai seulement dit que beaucoup d'Américains

partaient par le vol Air France de vendredi.

Bingo! Malko, machinalement, renfonça le pistolet dans la bouche de Bakaye Drago. Avec une furieuse envie de presser sur la détente.

Cependant, il faut parfois lutter contre ses pulsions. Le Malien pouvait encore servir.

– Lève-toi et habille-toi, dit-il. Tu as gagné un peu de temps.



Assis à côté de Malko, les mains serrées entre les genoux, Bakaye Drago n'avait pas desserré les lèvres depuis le départ de la maison rose. Encore sous le choc. Malko l'avait averti. S'il tentait de sauter de la voiture, il l'abattait sans hésiter.

Avant de partir, il avait appelé Lewis Carroll, demandant que son « *deputee* » vienne l'accueillir à l'entrée, afin d'éviter toute formalité...

Ils arrivaient devant la grille de la chancellerie; Malko aperçut aussitôt, à côté des deux vigiles maliens, un homme qu'il avait déjà vu à l'étage de la CIA... Ils échangèrent un signe discret et la grille s'écarta, le « *deputee* » montant à l'arrière.

– Lewis vous attend, annonça-t-il. Monsieur vient avec nous?

– Absolument, confirma Malko.

Le Malien n'opposait aucune résistance. En le découvrant, le chef de Station de la CIA eut presque un haut-le-corps.

– Qui est cette personne? demanda-t-il.

– Un prisonnier de guerre, annonça Malko. Qui va peut-être nous éviter beaucoup de tracas.

Bakaye Drago, installé dans un fauteuil, Malko fit la récit de sa « prise » à Lewis Carroll, concluant.

– Nous pouvons le remettre à la Sécurité d'État, mais je pense qu'il peut nous être utile. Même si nous savons désormais ce qui se trame, nous ignorons encore comment l'empêcher; les Maliens ne feront rien. C'est à nous de jouer.

– C'est une détention illégale, protesta l'Américain. Ici, nous sommes en territoire américain. C'est comme si on l'avait extradé de force...

Le formalisme US était toujours le même. Un ange traversa la pièce en se tordant de rire.

– Dites-vous que vous lui sauvez la vie, répliqua Malko. Si ses amis de l'AQMI découvrent qu'il a parlé, ils le découperont en tranches... Si vous n'en voulez pas, je le reprends et je lui mets une balle dans la tête...

– Non, non, protesta Lewis Carroll, vous avez fait un boulot formidable. Je vais le confier au détachement de « marines » pour l'instant.

– OK, approuva Malko. Je vous laisse. À plus tard.

Il bouillait d'excitation.

May Fawrup devait commencer à s'impatienter au « El Farouk ».



La jeune Américaine, assise sur le lit, se leva vivement en voyant Malko entrer.

– Qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-elle, visiblement folle d'angoisse.

– Rien de grave, assura Malko. Bakaye Drago a peut-être une ou deux dents cassées, mais il a confirmé ce que vous m'aviez dit. Grâce à l'information que vous lui aviez communiquée involontairement, l'AQMI a monté une expédition pour abattre à son décollage l'avion d'Air France transportant, entre autres, les 57 membres de votre ambassade.

– *My God!*

Ce furent les deux seuls mots qu'elle prononça avant de se laisser retomber sur le lit, les jambes coupées. Lorsqu'elle releva la tête, elle avait des larmes plein les yeux.

– Qu'est-ce qui va m'arriver? Je vais passer le restant de mes jours dans un pénitencier! Je suis complice!

Elle se mit à pleurer, les épaules secouées par les sanglots.

Malko vint s'asseoir à côté d'elle.

– Il ne vous arrivera rien! promit-il. Je ferai en sorte que Bakaye Drago ne vous mouille pas. S'il le fait, nous arrêterons les choses ici. Votre aventure aurait pu arriver à n'importe qui. Évidemment, la Station de la CIA saura que vous aviez un amant malien. Cependant,

cette information demeurera dans les dossiers « classifiés ».

May Fawrup releva la tête et ôta ses grosses lunettes rondes.

– C'est vrai? demanda-t-elle, fragile comme une petite fille.

– Je vous le jure, assura Malko.

Une fraction de seconde plus tard, la bouche de la jeune femme s'écrasait contre la sienne pour un baiser furieux, passionné, désespéré. C'est elle qui bascula en arrière sur le lit, entraînant Malko, les bras noués autour de sa nuque.

Son corps vint s'appliquer contre le sien. Elle l'embrassait à se couper le souffle et, lorsqu'il souleva la robe légère, elle gémit de contentement. Elle portait une culotte un peu vieillotte, en dentelle blanche, qu'elle se laissa ôter sans la moindre résistance. Basculant Malko sur elle, les jambes ouvertes.

Après l'angoisse des jours précédents, celui-ci s'était mis à bouillir.

D'un seul coup de reins, il s'enfonça dans le ventre de la jeune Américaine qui se cabra, se mettant aussitôt à onduler sous lui. Il n'y avait ni sentiment, ni même attirance sexuelle dans cet abandon. Simplement, May Fawrup réagissait comme toutes les femmes humaines depuis l'âge des Cavernes. Pour remercier un homme, elles ne connaissent au fond qu'un seul moyen.



Lewis Carroll enchaînait cigarette sur cigarette. Inquiet.

– Vous avez fait un job formidable, répéta-t-il, mais nous nous trouvons désormais en face de plusieurs solutions possibles, toutes mauvaises.

« Nous pouvons annuler notre évacuation et prévenir Air France du danger, avec pour effet immédiat, de couper Bamako du monde. Aucune compagnie aérienne n'acceptera de se poser ici, tant qu'on n'aura pas fait le ménage... Or, nous n'avons pas les moyens de le faire...

– Et les autorités maliennes?

– Que voulez-vous qu'elles fassent, à part assurer à l'aéroport une protection rapprochée qui ne servira strictement à rien. Elles n'ont pas la possibilité matérielle d'arrêter un raid de l'AQMI.

Nous pouvons aussi demander l'aide internationale, qui, si tout se

passe bien, arrivera dans un an ou deux...

– Il y a une autre solution, objecta Malko. Si nous disposons de renseignements précis, nous pouvons bloquer ce commando avant qu'il frappe et, peut-être le détruire.

– Avec quoi? demanda l'Américain.

– J'ai une idée, assura Malko, mais il faut d'abord que j'obtienne l'information dont j'ai besoin. Le seul qui peut éventuellement me la donner, c'est Bakaye Drago.

L'Américain se raidit.

– Vous n'allez pas le...

– Je vais le traiter avec beaucoup de politesse, assura Malko. Je ne suis pas un tortionnaire.

Si cela ne marche pas, vous serez libre de faire ce que vous voulez...

– Je le livrerai à la Sécurité d'État, assura l'Américain. Sauf si Langley m'autorise à l'exfiltrer avec l'assentiment des autorités maliennes. Vous voulez le voir?

– Absolument.

– Nous l'avons installé dans une cellule réservée aux « marines » qui se sont mal comportés. Je vais vous y faire conduire.



Bakaye Drago, allongé sur un bat-flanc, se leva vivement en voyant entrer Malko. Le regard affolé, les traits tirés, il n'avait pas bonne mine.

– Bonjour, dit Malko, je suis venu vous apporter deux nouvelles. Une bonne et une mauvaise.

– Vous me relâchez?

Malko eut un sourire contraint et enchaîna:

– La bonne nouvelle c'est que vous n'allez pas rester ici. La moins bonne, c'est que vous allez être exfiltré vers les États-Unis pour y être jugé pour avoir participé à une action terroriste visant à tuer des citoyens américains. Bien entendu, il vous sera assigné un avocat d'office, mais, d'après la jurisprudence, je peux vous promettre une condamnation autour de cinquante ans de pénitencier. Sans aucune

possibilité de libération anticipée.

Bakaye Drago le regardait la bouche ouverte, les yeux hors de la tête. Ce qui avait frappé son cerveau, c'était les « cinquante ans de prison ».

Malko lui adressa un sourire de commisération.

– Voilà, je ne voulais pas vous laisser dans l'incertitude...

Il se dirigeait déjà vers la porte. Le Malien poussa une sorte de grognement désespéré.

– Chef! je n'ai rien fait! Je ne veux pas aller en prison!

Malko se retourna.

– Ce n'est pas de chance. Les autorités de votre pays ne s'opposent pas à votre extradition. Moi, je ne peux plus rien pour vous.

Cette fois, le Malien se leva de son bat-flanc et s'accrocha à Malko.

– Chef! Chef! Je ne veux pas aller en Amérique.

Malko le laissa macérer quelques secondes, puis dit calmement.

– Il y a *peut-être* un moyen de l'éviter, mais je ne suis pas sûr que vous l'acceptiez.

– Si, si, chef! Je veux bien. Je veux rester au Mali.

Intérieurement, il était en capilotade.

– Je ne suis pas certain non plus que vous puissiez m'aider, insista Malko.

– Dites-moi, chef! dites-moi.

Il était pathétique. Brisé.

– Bien, dit Malko. Asseyez-vous. Je vais vous expliquer.

CHAPITRE XXV

– Je pense qu’hier, vous ne m’avez pas dit tout ce que vous saviez, attaqua Malko. Ce *rezzou* de l’AQMI a besoin d’un guide local. Ils ne connaissent pas Bamako et sa région. La logique, c’est qu’ils fassent appel à vous. J’ai raison?

Le Malien baissa la tête, sans répondre. Malko insista.

– C’est vrai?

– Oui, chef, murmura Bakaye Drago.

– Allez, enchaîna Malko, si vous voulez rester au Mali, il faut collaborer.

Il y eut encore un silence qui parut interminable à Malko. Puis le Malien se lâcha.

– J’ai rendez-vous à la station-service SNL, au rond-point Falladié, à l’embranchement des routes N6 et N7.

– Et après?

– Je repars avec eux. Jusqu’à l’endroit où ils sont planqués sur le territoire de la commune V. Ils ont un complice qui va abriter leurs véhicules pour la journée. Un sympathisant. Là-bas, il n’y a personne.

– Et vous, après, qu’est-ce que vous faites?

Le Malien avoua, d’une voix hésitante.

– Je dois repartir avec eux, chef. Pour faire le Djihad.

Il avait eu du mal à annoncer ça.

Malko demeura impassible.

– Quand a lieu ce rendez- vous?

– Le matin, juste à l’aube, répondit Bakaye Drago. À la station-service. Moi, j’irai en taxi.

– Et eux?

– Ils utiliseront une NISSAN «Pathfinder» aux couleurs de l’armée malienne qu’ils ont volée à Gao. Personne ne les remarquera...

Malko triomphait intérieurement.

– Très bien. Je vais vous revoir tout à l’heure. J’espère que vous ne me racontez pas d’histoires.

– Non, non, chef, c’est la vraie vérité.



Lewis Carroll semblait un peu soulagé, mais perplexe.

– Ce sont des informations précieuses! reconnut-il Mais que pouvons-nous faire? Jamais je n’aurai l’autorisation de Washington de faire intervenir mes «marines». D’ailleurs, ils n’ont pas de moyens logistiques. Quand je pense qu’avec un seul « Gun-ship »²⁶ on ferait de la pâtée pour chats de ces salopards...

– Ne rêvons pas, fit Malko. J’ai peut-être une idée, moins glamour mais réalisable. Vous avez déjà rencontré le capitaine Sanogo?

– Oui, bien sûr, avec le feu vert de Langley.

– Comment vous est-il apparu?

L’Américain eut un geste évasif.

– Un peu exalté, mais sympathique, il voudrait bien reconquérir le Nord, mais il n’en n’a pas les moyens.

– Seriez-vous prêt à le rencontrer à nouveau, avec moi?

– Pour quoi faire?

– Lui proposer un deal.

Malko lui expliqua son idée. Dire que le chef de Station de la CIA sauta de joie eut été inapproprié. La réticence se lisait sur tous les traits de visage.

– Je dois en parler à Langley, dit-il fermement. Nous sommes en Afrique. Même si Sanogo nous jure qu’il ne dira rien à personne, le tam-tam va fonctionner.

Malko connaissait les lourdeurs administratives de la CIA.

– OK, dit-il, vous avez une ligne protégée ici?

– Bien sûr.

– Je vais appeler tout à l’heure un numéro à la Maison Blanche, John Mulligan, le *Special Advisor for Security*, celui qui a succédé à Frank Capistrano. Il est le seul à pouvoir débloquer la situation. Ce qui

laissera encore beaucoup d'inconnues.

– Vous êtes chez vous, assura l'Américain. Que Dieu vous entende!



La Mercedes banalisée, en plaques maliennes, fonçait sur le plateau, avant le village de Kati, passant devant une forêt d'antennes radio. Ils se trouvaient à une dizaine de kilomètres de Bamako. Quelques villages, la savane, et même un programme immobilier, en plein nulle part. Ils arrivèrent à un croisement. À droite, c'était le village de Kati. Droit devant, le camp militaire qui abritait la Junte dirigée par le capitaine Sanogo.

Une vieille mitrailleuse Douchka qui n'avait pas tiré depuis longtemps protégeait l'entrée. Puis, quelques soldats vautrés dans des hamacs ou des fauteuils. L'interprète sortit de la voiture et s'adressa au chef de poste en bambara.

Celui-ci avait été prévenu.

Une vieille Mercedes les précéda, tournant à droite dans un vaste terrain vague où un camion-remorque déchargeait une Mercedes blanche. Celle de Malko s'arrêta devant une petite maison aux volets clos et au toit de tôle ondulée, devant laquelle une douzaine de militaires veillaient mollement. Deux immenses gardes du corps protégeaient l'entrée, eux, en civil, équipés de gilets pare-balles en kevlar G.K. gentiment offerts par la France.

Lewis Carroll se tourna vers Malko.

– On y est. Que Dieu soit avec nous!

Malko avait pu joindre John Mulligan à la Maison Blanche, à Washington, et sa proposition avait été aussitôt acceptée. La lutte antiterroriste était une priorité absolue, qui autorisait volontiers quelques petites entorses au Droit.

Ils sortirent. C'était la résidence privée du Capitaine Sanogo, le chef des « Bérêts Verts », l'homme qui avait chassé le Président ATT et déclenché un coup d'État.

On leur ouvrit la porte.

Le capitaine Sanogo se trouvait sur un grand canapé, en tenue de combat, béret vissé sur la tête, à côté d'un second militaire, un lieutenant au visage plus fermé, Amadou Konaré. Son second.

Il se leva pour accueillir Malko. Son pistolet S15 était accroché à sa ceinture dans un magnétique holster G.K., le tout, cadeau d'un gendarme français.

Malko et lui échangèrent une longue poignée de mains.

Très vite, on servit le thé.

Le capitaine Sanogo parlait un français parfait et parfois saccadé. La conversation était facile. Après les salamalecs d'usage et une profession de foi, très gaulienne du capitaine putschiste, Lewis Carroll annonça:

– Capitaine, je suis venu vous faire une proposition qui doit demeurer totalement secrète. Personne ne doit savoir que je vous ai sollicité. Officiellement, il s'agit d'une affaire entre Maliens. Mon collaborateur Malko Linge, va vous expliquer de quoi il s'agit.

Le capitaine Sanogo ôta son béret et se tourna vers Malko. Celui-ci commença par une question précise et brutale.

– Capitaine, disposez-vous d'une douzaine de BRB²⁷ en état de marche, avec leur armement et leurs équipages?

L'officier malien parut surpris par la question et répliqua avec un sourire.

– Oui, mais ils ne pourraient pas aller jusqu'à Tombouctou.

– On ne leur demandera pas cela, assura Malko. Voilà de quoi il s'agit.

Il expliqua alors son plan. Grâce à la coopération de Bakaye Drago, surprendre le commando de l'AQMI dans la ferme, au sud de l'aéroport. Avant qu'ils ne frappent. Le détruire, si possible.

Officiellement, la Junte agirait, grâce à un informateur infiltré. Tout le succès serait donc pour elle et on restait dans une opération 100 % malienne.

– Évidemment, cela ne pourrait que renforcer votre prestige au sein de l'armée, souligna Malko. Acceptez-vous le principe de cette opération?

Le capitaine Sanogo n'hésita que dix secondes.

– Bien sûr, dit-il. Si je peux attaquer les salauds qui ont égorgé nos hommes, j'irais avec mes seules mains. Si je réussis, je remonterai le moral de l'armée malienne. Vous avez vu la Mercedes blanche qu'on

déchargeait. Je l'ai faite confisquer chez un colonel corrompu. J'ai envoyé des hommes le chercher pour qu'il rende des comptes.

– Merci, dit Malko.

Il ne restait plus qu'à mettre l'affaire en musique. Ce qui, en Afrique, n'était pas le plus simple...



Bakaye Drago se réveilla en sursaut quand Malko ouvrit la porte de sa cellule. Il faisait encore nuit.

– On y va! dit Malko.

Le Malien ne discuta pas et les suivit jusqu'à une Audi banalisée où se tenaient déjà deux «case-officers», dont un au volant. Il leur fallut moins d'une demi-heure pour arriver au rond-point Falladié, signalé par une sorte de tour, avec au sommet deux immenses mains de pierre soutenant un globe terrestre.

Il y avait déjà pas mal d'animation. Des femmes, surtout, qui avaient déployé leurs étals à l'emplacement des taxis collectifs. Des Noirs veillant sur leurs chariots de transport de marchandises. Trois taxis jaunes attendaient d'improbables clients.

Malko se gara juste en face et un des «case-officers» alla lever le capot, comme s'ils étaient en panne: spectacle courant au Mali.

Malko se tourna vers Bakaye Drago.

– Vous allez gagner la station de l'autre côté, ordonna-t-il, et attendre les gens de l'AQMI. Vous partirez avec eux.

– Et vous?

– Nous vous suivrons. Je ne vous dis pas comment.

– Qu'est-ce que je fais ensuite?

Malko esquissa un sourire.

– Si vous le pouvez, vous vous sauvez. Mais ce n'est pas la meilleure solution. Puisque vous désirez faire le Djihad, repartez avec eux.

« Évidemment, il y a une troisième solution: que vous leur disiez ce qui vous est arrivé. Seulement, ils risquent de vous égorger avant

même que vous n'avez fini.

« Donc, je pense que vous devriez ne rien dire.

Il ne lui souhaita pas bonne chance et le regarda traverser la N6 pour gagner l'esplanade de la station-service, puis s'asseoir à côté des pompes.

Les dés étaient jetés.

Vingt minutes plus tard, une Nissan Pathfinder blanche, aux portières décorées du drapeau malien, fit son entrée dans la station-service; occupée par des hommes en uniformes de l'armée malienne. Elle ne s'arrêta que le temps de faire le plein et repartit. Lorsque Malko regarda dans sa direction, il ne vit plus Bakaye Drago.

Il se tourna vers un des « case-officers ».

– Tout se passe bien?

– Oui, nous avons deux motos qui les pistent. Une avec un couple, l'autre, avec un type seul. Ce sont des « stringers » locaux. Chacun a un Thuraya, à cause du GPS. Si tout se passe bien, ils pourront les suivre jusqu'à leur destination finale et nous saurons exactement où se trouve le commando de l'AQMI.

– OK, décida Malko, inutile de rester là. On pourrait se faire remarquer.

« On repart à l'ambassade.

Ils retraversèrent Bamako, en train de se réveiller. Toujours aussi calme. Personne ne se doutait qu'un commando terroriste s'était infiltré si près de la capitale.



La Nissan Pathfinder de l'armée malienne pénétra dans un espace découvert, clos de murs de boue séchée. Un enclos avec une petite ferme composée de deux bâtiments en longueur.

Six véhicules se trouvaient planqués entre les deux bâtiments. Trois pick-up avec des armes lourdes sur le plateau arrière et trois Toyota Land Cruiser. Des bâches avaient été jetées sur les affûts des pick-up. Maintenant, il faisait jour. À peine Bakaye Drago fut-il descendu à terre qu'un homme en tenue sahélienne, avec un cheich et une barbe teinte au henné, vint vers lui et l'étreignit.

– Que la protection d’Allah soit sur toi, mon frère! Aujourd’hui est un grand jour pour toi: tu commences enfin le Djihad. As-tu eu le temps de prier ce matin?

– Bien sûr! assura Bakaye Drago.

– Viens, je vais te présenter à tes frères.

Ils pénétrèrent dans un des bâtiments. Une vingtaine d’hommes étaient assis par terre, en train de manger, leurs armes à côté d’eux.

Le Malien remarqua qu’ils parlaient arabe entre eux. Deux avaient posé sur le sol deux missiles sol-air SAM 16 et relisaient le manuel d’utilisation, en compagnie d’un Touareg qui avait fait leur instruction. Suivant le regard du malien, celui qui l’avait accueilli dit à mi-voix:

– Dans quelques heures, ces armes vont envoyer beaucoup de mécréants en enfer! Pour la plus grande gloire de Dieu. Quand tu te seras reposé un peu, tu viendras avec moi pour me montrer l’itinéraire jusqu’à la périphérie de l’aéroport. Tu as le plan?

– Oui.

Bakaye Drago le sortit de sa chemise et le déplia. C’était facile. Il n’y avait qu’une seule piste, Est-Ouest.

– Nous devons nous placer ici, expliqua l’homme de l’AQMI, à environ un kilomètre du bout de piste, afin de frapper l’Airbus d’Air France pendant son décollage. Nous tirerons deux missiles, mais, si Dieu le veut, un seul suffira. Ensuite, nous reprendrons aussitôt la route du retour. Sais-tu si l’aéroport est gardé?

– Les bâtiments, mais pas la périphérie.

– Il n’y a jamais de patrouilles?

– Jamais.

– Inch Allah, tout devrait bien se passer.

Soudain, il remarqua le teint défilé du Malien et dit:

– Tu devrais te reposer un peu et prier. Nous allons encore rester de longues heures ici. Je comprends ton émotion. Tu vas enfin t’accomplir.

Ce n’était pas tout à fait ça, mais Bakaye Drago alla s’allonger dans un coin, seul avec ses pensées. Il n’était pas certain de voir se lever le soleil le lendemain.



Une grande carte avait été étalée sur un table basse, dans un des bureaux de la base de Kati. Elle représentait toute la zone au sud de Bamako. Un des « case-officers » de la CIA venait de tracer un cercle dans une zone, au sud de l'aérogare, dans une savane pouilleuse et peu habitée.

Une des deux motos avait pu suivre la Nissan Pathfinder jusqu'à l'endroit où elle s'était engouffrée dans une ferme en apparence abandonnée. Grâce au GPS embarqué, l'agent de la CIA avait pu situer l'endroit avec une précision de quelques mètres.

Malko interpella le capitaine Sanogo.

– À quelle heure comptez-vous agir?

– Cinq heures, indiqua l'officier malien. Nous partirons d'ici une heure plus tôt. Je connais la zone. C'est facile d'approcher sans se faire repérer. Sauf s'ils ont placé des « sonnettes » De toute façon, nos BRB possèdent des canons, sont blindés et se déplacent assez vite.

«Avec un peu de chance, nous allons les exterminer.

« Venez voir notre matériel.

Juste en face de sa maison, étaient garés cinq BRB camouflés, autour desquels s'activaient des soldats. Les blindés semblaient fatigués mais leurs équipages portaient des gilets pare-éclats G.K. flambant neufs, cadeaux de la France. La chaleur était effroyable.

Malko tendit la main au capitaine.

– Bonne chance.

– Dieu est avec nous! assura l'officier malien.

Les autres en étaient persuadés aussi...

Tandis qu'ils redescendaient vers la ville, Lewis Carroll soupira:

– Je préférerais quand même être plus vieux de quelques heures. Tous nos gens s'appêtent à partir pour l'aéroport vers six heures et demie. Bien entendu, si nous n'avons pas la certitude absolue que le commando a été anéanti, le vol ne décollera pas.

– Vous avez prévenu Air France?

– Non, je ne veux pas d'indiscrétion. Nous ne prendrons aucun risque: l'avion emmène 186 passagers.



Jusque-là, tout s'était bien passé. Sauf qu'un des cinq BRB était tombé en carafe... Les quatre autres avançaient lentement le long de la piste menant à la ferme, mais leurs moteurs étaient quand même très bruyants....

Dans le véhicule de tête, le capitaine Sanogo guettait le paysage. Ils longeaient déjà le mur de boue séchée... Enfin, l'ouverture menant à la cour intérieure apparut.

Le véhicule de tête tourna puis accéléra immédiatement, fonçant vers les bâtiments au fond.

Un homme les vit et se mit à détalier.

Les quatre blindés sur roues s'étaient déployés pour prendre les islamistes en tenaille.

Hélas, il y avait cent mètres à parcourir...

Soudain, le museau d'un pick-up jaillit à gauche. On apercevait les traits noirs de ses deux canons de 23 mm installés sur le plateau. Ils ouvrirent immédiatement le feu sur les BRB.

Ceux-ci ripostèrent, mais pas assez vite: le pick-up passa sur leur gauche, ses canons crachant l'enfer, puis après avoir traversé l'espace découvert, disparut sur la piste.

Les quatre BRB étaient en train de se rabattre, deux de chaque côté. Celui de tête ajusta de son canon une Toyota Land Cruiser qui explosa sous le choc de son obus. Des hommes courant dans tous les sens sautaient à bord des véhicules. Toutes les armes tiraient en même temps.

Un pick-up se trouva nez à nez avec un autre BRB et n'eut pas le temps d'éviter le tir de son canon.

Une autre Toyota parvint à se faufiler, arrosant au passage le blindé malien, sans lui faire de mal. Les combattants de l'AQMI tiraient à la Kalach sur le blindage, sans effet, évidemment.

Ça crépitait dans tous les sens. Maintenant, c'était un massacre: les BRB bloquaient l'espace entre les deux bâtiments et allumaient au canon et à la mitrailleuse tout ce qui bougeait. Accrochés sur leurs véhicules, les gens de l'AQMI ripostaient de toutes leurs armes. Tombant l'un après l'autre.



Bakaye Drago, accroupi à côté d'un affût de mitrailleuses lourdes sur le plateau d'un pick-up, tirait aussi vite qu'il le pouvait avec sa Kalach toute neuve.

Le cerveau vide.

Soudain, la culasse resta bloquée, le chargeur vide. Tandis qu'il tâtonnait pour éjecter le chargeur, une rafale de mitrailleuse d'un des BRB le coupa pratiquement en deux.



Le portable de Lewis Carroll sonna. Il regarda l'appareil quelques secondes, avant de décrocher. Priant Dieu de toutes ses forces.

La voix du capitaine Sanogo, grave et un peu chantante, lui fit l'effet d'une coulée de miel.

– Nous avons détruit quatre véhicules, annonça l'officier malien. Deux ont pu s'échapper. Nous avons retrouvé les deux opérateurs des SAM 16, abattus eux aussi.

« Il n'y a plus de danger.

Lewis Carroll était trop ému pour parler. Il lui fallut quelques secondes pour répondre.

– Bravo. Remerciez vos hommes. C'est un coup magnifique.

« Je vous rejoindrai à Kati, mais j'ai des choses à faire avant.

Il prit sa ligne fixe et appela le responsable de l'évacuation des diplomates américains.

– L'embarquement aura lieu à 6h30 AM, comme prévu, annonça-t-il.

1

Blancs.

2

Officier Traitant.

3

Mauvais voyage! Très mauvais voyage!

4

Absolument.

5

Communauté des États de l'Afrique de l'Ouest.

6

Environ 7 000 €.

7

Technical Division.

8

Unité d'une centaine d'hommes.

9

Région montagneuse au nord-est du Mali.

10

Mouvement National de Libération de l'Azawad.

11

Succursale.

12

Environ 150 000 euros.

13

Soyez prudent!

14

Environ 30 000 euros.

Bière locale.

Langue des Touaregs.

18

Un des chefs de *katiba* de l'AQMI.

19

Une cible impuissante.

20

Front National de la Libération de l'Azawad.

L'impôt religieux.

Thuraya: téléphone satellite.

23

Ensemble des bâtiments.

24

Qui êtes-vous? Sortez immédiatement.

26

Hélicoptère d'assaut.

27

Véhicules blindés légers, de fabrication russe.